

**L'Exécuteur
[077] – La
bataille du New
Jersey**

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard De Villiers
PRESENTE
L'EXECUTEUR



La bataille du New Jersey

PAR DON PENDLETON

PRESSES
DE LA CITÉ



HUNTER

CHAPITRE I

Mocky le Charbonnier pointait un index hargneux sous le nez de Jack Spinazzi qui louchait en se reculant sur sa chaise.

— Quand je dis que ça doit rapporter trois mille dollars, Jack, faut que ça en rapporte trois mille. Et pas un cent de moins. Je croyais que t'avais compris ça.

Le petit revendeur de came réussit à échapper un instant au doigt accusateur en se dandinant. Il prit son souffle pour répliquer :

— J'ai bien compris, m'sieur Mocky, et d'habitude, y a toujours le compte. Seulement, ce mec avait pas assez de pognon pour régler tous les sachets aujourd'hui. Je me ferai payer demain et le compte sera bon.

— Fallait pas lui donner la blanche, petit con ! grogna le Charbonnier. Et si demain il te paye pas, hein ? T'auras bonne mine !

— Ça, j'vous jure qu'il passera à la caisse. Je sais comment faire cracher ces mecs-là, dès qu'on leur dit qu'on va leur péter un bras, ils se mettent à chialer. Et s'il y avait un problème, je vous paierais de ma poche, promis, m'sieur Mocky.

— Bon, t'as intérêt.

Le grossiste local se désintéressa brusquement de Spinazzi. Sans le regarder, il lui lança :

— Laisse-nous, Jack. Et tâche d'être là demain avec l'oseille.

Puis il fixa tour à tour les trois autres hommes assis autour de la table. Ceux-ci étaient des demi-grossistes chargés de la partie sud du New Jersey. Le Charbonnier attendit que la porte se soit refermée sur Spinazzi avant de déclarer d'un ton sentencieux :

— Ces petits cons, faut les remettre à leur place de temps en temps, autrement, ils finiraient par nous faire bouffer les bénéfices du métier. Bon, on n'a pas fini notre discussion, les gars... Tony, est-ce que tu crois que tu peux fourguer un peu plus de marchandise aux pécores de ce coin ?

— Ça me paraît difficile, répondit l'interpellé, un homme au visage en lame de couteau. Le marché est déjà saturé depuis six mois. Tu ne voudrais quand même pas qu'on propose aux paysans de sniffer un peu de blanche, hein ? Ils nous balanceraient leurs fourches pleines de fumier sur la gueule.

Le patron local fit une moue. Il jeta un coup d'œil sur une fenêtre donnant sur le jardin envahi par la nuit, puis tourna son visage adipeux et flasque vers un autre de ses collaborateurs.

— Et toi, Mike ? J'ai l'impression que t'es plutôt en baisse à Atlantic City. Pourtant, y a de plus en plus de monde en ce moment. Comment

t'expliques ça ?

— Les contrôles de la flicaille se sont durcis et les revendeurs ont les foies. On a moins de demandes.

— Tu veux me faire croire que les camés consomment moins, tout d'un coup ? Où tu as pris ça, qu'un connard qui se shoote régulièrement peut diminuer sa dose ?

— On peut penser que c'est la trouille, Mocky. Dernièrement, il y a eu pas mal de cas de décès par overdoses. Les flics sont sur les dents et les mecs de la rue font gaffe.

— Mais, nom de Dieu ! On paye les flics, non ? Alors pourquoi ils nous foutent pas la paix ?

— On ne peut pas les contrôler tous, rétorqua le dénommé Mike d'une voix triste. Y en a qui sont cons.

— C'est votre boulot, merde ! J'veus ai confié à tous un budget pour filer des enveloppes à la flicaille. Chaque mec a son prix, c'est pas à moi qu'il faut raconter le contraire. Qu'est-ce que vous foutez du pognon que je vous donne ? Il passe dans les nanas, ou quoi ?

— Bon Dieu, t'énerve pas, Mocky. On fait tout ce qu'on peut. On arrose régulièrement tous ceux qui pourraient nous emmerder, mais c'est pas si facile. Ça paraît coton quand on reste assis dans son fauteuil, mais sur le terrain...

— Quoi ? Tu veux dire que je reste assis dans mon fauteuil ? Pauvre connard ! Je suis sur le terrain certainement plus que vous et je passe le plus clair de mon temps à récupérer ce qui a été gaspillé ou mal fait. Et ne me parle pas de vous tous, Mike. C'est de toi que je parle en ce moment.

— Mais je...

— Ferme-la ! Atlantic City est une ville qui devrait faire le double du chiffre d'affaires actuel. Tu as combien de revendeurs à ta disposition ?

— Une cinquantaine.

— Plus les clilles qui deviennent à leur tour des revendeurs, ça en fait au moins une centaine. Putain ! Je sais compter.

— D'accord, Mocky, tu as sans doute raison, soupira Mike.

— Content de te l'entendre dire !

— Je vais augmenter les efforts, demander aux gars qu'ils fassent du forcing.

D'un coup, le Charbonnier se calma. Il regarda Mike d'un œil subitement humide.

— Je t'aime bien, tu sais. M'en veux pas si je gueule de temps en temps, j'ai des comptes à rendre en haut. On est tous partie prenante dans ce business. Faut pas qu'il y ait une cassure quelque part.

— Je voulais te parler d'autre chose, aussi...

— Ah oui ? Vas-y.

— Quelqu'un a essayé de fouiller dans les poubelles de Vince. Il te fait demander si de ton côté tu ne t'es pas senti concerné.

— Tu veux dire qu'on pourrait m'espionner ?

— Eh ben... Ouais. On a coincé une nana qui reniflait un peu partout.

— Y a rien qui pourrait me faire croire ça. Et ça m'étonnerait, j'ai des mecs un peu partout qui surveillent. En ce moment même, il y a trois soldats qui tournent dans le jardin, plus un autre devant l'entrée de la baraque. C'est toujours comme ça partout où je suis. Tu diras à Vince que tout baigne de mon côté. C'est quoi, cette nana ? Une pouffe ?

À cet instant, ils entendirent un bruit en direction de la porte, puis deux coups brefs.

— Ouais ! fit Mocky. C'est toi, Bud ? Qu'est-ce que tu veux ?

Un silence succéda à sa phrase, durant lequel les têtes se tournèrent toutes vers l'entrée de la pièce.

— Entre, merde !

Une fraction de seconde plus tard, la porte s'ouvrit d'un coup, claqua contre la cloison, et ils virent le garde qu'ils avaient croisé en entrant apparaître dans l'ouverture. Il avait les yeux exorbités, paraissait regarder le plafond, et les membres de la petite conférence le virent s'incliner doucement dans la pièce.

— Merde ! Bud, qu'est-ce que..., commença le Charbonnier en se levant à demi de son fauteuil.

Il n'eut pas le temps de continuer le mouvement. Bud s'était affalé au sol, dévoilant une tache, rouge à la hauteur de ses reins, tandis qu'une haute silhouette noire s'encadrait dans le chambranle et pointait devant lui un P.M. mini-Uzi muni d'un silencieux.

L'un des hommes présents poussa un cri rauque en sautant de sa chaise pour tenter de se jeter par la fenêtre. Il fut le premier à recevoir une giclée silencieuse de balles de .9 mm qui lui labourèrent la gorge et la tête, et il retomba sans vie sur la moquette. Celui qui avait été assis à côté de lui venait de sortir un revolver quand plusieurs ogives brûlantes lui firent éclater le nez et la bouche. Mocky, lui, avait spontanément levé les bras en l'air dès qu'il avait aperçu la silhouette armée, et il hurlait :

— Tirez pas ! Je suis pas armé !

Une courte rafale lui fit sauter la boîte crânienne, le rejetant dans son fauteuil, exhibant la cervelle. Puis le haut de son corps retomba sur la table qu'il souilla de sang et de matières immondes.

Il ne restait dans le petit salon que Mike qui avait posé la main sur la crosse d'un automatique passé dans sa ceinture.

L'apparition toute de noir vêtue le fixa d'un regard glacial et gronda :

— Sers t'en tout de suite ou lâche-le.

Mike donna un court instant l'impression d'être la proie d'un conflit intérieur. Les traits tendus, les yeux injectés de sang, il laissa fuser un soupir rauque entre ses lèvres desséchées, puis il entreprit de saisir lentement l'automatique entre deux doigts et le laissa tomber par terre.

— Vous... vous... les avez..., bégaya-t-il.

— Je les ai tués, oui, fit le sombre visiteur d'un ton lugubre.

Les lèvres et le menton du mafioso tremblaient, une mauvaise sueur avait spontanément recouvert son front. Le regard dansant de haut en bas, aimanté par l'arsenal de guerre visible sur la sinistre combinaison noire, il se racla bruyamment la gorge avant de poser la question qui le tenaillait :

— Vous... Vous êtes Bolan ?

— Bingo ! répondit Bolan.

De grosses gouttes de sueur dégoulinèrent sur le visage de Mike qui ferma les yeux sur une sensation de froid intense. Bon Dieu, c'était pas possible ! Qu'est-ce que ce givré, ce tueur dingue foutait là, devant lui, à le braquer avec une saloperie de seringue toute noire et chuchotante ? Et surtout, pourquoi ?

Mike n'avait rien à voir avec ce grand fumier. Il ne représentait rien d'important dans l'Organisation. Des mecs comme lui, de pourvoyeurs de came, il y en avait des milliers aux États-Unis. Et il n'était pas un tueur, il n'avait jamais cherché querelle à Bolan le Fumier ni rien raconté à son sujet.

Alors, pourquoi, putain de merde ?

Il avait failli hurler les mots auxquels il venait de penser. Du moins en eut-il l'impression, et il crut pendant une fraction de seconde qu'il faisait un mauvais rêve. Mais quand il rouvrit les yeux, le cauchemar était toujours là, à moins de trois mètres de lui, et le regardait avec une fixité effrayante.

— Dis au revoir à ta vie pourrie, lâcha Bolan d'une voix tranquille.

— Non ! hurla aussitôt Mike le dealer. Faites pas ça, Bolan, je peux vous être utile !

— Dis-moi comment. Peut-être réussiras-tu à m'émouvoir.

— On pourrait discuter. Posez-moi des questions...

— C'est quoi, ton nom ?

— Mike Esposito.

— Une seule chose m'intéresse, Mike. Où est-elle ?

— Qui ? Je comprends pas.

— La fille.

— La fille ? répéta Mike stupidement.

L'index de Bolan se replia de quelques millimètres sur la détente du miniUzi qui cracha une seule balle dans un souffle rauque. Comme en

écho, le mafioso poussa un petit cri aigu et monta sa main droite devant son visage. Il y vit une déchirure au milieu de la paume, par où bouillonnait son sang en s'échappant.

— Vous êtes complètement dingue ! geignit-il. Je ne pourrai plus jamais me servir de cette main, je...

— Tu vas prendre la prochaine dans l'autre main, assura l'Exécuteur.

— Je suis prêt à dire tout ce que vous voulez, mais, bon Dieu, me braquez pas comme ça !

— Quand je suis arrivé, tu parlais d'une nana que toi et tes copains avez coincée. Tu te souviens ?

— Ah, c'est ça ?

— Je t'écoute.

— Moi, je sais pas grand-chose à ce sujet. On m'a seulement parlé d'une pouffe qu'essayait d'avoir des renseignements sur les affaires de...

— De Vince ? Vince Testa ?

— Heu... oui.

— Et qu'est-ce qu'est devenue la pouffe en question ?

— Dites... Je peux pas rester comme ça à pisser le sang, il me faut un docteur.

— Réponds d'abord.

Mike Esposito grimaça en comprimant sa main blessée. Il fixa un instant le canon du P. M., puis les yeux de Bolan, et frissonna.

— Je crois que Vince s'en est occupé personnellement.

— Tu crois où tu en es sûr ?

— J'crois bien. C'est ce qu'il a dit qu'il allait faire, en tout cas.

— Quand ?

— C'était hier, en fin d'après-midi.

— Tu travailles pour Vince ?

— Ouais. Enfin, je dépends de lui. Il est chef de secteur... Merde ! Je vais crever si je continue à perdre mon sang comme ça...

— Tu as le temps de crever, rétorqua l'Exécuteur d'une voix glaciale. Dis-moi où on peut trouver ton boss.

— Il est pas ici en ce moment.

— Il faut vraiment t'arracher tous les mots de la bouche, Mike, fit Bolan en pointant le mufle du P. M. sur la tête du mafioso.

— Putain ! Je vous dis qu'il s'est absenté pour la journée. Il devrait revenir ce soir.

— Nous sommes ce soir. Donne-moi son adresse personnelle.

— Il crèche en ville, dans son hôtel : de Pacific Avenue, au 175.

— Tu ne te trompes pas, Mike ?

— J'vous jure que tout ce que je vous ai dit est vrai. Pourquoi est-ce que je vous raconterais des conneries, vous pouvez me buter à

n'importe quel moment...

— Tu as raison. Je n'ai qu'une petite pression de trois cents grammes à faire sur cette détente pour t'envoyer en enfer.

— Vous n'allez pas me flinguer, dites ?

— Non.

— Je comprends plus, lâcha Esposito dans une moue d'incrédulité, en oubliant un instant sa main d'où s'échappait le sang par saccades.

— Tu vas aller porter un message à tes copains. Dis-leur que tu m'as vu et que je vais m'accrocher à leurs peaux. Je leur donne cinq heures. Après, je commencerai le jeu de massacre. Ils comprendront pourquoi.

Bolan sortit d'une poche de sa combinaison une petite enveloppe en cellophane contenant une bande médicale et une poudre antiseptique qu'il lança aux pieds du mafioso. Lorsque ce dernier se pencha pour la ramasser, quelque chose d'autre tomba devant lui avec un tintement métallique. Instinctivement, il saisit l'objet entre ses doigts et le fixa avec horreur. Il savait ce que c'était. Il en avait entendu parler : une médaille Marksman de tireur d'élite. Cela signifiait presque toujours la mort pour celui qui la recevait. Mu par une terreur subite, il se releva en oubliant de ramasser la bande médicale.

Dans un bruit atténué, le mini Uzi crachota quelques balles qui atteignirent l'automatique lâché par Esposito et le firent voler sous un meuble, à l'extrémité de la pièce.

— N'oublie pas » grinça Bolan. Je leur accorde cinq heures.

Puis il recula, passa la porte et disparut d'un coup. Le mafioso resta de longues secondes immobile, à contempler la petite pièce en bronze comme s'il s'agissait d'un objet de sorcellerie.

Il se demandait comme il avait fait pour être encore en vie.

CHAPITRE DEUX

Dans le silence relatif de la nuit, l'Exécuteur s'achemina souplement vers la sortie du petit parc mal entretenu. Il passa à côté du cadavre d'un des soldats qu'il avait éliminés dix minutes plus tôt en utilisant des garrots, poussa le portail rouillé et longea l'allée de terre battue pour rejoindre sa voiture, une Ferrari rouge.

En début de soirée, Mack Bolan avait suivi Esposito depuis un bar appartenant à Vince Testa où s'opérait une partie de la revente locale de stupéfiants. Il avait surveillé l'endroit pendant plusieurs heures, notant les allées et venues, les échanges discrets d'enveloppes, certaines contenant de l'argent, d'autres de la drogue. Il avait observé le va-et-vient de Mike Esposito et ses conciliabules avec d'autres dealers. Puis il l'avait filé lorsqu'il l'avait vu quitter l'établissement, pensant qu'il pouvait en obtenir des renseignements vitaux sur ce qu'il recherchait. Et il ne s'était pas trompé.

La « nana » en question n'était autre que Toni Blancales, la jeune sœur de « Politicien ».

Lorsque Bolan était encore à Las Vegas, quatre jours auparavant, Gadgets Schwarz et Politicien Blancales avaient signalé à l'Exécuteur qu'ils venaient de découvrir une nouvelle combine des amis dans le New Jersey.

Bolan, lui, n'avait pas perdu de temps à répondre à l'appel de ses amis. Sitôt le blitz de Las Vegas terminé, il avait rejoint le gros transporteur aérien C-130, y avait chargé son char de guerre camouflé en mobil-home, ainsi que la Ferrari rouge, puis un coup d'aile l'avait amené à l'aéroport de Newark.

À présent, il était entré de plain-pied dans un nouveau champ de bataille. Tous les ingrédients paraissaient réunis pour composer un cocktail explosif : corruption, stupes, racket, traficotage politique, escroqueries... Avec en arrière-plan le jeu légalisé, laissant entrevoir toutes sortes de magouilles bien juteuses.

Il était arrivé tôt dans l'après-midi, juste à temps pour apprendre que Toni avait disparu de la circulation.

Tous trois avaient depuis assez longtemps monté une petite société s'occupant de surveillance et de sécurité. Ce qui les avait fait venir à Atlantic City, c'était un contrat qu'ils avaient signé récemment avec un hôtel-casino du *Boardwalk*, pour la maintenance d'un système vidéo de surveillance des salles de jeu. Toni n'avait fait que les suivre, profitant de cette occasion pour visiter le nouveau paradis du jeu.

Bolan lança le moteur de son bolide italien puis jeta un regard à sa montre. Il n'était que dix heures trente du soir. La Mafia avait jusqu'à

trois heures et demie pour réagir. Après, il passerait carrément à l'attaque.

Ce n'était pas par bravade que l'Exécuteur s'était montré à visage découvert, lançant un ultimatum aux amici. Il lui était bien égal de les tuer silencieusement, tel un fauve tapi dans la jungle et choisissant ses proies, sans avoir besoin de se frapper sur le torse pour les provoquer. Les mafiosi n'avaient jamais recours à la loyauté. Ils tuaient sans préavis, jamais de face à moins qu'ils fussent en surnombre, torturaient sans conscience, escroquaient sans vergogne, et s'appropriaient en ricanant les biens de ceux qu'ils avaient éliminés par la ruse ou la violence.

Bolan, lui, ne pouvait pas se permettre de combattre la Mafia en jouant la carte de la loyauté. Il utilisait les mêmes armes que les amici : la ruse et la violence. Mais il le faisait avec infiniment plus de brio et d'efficacité. Dans ces matières, il était devenu un orfèvre. C'était un soldat, un tacticien et un spécialiste du blitz, de la guerre éclair.

L'Exécuteur était tout cela à la fois, ce qui lui avait valu de survivre à ses nombreux combats et, si d'aucuns se demandaient par quel miracle il avait encore la force de se battre, la réponse tenait en un seul mot : la Foi. La croyance en la justesse de ses actes contre un cancer qui envahissait chaque jour un peu plus le corps de la société du vingtième siècle.

Il ne se sentait pas investi d'une mission divine, ne prétendait pas être le juge et le bourreau. En son âme et conscience, il n'était que l'instrument d'une justice que les victimes de la Mafia espéraient voir intervenir.

Bien qu'au début de sa croisade sanglante, sa première motivation ait été un sentiment de vengeance personnelle, l'Exécuteur n'éprouvait généralement contre ses ennemis qu'un immense dégoût et il les abattait froidement, sans passion.

Pourtant, à présent, une lueur inhabituelle brillait dans le regard de l'Exécuteur. À travers une froideur quasi arctique, on y devinait une flamme dévastatrice prête à jaillir à tout moment.

Une nouvelle fois, la Mafia avait commis une erreur importante. Les hyènes s'étaient emparées de Toni Blancanales, une amie chère de Bolan. Depuis qu'il avait appris la nouvelle de la bouche de Politicien, son cœur battait plus vite dans sa poitrine, à l'évocation de ce que les amici pouvaient faire à la jeune femme.

Plusieurs fois, il avait vu avec horreur des *turkeys*, des dindons, selon le jargon de la Mafia. Des êtres humains qui avaient été lentement transformés en morceaux de chair sanguinolente, mais maintenue en vie jusqu'à l'extrême limite de la résistance nerveuse. Il avait connu deux filles splendides à qui on avait fait connaître ce sort

abominable. La dernière en date était Toby Ranger, une femme flic qui travaillait pour le FBI et que la racaille de la *Cosa Nostra* avait lentement découpée au scalpel et brûlée au chalumeau pour lui faire avouer ce qu'elle avait appris de la combine montée à Denver.

Une telle horreur était à peine imaginable. Pourtant, les amici n'hésitaient pas à faire appel au talent de certains spécialistes en boucherie humaine quand leur sécurité ou leur portefeuille était en jeu.

Et Toni était entre leurs mains.

Bolan accéléra. Il arriva très vite à Atlantic City et s'inséra dans le *Boardwalk* inondé de lumières et d'enseignes multicolores.

Atlantic City est implantée sur une île, *Absecon Island*, qui dépend d'un archipel s'étendant sur la côte Est, entre *Asbury Park* et la baie de la Delaware. Un pont la relie au continent.

Avant 1976, année où a été légalisé le jeu à Atlantic City, la ville sur l'océan était une des plus grandes stations balnéaires du monde. Aujourd'hui, elle est devenue le Las Vegas du New Jersey, avec ses immenses casinos-hôtels tels le *Golden Nugget*, le *Harrah's*, le *Regency* et le *Resorts International*, pour ne citer que ceux-ci.

On y pratique tout ce qui peut se jouer avec de l'argent : roulette, craps, baccarat, *big-six wheele*, *black-jack* et machines à sous.

Les recettes des jeux tournent autour de six mille dollars à la minute et rapportent annuellement des recettes colossales au fisc. Un peu à la manière de Las Vegas, tout ce qui est « productif » est concentré sur une artère de huit kilomètres de longueur : le *Boardwalk*.

Un rêve pour certains, un cauchemar pour d'autres, surtout depuis que la Mafia y avait fait des terriers partout.

Il se força à maintenir une allure égale pendant deux kilomètres, puis stoppa sur le parking du *Golden Nugget*. Le célèbre établissement de jeu ressemblait à un feu d'artifice, avec ses milliers de kilowatts électriques transformés en éclairage. Bolan se rendit dans l'interminable salle des machines à sous, chercha ses amis et les découvrit près d'un bar automatique.

Politicien Blancanales lui lança un regard où se mêlaient l'impatience et l'anxiété, mais il ne posa tout d'abord aucune question. Ce fut Gadgets qui entama en plaisantant :

— Si tu avais tardé dix minutes de plus, on laissait nos chemises dans ces jeux à la con. Comment ça s'est passé, Mack ?

Bolan glissa une pièce dans un appareil, en lança le mécanisme, puis il répliqua sans regarder ses amis :

— Pourquoi est-ce que vous ne m'avez pas tout dit ?

— Comment ça ? fit Schwarz.

— Je ne sais pas exactement ce qui manque pour comprendre le problème, mais plusieurs éléments ne collent pas ensemble.

— On ne t'a rien caché, Mack...

— Je m'en doute. Mais il y a sûrement quelque chose qui ne vous a pas paru important et que vous avez laissé tomber en route.

Bolan attendit que les fruits et les légumes de la machine se soient arrêtés de défiler, vérifia qu'il avait perdu, puis entraîna ses deux copains du Viêt Nam vers la sortie.

— Prends ta voiture, Gadgets, dit-il. On ne peut pas tenir à trois dans la mienne.

Ils s'installèrent dans la Ford louée par Schwarz qui démarra aussitôt. Ce dernier connaissait la routine. Il commença à rouler doucement dans le *Boardwalk*. Ainsi, personne ne pourrait intercepter la moindre bribe de leur conversation.

— Qu'est-ce que tu as voulu dire ? s'inquiéta-t-il au bout de quelques secondes. Tu as du nouveau ?

Bolan leur narra succinctement sa visite de la maison de Mocky le Charbonnier, leur résuma la confession de Mike Esposito, puis il questionna :

— Qu'est-ce que Toni avait à faire du côté de Vince Testa, Pol ? Tu m'as simplement parlé de ce type en me signalant que c'était le dernier point de chute où on l'avait vue.

— Elle était partie à la recherche de renseignements.

— Sur Vince Testa ?

— Dis-lui, Gadgets, fit Politicien. On n'a pas le droit de planquer la merde au chat.

Schwarz soupira, se passa une main lasse sur le visage et entama :

— Indépendamment des affaires locales, on a dû s'occuper d'un cas personnel.

Tout en conduisant, il continua de parler, calmement, comme s'il faisait un rapport militaire. Bolan alluma une cigarette et devint attentif, analysant en détail ce que lui narrait son ami.

Trois jours après leur arrivée, Schwarz avait rencontré un vieux copain du Vietnam perdu de vue depuis sa démobilisation. Il s'appelait Tom Bamett, possédait une autorisation pour une petite affaire de jeu dans Pacific Avenue. Tout était parfaitement légal et permettait à son propriétaire d'en tirer des bénéfices honnêtes.

Il était marié depuis six ans à une splendide fille qui lui avait donné deux adorables garçons de trois et cinq ans.

Bamett avait donc tout pour être un homme comblé. Mais il avait aussi un problème avec la Mafia.

Gadgets Schwarz avait mis plusieurs heures à le faire parler, une bouteille de bourbon installée entre eux, dans le salon privé de l'établissement de jeu. L'affaire était on ne peut plus simple : les amici lui avaient mis un marché en main : « tu deviens représentant en came pour le compte de l'Organisation ou on bousille ton business ».

L'avertissement était assorti de menaces très précises concernant la famille de Tom. Il avait immédiatement vu rouge et avait sorti par la peau des fesses l'émissaire de la *Cosa Nostra*.

Durant une semaine, on l'avait laissé tranquille, comme si rien ne s'était passé. Puis un début d'incendie avait eu lieu dans la salle des flippers, heureusement stoppé à temps par l'intervention d'une patrouille de sécurité. Ensuite, l'ancien du Viêt Nam s'était fait beaucoup de souci pour son fils aîné à la suite d'un appel téléphonique anonyme sans aucune équivoque.

Tom Bamett, depuis quelque temps, était sans cesse sur le qui-vive, sursautant à chaque sonnerie du téléphone, épiant les clients qui entraient dans son commerce.

Il en était arrivé à se demander s'il allait finalement coopérer ou vendre son affaire pour aller s'établir ailleurs. La simple idée de toucher à la drogue le rendait malade. Il savait quels en étaient les effets sur les toxicomanes, il en avait vu de nombreux dans le Sud-est asiatique, puis aux states. Des hommes, des femmes et même des gosses réduits à l'état de déchets humains prêts à tout, même à tuer pour se procurer la dose quotidienne.

Alors, il s'était résolu à envisager de partir, sachant très bien que son affaire serait immédiatement rachetée en sous-main par la Mafia.

Et puis Gadgets était arrivé. Il lui avait parlé en termes précis d'une solution radicale capable de mettre fin à son problème, lui laissant entendre que quelqu'un qu'il connaissait bien était un spécialiste en la matière.

Bamett avait immédiatement compris. Sans pourtant mentionner une seule fois le nom de celui qui était devenu le plus mortel ennemi de la *Cosa Nostra*, il avait répondu avec une lueur d'espoir dans les yeux : « OK ! Si quelqu'un a une chance de leur faire avaler leur saloperie de came, c'est bien lui. Je vais rester encore un moment dans cette ville bouffée par les cannibales ».

— C'étaient des hommes de Vince Testa qui étaient venus le racketter, conclut Schwarz. On a pensé qu'on aurait plus vite des renseignements sur Testa en y allant, plutôt qu'en installant un système d'écoute, conclut Schwarz.

Bolan demeura un assez long moment silencieux, puis il grogna :

— C'est pour ça que vous m'avez fait venir ? Pour l'affaire Bamett ?

— Eh bien..., commença Blancanales.

— Je ne peux pas m'occuper de tous les cas personnels du pays, Pol.

— Bien sûr que non, c'est pas seulement pour ça. Depuis qu'on est ici, on s'est aperçu que la Mafia a entièrement remis la main sur la cité, Mack. Et on a pensé que dans la foulée...

— Ouais... Reparle-moi de cette histoire d'ordinateurs et de comptabilité bidon.

— C'est en s'occupant du système de surveillance technique du Regency que Gadgets a découvert la magouille. Tout le dispositif est contrôlé par l'informatique, depuis les vidéos-caméras jusqu'aux régies qui opèrent automatiquement les choix de secteurs à prendre sous surveillance. Un véritable cerveau électronique géant...

— Comme se fait-il que ce soit vous qui vous chargiez de ça ? questionna Bolan. Il n'existe pas ici de service de maintenance ?

— Si. C'est le T.M.S. qui s'en occupait jusqu'à maintenant, une société locale. Seulement, d'après ce qu'on a compris, deux de leurs spécialistes en électronique les ont laissés tomber et ils ne pouvaient plus faire face à leurs contrats. C'est par le jeu de relations qu'ils ont fait appel à nous. Alors, nous sommes venus. Et puis nous sommes tombés par accident sur un service électronique de gestion d'entreprises. Rien qu'en tapotant un clavier de computer. Le nom est : *STEELBRAIN*, cerveau d'acier. C'est un gros centre serveur implanté à Newark, au nord de l'État.

Schwarz intervint :

— Et la liaison s'est faite à travers le système informatique installé par la T.M.S.

— Pourquoi est-ce Toni qui est allée fouiller du côté de Vince Testa ? demanda Bolan, changeant abruptement de sujet.

— Tu la connais, elle n'en fait toujours qu'à sa tête, répliqua Blancanales. Elle a prétendu qu'une femme a plus de chances dans ce genre de boulot, et qu'il fallait te préparer le terrain.

— Tout le monde était donc bien sûr que je viendrais m'occuper de l'affaire Bamett, sourit Bolan.

— Écoute-le, dit Gadgets. Encore un peu et il va prétendre qu'on a fait disparaître Toni pour lui forcer la main !

— Vous savez au moins, maintenant, pour qui vous travaillez...

— On s'en doute, dit Schwarz. Le plus marrant, c'est que nous avons eu accès pendant près d'une demi-heure à une partie de la comptabilité secrète de la *Cosa Nostra*. La Columbus Export, le Gold Financial, la Midas Corporation, ça ne te dit rien, Mack ?

— De grosses boîtes de la Mafia.

— Et il y en a bien d'autres encore, inscrites à *Steelbrain*.

— Un cerveau sous contrôle des amici. Le T.M.S. aussi, sûrement. Fais demi-tour, Gadgets, et ramène-moi au *Golden Nugget*.

Doucement, la Ford s'engagea dans une rue perpendiculaire, tourna trois fois à angle droit, puis prit une direction inverse sur le *Boardwalk*.

— Tu penses que le casino aussi marché avec eux ?

— Possible, mais ce n'est pas sûr. Ce qui est certain, par contre, c'est que vous êtes exposés, maintenant. Gadgets, tu as eu accès à ce centre serveur en utilisant un code quelconque ?

— Non. Seulement en travaillant sur les circuits privés. J'ai été interrompu par une demande d'identification et j'ai immédiatement rompu le contact. Un gus, là-bas, a dû se brancher sur le circuit central et s'étonner que quelqu'un d'autre soit déjà branché.

— Ils ne sont pas idiots, apprécia Bolan. Ils auront forcément fait le rapprochement...

— C'est bien ce qu'on s'est dit. On a laissé tomber le boulot depuis ce matin.

— Comment êtes-vous arrivés ici ? Avec cette voiture ?

— Non. C'est une bagnole qu'on a louée cet après-midi. Nous sommes venus dans un fourgon technique et Toni avec une Porsche.

— N'y touchez plus. Ne rentrez pas à votre hôtel, ils y ont sûrement placé un comité d'accueil. Ne vous montrez pas dans les endroits où on vous a déjà vus et ne téléphonez pas.

— D'accord. Mais où va-t-on alors ? fit Schwarz.

— J'ai débarqué ma grosse caisse, déclara Bolan.

Il faisait allusion à son char de guerre déguisé en mobil-home. Il ajouta :

— Le code d'ouverture est W-578. Vous le trouverez sur le parking P-7 juste après le pont d'accès à la ville. C'est une bonne planque.

— Tu veux qu'on joue les autruches pendant que tu vas prendre tous les risques ?

— J'aurai sans doute besoin de vous en couverture logistique. Laissez la radio branchée.

— OK, acquiesça Blancanales en soupirant.

Bolan échangea encore quelques courtes phrases avec eux, puis leur demanda d'arrêter la Ford devant le parking où il avait laissé sa Ferrari. Il descendit, referma doucement la portière et s'éloigna sans se retourner.

— Je n'aime pas beaucoup ça, dit Blancanales.

— Moi non plus répliqua Schwarz. J'ai peur qu'il prenne un maximum de risques. Tu as vu son regard ?

— Ouais. Je ne l'ai vu qu'une seule fois avec une telle lueur dans les yeux. C'était quand les amici lui avaient tué Rose d'Avril.

— Il adore Toni, tu sais.

— Je sais. Je sais aussi que tout ce qu'on peut faire pour l'aider, c'est de s'enfermer dans son grand tank et de rester à l'écoute de la radio. Il y a de quoi se bouffer les ongles jusqu'aux os.

CHAPITRE TROIS

Il était un peu plus de minuit quand Mack Bolan déboucha dans le hall de l'hôtel où ses deux amis avaient loué des chambres. Au fond, dans le salon-bar, il nota la présence d'une douzaine de personnes, assises ou debout devant le comptoir. S'arrêtant devant la réception, il avisa une jeune femme blonde et demanda à voix suffisamment forte pour être entendue à plusieurs mètres :

— Est-ce que Stephenson et Bender sont dans leurs chambres ?

C'étaient les noms sous lesquels Blancanales et Schwarz s'étaient présentés à l'établissement.

La réceptionniste jeta un coup d'œil sur un registre, puis sur le tableau des clés et hocha la tête.

— Ils ne sont pas encore rentrés, monsieur. Voulez-vous leur laisser un message ?

— Pas la peine, je téléphonerai.

Bolan prit une mine un peu contrariée puis se dirigea vers la sortie, notant du coin de l'œil qu'un jeune type à la coiffure afro se levait de son fauteuil, le regard tourné dans sa direction.

Il passa la grande porte vitrée, alluma tranquillement une cigarette avant de s'engager sur le parking, en direction de la zone relativement sombre où était garée la Cadillac qu'il avait louée dans la matinée chez *Rent a Car*.

Dix secondes ne s'étaient pas encore écoulées qu'il entendit des bruits de pas rapides sur l'asphalte. Il ne s'était pas trompé. Sa démarche n'avait pas été vaine. Il y en avait deux en approche par l'arrière et deux sur la gauche qui s'annonçaient dans un mouvement tournant pour lui barrer l'accès à la sortie du parking. S'arrêtant devant la Cadillac, il se fouilla, à la recherche de ses clés, laissant aux autres le temps d'arriver. Ils le rejoignirent en quelques secondes et il perçut dans son dos une voix qui déclarait sèchement :

— Police ! Ne bougez plus, monsieur, c'est un contrôle.

Négligeant l'avertissement, Bolan se retourna lentement et leur fit face, souriant. Des flics ? Ils n'en avaient aucunement la tête. Ils avaient exactement l'aspect de ce qu'ils étaient réellement : des tueurs endimanchés. Le plus jeune, le blond à la coiffure afro, pouvait être un maquereau promu au rang de buteur.

— Vous êtes de la police ? fit Bolan d'un ton étonné.

— On veut vous parler, répliqua un grand type au menton proéminent et mal rasé.

— Et si je vous réponds que vous pouvez aller vous faire foutre !

Ils se tenaient à moins de deux mètres de Bolan, déployés en demi-

cercle autour de lui.

Le maquereau porte-flingue fit un méchant sourire qui découvrit des dents étonnamment blanches et régulières, et plaça sa main droite dans l'échancrure de sa veste. Puis il lâcha d'une voix gouailleuse :

— Fais pas le con, mec. On veut juste te parler. Qu'est-ce que tu voulais à ces deux gus ? Tu les connais ?

— Je t'ai dit d'aller te faire foutre, connard, fit Bolan sur le même ton.

L'autre eut un rictus haineux et plongea la main sous sa veste, l'en ressortant armée d'un rasoir qu'il brandit devant lui. Il n'eut pas le temps de voir le Beretta noir et sinistre qui venait de jaillir dans la main de Bolan. Le flingue cracha sans délai une pastille brûlante et presque silencieuse qui s'enfonça dans la bouche du blondinet, lui brisant plusieurs dents au passage, et ressortit par l'arrière de la tête en emmenant une partie de la boîte crânienne. Une fraction de seconde plus tard, le Beretta vomit deux autres balles de .9 mm parabellum dont l'une étoila le front du tueur le plus proche, l'autre fracassant la tempe de son copain qui tentait vainement de sortir son arme. Puis, au terme d'un arc de cercle ultrarapide, le mufle du silencieux s'arrêta en direction du quatrième mafioso, et Bolan demanda sans aucune émotion apparente :

— Tu en veux aussi ? C'est encore tout chaud.

Celui-là avait tout juste eu le temps de poser la main sur la crosse d'un automatique qu'il portait dans une gaine de ceinture, sur la hanche. Il eut une courte hésitation, les yeux exorbités, regarda brièvement les cadavres de ses complices dont aucun n'avait encore touché le sol, et bégaya en levant lentement les bras :

— D'a... d'accord, tirez pas, bon Dieu !

— Tu te goures, mec, je suis pas le Bon Dieu. Mon nom est Bolan.

— Oh putain ! fit l'autre, en levant encore plus les bras.

— Ouais. Bolan la Pute.

— Dites, vous allez quand même pas me buter, j'ai levé les mains...

— Ça dépend.

— De quoi ? Heu...

— Qu'est-ce que tu proposes ?

— Je sais pas. C'est vous qui tenez le flingue. Allez-y, dites ce que vous voulez que je fasse.

Ça aurait pu être un jeu. Un amusement de gosses débiles qui auraient chapardé des armes. Mais Bolan ne jouait pas. Et le gros mafioso aux épaules énormes qui le regardait en transpirant ne jouait pas non plus. Il essayait tout simplement de sauver sa peau.

— Tu bosses pour qui ? questionna l'Exécuteur.

— Vous voulez savoir qui est le patron ?

— T'es con ou quoi ? Dépêche-toi, j'ai la main qui fatigue. Tu as

encore deux secondes pour te décider.

— Merde ! J'pensais pas que vous me demanderiez ça. Tout le monde sait que Vince est le boss.

— Testa ?

— Ouais.

— Et qui est au-dessus de lui ?

— Ben... Les autres !

Bolan inclina le Beretta vers le sol et appuya sur la détente, larguant une ogive blindée qui fit sauter un morceau de macadam au parking, entre les pieds du tueur. Celui-ci sursauta, fit entendre un petit couinement et son visage brilla encore un peu plus d'une sueur malsaine.

— La prochaine te partira encore entre les jambes, mais beaucoup plus haut. T'as pigé ?

— Ouais, Bolan. J'vous jure que je suis prêt à coopérer.

— Je t'écoute.

— Les autres... Il y a Angelo et Orli. Mais c'est surtout Orli qui a la mainmise sur tout, ici.

— Tu peux être plus précis ? Les noms.

— Angelo Cramer et Orlando Vincese. Moi, je suis qu'un employé sans aucune responsabilité, vous savez. Je fais ce qu'on me demande et je gagne pas de masses.

— Tu vas me faire pleurer. C'est tout ce que tu peux me dire sur ces deux gus ? fit Bolan en relevant doucement le canon du sinistre flingue.

Le truand haussa les épaules...

— Sur Angelo, y'a pas grand-chose à dire. C'est un boss vachement régulier. Ça fait onze ans que sa famille et lui ils se sont installés ici. J'suis sûr que vous pourriez lui parler, Bolan, plutôt que de foutre la panique ici... Il a sûrement rien contre vous.

— Pourquoi tu voudrais que je lui parle ? dit Bolan en promenant un rapide regard circulaire sur le parking.

À part un couple et une demi-douzaine de fêtards qui regagnaient leurs voitures, beaucoup plus loin, l'endroit était tranquille.

— Ben, j'sais pas moi. Je pensais comme ça...

— T'es un mec sympa. Tu as un nom ?

— Ouais. C'est Shulz. Nino Shulz.

Bolan fit entendre un bref ricanement.

— C'est pas très rital, ça.

— Ma mère était italienne, mais mon père...

— Bon, tu me raconteras ça une autre fois. Et pour Vincese ?

— C'est lui qui est devenu le grand patron d'Atlantic City.

Bolan analysa l'information. Il était déjà venu à Atlantic City et il y avait fait couler le sang des amici. À cette époque, les personnages en

place avaient pour nom : Androsi, Arrighi, Viterone, Zanucci... L'Exécuteur les avait expédiés en enfer. Il avait entendu parler d'Angelo Carmesi (Cramer) et liquidé bon nombre de ses hommes, mais ce dernier était à New York lors de son blitz et, de ce fait, il avait sauvé sa peau et s'était réinstallé très naturellement dans ce nouveau paradis du jeu, profitant de l'élimination de ses rivaux pour fortifier sa position. C'était pour cela qu'il semblait bizarre que Orlando Vincese soit devenu le big boss de la cité.

— Ça fait combien de temps qu'il est ici ? demanda-t-il.

— Un peu plus d'un an.

— Et ça te paraît normal ?

— Qu'il soit devenu le patron en si peu de temps ? Quand on sait qui le protège, oui...

— Sois plus clair.

Le tueur hésita, fixa le bulbe noir du silencieux puis les yeux de Bolan. Il cilla et répondit :

— Vincese est marié à une fille Marioni.

— Tu veux parler de Frank Marioni ? Le capo di tutti capi ?

L'affaire s'éclaircissait à présent. Atlantic City, toujours considérée par la Mafia comme « ville ouverte » n'en était pas moins devenue l'un des fiefs de la *Commissione*. Une chasse gardée. Bolan questionna :

— Pourquoi Testa s'intéresse-t-il à Stephenson et Bender ? dit Bolan en revenant à ses deux amis.

— D'après ce que j'ai compris, ces deux gus s'intéressent un peu trop aux affaires de Vincese. Mais j'en sais pas plus, Bolan. J'vous le jure.

— Et la fille ? Si tu travailles pour Vince Testa, tu es forcément au courant. Surtout, ne me demande pas de quelle fille il s'agit.

— Ouais, je vois. Vince pense qu'elle a partie liée avec ces deux mecs. Elle posait un peu trop de questions à des gars de chez nous en se faisant passer pour une nana à la coule.

— Où est-elle ?

— Je sais pas, répondit spontanément le buteur. Tout ce que je sais, c'est que Vince a dit qu'il lui ferait cracher tout ce qu'elle avait dans la tronche.

Le sang de Bolan se glaça dans ses veines. À l'instinct, il sut que le truand d'Atlantic City lui disait la vérité, ce qui lui laissait entrevoir les pires choses pour Toni Blancanales.

— Bon. Casse-toi maintenant.

— Je... Vous me laissez partir ?

— Tu veux que je change d'avis ?

Dans la pénombre des lieux, il discerna une lueur de soulagement mitigée de ruse dans les yeux du tueur. Celui-ci respira bruyamment, hochla la tête puis tourna carrément les talons et commença à marcher

vers la sortie du parking. Bolan rangea le Beretta dans son holster et se désintéressa de lui pour insérer la clé dans la portière de la Cadillac. Il ne vit pas le mouvement coulé et rapide que faisait Nino Shulz pour sortir son arme en se retournant. Il ne le vit pas, mais il le sentit. Il s'y attendait avec une certitude formelle. Et il le devança d'une fraction de seconde, dégainant le Beretta qui cracha une méchante pastille de .9 mm parabellum toute chaude et chuintante.

La gorge de Nino se transforma en un magma rougeâtre, il émit un abominable bruit de soufflet et la main qui déjà étreignait l'arme battit l'air dans un geste désordonné. Dans un réflexe d'agonie, ses doigts se crispèrent et il appuya sur la détente, faisant partir vers le ciel une balle de P .38 dont le bruit fut à moitié noyé dans le brouhaha environnant de la circulation sur le *strip* et des publicités sonores.

Bolan n'accorda aucune attention à un groupe d'une dizaine d'hommes et de femmes qui venaient d'arriver sur le parking et qui avaient vraisemblablement entendu le coup de feu. Il s'installa au volant de la Cadillac et démarra en souplesse, s'inséra dans la circulation de Pacific Avenue en faisant mentalement le point sur la situation.

Ce qui apparaissait tout d'abord, c'est que beaucoup de monde travaillait pour Vince Testa. Habituellement, un chef de secteur n'a qu'un rôle secondaire. C'est généralement un voyou de la rue ou un soldati à qui on a confié la responsabilité d'un quartier ou qui l'a arrachée par la violence à un rival. En l'occurrence, il représentait donc pour la combine locale une importance non négligeable. Peut-être, aussi, avait-il été mis en place par le big boss, Orlando Vincese. Et Orli détenait sa puissance du capo di tutti capi, le vieux Frank Marioni. Une collusion à haut niveau dans la hiérarchie de la *Cosa Nostra*.

Quant à Angelo Cramer, Mack Bolan le connaissait sans l'avoir jamais rencontré. Il avait lu une fiche informatique sur le personnage, émanant du F.B.I., avait obtenu d'autres informations par des indic qu'il avait pressés de parler. Cramer était l'ancien patron occulte de Newark, dans le nord de l'État du New Jersey. Il avait fait fortune quinze ans plus tôt dans la revente de vieille ferraille ; en réalité des stocks de matériel militaire détournés de l'armée et qualifiés de périmés, avec la complicité de plusieurs fonctionnaires du Pentagone. La soi-disant vieille ferraille était revendue à divers pays en guerre du Proche et du Moyen-Orient : missiles sol-sol, canons sans recul, systèmes logistiques, armes individuelles et munitions.

En 1976, lors de la légalisation des jeux à Atlantic City, Cramer avait senti immédiatement l'odeur de la très grosse galette et de la bonne planque. Il avait été le tout premier à accourir sur les lieux et à

s'y installer. Mais voilà qu'apparemment, un concurrent déloyal parrainé par le vieux Marioni était venu prendre possession de la place au nom de la toute-puissante *Commissione*. Et, de souverain, Cramer n'était plus à présent qu'un roitelet sans grand pouvoir.

Il y avait peut-être quelque chose à faire de ce côté.

Tout en conduisant, Bolan sourit en se rappelant les paroles de Nino le Buteur : « Je suis sûr que vous pourriez lui parler, il a sûrement rien contre vous »...

Pourquoi pas après tout ?

C'était dans la logique des choses, et le souverain déchu était sur la liste de l'Exécuteur.

Et puis, en arrière-plan, se profilait une énorme carcasse de béton, d'acier, de verre et de composants électroniques : *STEELBRAIN*. Était-ce le cerveau de la magouille locale ou celui de la Mafia sur le territoire américain ?

Peu importait. De toute façon, les cartes se retourneraient d'elles-mêmes.

Bolan réfléchit à l'ordre chronologique des actions qu'il avait décidé de poursuivre au New Jersey. Vince Testa était logiquement l'étape suivante. Si Mike Esposito lui avait bien passé le message, il devait s'attendre à la visite de l'Exécuteur.

Il s'y était sûrement préparé.

Et il y avait plus important que lui.

Aussi, pour ces deux raisons, Bolan allait-il quelque peu bouleverser l'ordre des événements.

Vince Testa attendrait un peu.

CHAPITRE QUATRE

Il y avait Pit de Salem et Gus le Fennec assis du bout des fesses, côte à côte sur un canapé, et puis Gil Tomasi, un *consigliere*, qui se prélassait dans un immense fauteuil en cuir blanc.

Angelo Cramer, lui, se tenait debout devant une fenêtre donnant sur le parc obscur, les mains dans le dos et de grosses rides lui barrant le front.

Pit et Gus étaient des *capiregimi*, des chefs d'équipe. Ils avaient été convoqués un peu plus tôt, après que Cramer et Tomasi eurent entendu l'information apportée par un de leurs indics chez Vince Testa. Ils avaient reçu des consignes et l'ordre était de monter une surveillance renforcée de la propriété.

Cramer regarda sa montre en or massif. Il était minuit quarante. Il claqua des doigts en se tournant vers les deux chefs d'équipe et leur déclara :

— Allez-y tout de suite, mettez les hommes en place et relayez-les toutes les deux heures. Je ne veux pas que quelqu'un puisse péter dans un rayon de deux cents mètres sans que je sache qui c'est. Vu ?

Ils hochèrent la tête et sortirent silencieusement. Tomasi se leva à son tour, adressant une moue interrogative à son patron.

— Tu peux aller te coucher si tu veux, lui dit Cramer. Moi, je voudrais rester quelques instants à réfléchir à toute cette histoire.

— Ça ne te semble pas bizarre ? fit le *consigliere*.

— Que Bolan traîne par ici ?

— Ouais, déjà. Et puis aussi qu'il annonce qu'il va rendre visite à Vince Testa. Si vraiment il était ici, il s'en prendrait à plus gros que ce petit con...

— Mais ce petit con est mort de trouille. C'est pas pour rien qu'il s'est barricadé chez lui et qu'il a transformé sa maison en Fort Knox. Et qui pourrait lui foutre les foies à ce point ? Les flics ? Sûrement pas. Y'a qu'une chose qui peut le traumatiser comme ça : la combinaison noire, le fumier de Bolan...

— J'espère que tu te trompes, Angelo.

— Je voudrais bien me tromper. Mais mon instinct me gueule à plein pot que cette pute est là, tout près d'ici, à rôder et à essayer d'égorger nos hommes.

— Aux dernières nouvelles, il était à Las Vegas.

— On dirait que tu n'as jamais entendu parler des moyens modernes de transport, ricana Cramer. Moi, je te dis qu'il est là. Je le sens.

— Admettons. Mais si c'est le cas, il va logiquement s'orienter vers Orlando. Ça t'arrangerait non ?

— Ce serait trop beau.

— Orli représente la *Commissione*. C'est un appât plus intéressant pour lui que...

— Merci de me le rappeler, coupa sèchement le capo laissé pour compte.

— C'est pas ce que je voulais dire, Angelo. Bon Dieu, regarde la situation en face. Ces salauds t'ont mis sur la touche, ils se sont approprié la plupart de tes biens, y compris certains de tes hommes, et ils ont mis en place un ancien maquereau de Manhattan pour régenter tout ce territoire bourré de pognon.

— J'ai encore des appuis au Conseil.

— Moi, je dis que si la combinaison noire venait leur foutre le feu au cul, ce serait une excellente chose.

— À condition qu'il ne se trompe pas de cible.

— Bien sûr. Dis, je pense à une chose...

— Ouais ?

— On pourrait peut-être essayer de trouver un moyen pour lancer Bolan sur le bon chemin...

Les rides de Cramer s'accusèrent un peu plus sur son front.

— Tu as une idée ?

— Vaguement. Faut que j'y réfléchisse encore, mais je crois qu'il faudrait attraper le taureau par les cornes.

— Tu veux dire Bolan ?

— Ouais. Pourquoi est-ce qu'on ne tenterait pas d'organiser une entrevue avec ce mec ?

Tomasi baissa la voix comme s'il avait peur d'être entendu de l'extérieur et poursuivit :

— On lui larguerait Orli et toute sa bande de connards pour qu'il te foute la paix. Avec un bon scénario, tu passerais pour celui qui a mis la combinaison noire en déroute et tu appuierais sur l'incapacité d'Orlando. Imagine un peu la position de force que tu aurais ensuite vis-à-vis du Conseil, sans parler que tu récupérerais tous les leviers de commande de la ville.

— Ça tient du coup de poker.

— Je suis sûr qu'on peut parler à ce gus. Merde, il est pas fait autrement que les autres. Il suffit de l'intéresser suffisamment. Et s'il veut du fric, donne-lui-en. Chaque homme a son prix, Angelo, tu le sais bien. Il suffit de ne pas se tromper dans l'estimation. Bon, je vais réfléchir à la façon dont on peut essayer de le contacter sans risque. Si toutefois il est bien là !...

Tomasi se passa la main sur le menton, hocha doucement la tête et quitta la pièce, laissant Cramer à ses angoisses métaphysiques. Ce dernier marcha lentement jusqu'au minibar de son salon et se servit une généreuse rasade de bourbon sec.

À cinquante-trois ans, Carmesi-Cramer en accusait au moins soixante-cinq. Le syndrome de Mathusalem avait commencé à se manifester lors de l'apparition de cet enfoiré de Vincese, seize mois plus tôt, et s'était accentué au fur et à mesure de la déchéance imposée par le Grand Conseil des capi. Il avait maigri, ses cheveux s'étaient clairsemés et des rides profondes avaient pris possession de son visage. Lui qui avait toujours donné autour de lui l'image même du businessman fortuné, du parrain au grand cœur, se voyait maintenant avec une tête de vieillard aigri et souffreteux.

Remuant sa bile, il soupira et but une gorgée de bourbon. L'alcool lui déclencha une sensation de brûlure à l'estomac et il serra les dents. Puis il eut l'impression que quelque chose avait changé dans la pièce. Il y faisait soudain plus froid. Était-ce la climatisation qui était dérégulée ? D'un coup, son instinct le fit se retourner en direction de la baie vitrée. Celle-ci était maintenant à moitié ouverte et une grande silhouette noire se tenait immobile à quelques mètres du capo.

Angelo Cramer sentit littéralement ses cheveux se dresser sur sa tête en même temps qu'une abominable crispation nerveuse lui tenaillait le dos. Devant lui se dressait l'image de la mort, glaciale et impitoyable.

Le grand type tout de noir vêtu l'observait comme s'il examinait un insecte. Il tenait un pistolet automatique prolongé par le long cylindre d'un silencieux, un poignard de combat dans sa gaine était lacé sur sa cuisse, des garrots en nylon pendaient à son ceinturon qui retenait également un étui contenant un flingue immense comme Cramer n'en avait jamais vu.

Il y eut un long moment de silence pendant lequel le capo sentit ses forces vitales l'abandonner. Il imagina le bruit imperceptible au départ du coup de feu, se vit allongé sur la moquette de son salon, du sang partout autour de lui. Puis l'apparition prononça quelques mots, d'une voix qui semblait venir d'outre-tombe :

— Relax, Angelo, je ne suis pas venu pour te tuer. Pas encore.

Les deux derniers mots tournèrent pendant quelques secondes dans la tête de Cramer. Pas encore... Il eut du mal à comprendre qu'il avait un répit, fit un effort pour débloquer sa respiration et aspira goulûment une bouffée d'air puis ânonna :

— Co... comment êtes-vous entré, Bo... Bolan ?

— Facilement. Par la fenêtre.

À présent, le regard du capo oscillait du sinistre pistolet aux yeux du Grand Fumier. Il réussit à retrouver un peu de calme intérieur et objecta :

— Y'a six hommes en bas, dans le parc.

Bolan n'eut aucune réponse. Il se contenta d'émettre un petit rire lugubre qui arracha un frisson à Cramer et enchaîna :

— Quelqu'un insistait tout à l'heure pour que je vienne te parler,

Angelo. Il paraît que tu n'as rien contre moi. C'est vrai ?

— Ben... Pourquoi est-ce que j'aurais quelque chose contre vous, Bolan ? On ne s'est jamais rencontrés et je n'ai que des activités tranquilles ici.

— Je sais. Depuis que Vincese s'est institué roi de la ville.

— Vous voyez... Je ne fais rien qui puisse vous intéresser. Mon business, c'est surtout l'immobilier et quelques boîtes de jeux qui me restent.

— Je suis au courant. Je sais aussi qu'il y a un instant Tomasi t'a suggéré de me faire contacter.

— Il... Je... Qu'est-ce que...

— Cherche pas, j'ai tout entendu.

— Vous étiez planqué derrière la fenêtre, hein ? C'est ça ?

— Ouais. Il a dit que chaque homme a son prix. C'est juste. Je suis venu chercher le mien.

D'un coup, Cramer se détendit. Ça, c'était un langage qu'il comprenait. Ainsi, la Grande Pute était venue marchander. Il n'y avait même pas eu besoin de faire courir des bruits en ville pour établir un contact. Somme toute, Tomasi avait vu juste. C'était bien ce sale con d'Orlando Vincese qui était la cible de Bolan. Pas lui, Cramer, le vrai capo d'Atlantic City que la Commissorie avait détroussé, volé, avili.

Il y avait donc un espoir de retourner la situation, de baiser ces salauds en finesse. Mais il fallait faire gaffe avec le grand assassin. Il suffisait d'une erreur, d'une carte mal jouée et...

— Je t'écoute, Angelo. Qu'est-ce que tu as à me proposer ?

— Vous n'allez pas me croire, Bolan, mais je suis plutôt content que vous soyez là. C'est la grosse merde. Y'a des tas de crapules qui sont en train de bousiller le vrai travail, celui qu'on fait avec toute sa conscience et en faisant profiter tout le monde. Du temps où j'avais ma place ici, je m'arrangeais pour qu'il n'y ait jamais de mécontents et...

— T'es le bon samaritain, quoi ?

Cramer soupira en écartant un peu les bras.

— Ouais, je comprends ce que vous voulez dire. Mais on ne fait pas d'omelette sans casser d'œufs, pas vrai ? Faut bien qu'il y ait des putes pour soulager les mecs en manque, un peu d'herbe ou de poudre pour ceux qu'ont le bourdon ou qui veulent voir la vie autrement que comme un plat de merde. Moi, j'ai jamais touché à rien d'autre. Le racket, la viande froide, ça n'a jamais été mon job.

— Abrège, dit froidement Bolan.

— Oui. Bon... On pourrait peut-être discuter autrement que comme ça, plantés là...

L'Exécuteur donna l'impression de ne pas avoir entendu et Cramer lut dans ses yeux que le répit accordé pouvait bien être réduit à néant

s'il poursuivait dans cette voie.

— OK, OK. C'est Orlando que vous voulez, hein ?

— Il est sur ma liste. Mais je veux auparavant récupérer quelqu'un.

— Allez-y, si je peux faire quelque chose...

— Une fille. Tu dois en avoir entendu parler, son nom est Tony Stephenson.

Bolan perçut des interpellations et quelques exclamations à travers la baie vitrée, en provenance du parc.

— Attendez. Pour l'instant, ça ne...

— Elle a disparu du côté de chez Vince Testa.

Le capo déchu parut réfléchir. Il se toucha le front puis répondit :

— Ouais, j'ai entendu parler de ça. C'est une amie à vous ?

— Je t'ai demandé si tu as des informations à son sujet, répliqua Bolan d'une voix glaciale.

— Pas vraiment, mais je peux me renseigner. Je...

Il fut interrompu par des coups frappés à la porte du salon. Une voix atténuée, mais nerveuse filtra à travers le capitonnage :

— Monsieur Angelo !... Ouvrez, on a un grave ennui...

Cramer regarda Bolan. N'obtenant aucune réaction de sa part, il éleva la voix pour répondre d'un ton ennuyé :

— Ouais ! Qu'est-ce qu'il y a ?

— Les hommes dans le parc, monsieur Angelo...

— Quoi ? Vas-y, merde, je suis occupé !

— Tous tués ! Doux Jésus ! Les pauvres gars, ils...

— Tous tués ? répéta Cramer, le visage soudain blême.

— Ouais, m'sieur Angelo. On les a étranglés avec des garrots...

Bolan planta son regard dans celui du capo.

— Dis-lui d'aller se faire foutre, ricana-t-il doucement. T'es occupé.

— Je suis occupé ! clama aussitôt Cramer. Dis à Gil qu'il prenne les choses en main et qu'il fasse le nécessaire.

La voix à travers la porte prit un ton plaintif :

— Mais, m'sieur Angelo, je viens de vous dire que...

— Fous-moi la paix, putain de merde ! cracha le mafioso. Va mettre les choses en ordre, que Pit et Gus établissent un cordon de renfort et qu'on ne m'emmerde pas tant que je serai pas sorti.

Enfin, il y eut un bruit feutré de pas dans l'escalier, et Cramer grinça :

— Vous avez tué six pauvres mecs qui ne vous avaient rien fait, hein ?

— Ce sera ton alibi, Angelo. Toi aussi, tu auras subi une attaque.

Il grimaça, puis haussa les épaules :

— Tout ce qu'on raconte sur vous est vrai... Vous butez les mecs en vous marrant, comme ça...

— Presque tout. Ça veut dire pour toi que tu peux subir le même

sort que tes petits soldats si tu cherches à me doubler.

— J'en ai pas du tout envie, vous savez. Après tout, six hommes, ça se remplace. Ce que je veux, c'est Orlando.

— Moi aussi. Mais on parlait de la fille.

— Oui. Je vais me renseigner.

— Fais-le tout de suite. Appelle Vincese.

— Quoi ? éructa Cramer.

— Dis-lui que je suis venu bousiller quelques-uns de tes gus et que je cherche cette fille.

— Vous êtes dingue !

— Sans aucun doute. Je sais qu'officiellement tu n'es pas en froid avec Vincese. Maintenant, décroche le téléphone et appelle-le. Dis-lui que je lui cours après. Arrange-toi pour être convaincant.

— Et après, qu'est-ce que je lui dis ?

— Ce que tu veux. Tu le connais, trouves les bons mots.

Le mafioso se passa les deux mains sur le front. Il marcha lentement jusqu'à une commode, comme s'il montait à l'échafaud puis il décrocha le téléphone et forma un numéro. Il passa par deux interlocuteurs avant d'être mis en ligne avec le patron en titre d'Atlantic City, et soupira :

— Je suis drôlement content d'avoir pu te joindre, Orli, commençait-il.

Bolan l'avait suivi et avait pris l'écouteur.

— Qu'est-ce qui se passe ? fit la voix suave de Vincese.

— On vient de subir une attaque. Une putain d'attaque et...

— Hé ! Qu'est-ce que tu dis ?

— J'ai six de mes hommes qui se sont fait assassiner, Orli ! Voilà ce que je dis. Par un dingue qui te cherche et qui braille partout qu'il veut qu'on lui rende une nana.

— Attends... Qui c'est, ce dingue ?

— Tu n'en as pas une idée ?

— Ben..., fit prudemment Vincese.

— Un mec qui s'habille tout en noir, avec des flingues partout. Tu y es ou tu veux que...

— Attends, attends, répéta d'un ton gêné le protégé du grand capo de Manhattan. Faut pas s'emballer et raconter n'importe quoi au téléphone, Angelo. T'es sûr de ce que tu dis ?

— Bon Dieu ! Je l'ai vu courir en bas avec un calibre gros comme un canon.

— Et tu l'as entendu ?

— Plutôt, oui ! Il est fou furieux, il est comme un taureau qu'aurait l'odeur du sang dans les naseaux.

— Et il cherche une nana ?

— Il te cherche toi aussi, fit Cramer.

— Tu lui as dit qu'il se trompait de crèche ?

Vincese tentait de plaisanter, mais le ton n'y était pas.

— J'ai voulu te prévenir aussitôt, Orli. Pour que tu puisses prendre des dispositions, car à coup sûr ce givré va se diriger de ton côté.

— J'te remercie.

— Y'a pas de quoi. On est tous concernés. Mais souviens-toi quand même que je t'ai appelé.

— T'en fais pas, répliqua Vincese.

Sur un geste de Bolan, Cramer raccrocha. Son front était trempé de sueur et ses doigts tremblaient, mais une lueur féroce brûlait dans ses yeux.

— Tu t'es bien démerdé, apprécia l'Exécuteur avec un mince sourire. Parle-moi un peu d'Orlando, maintenant. Ses habitudes, son business, les endroits où il vit habituellement, ses relations, ses nanas... Cherche tout ce qui peut m'être utile.

— Je peux boire ? demanda Cramer en avançant le menton vers son verre de bourbon posé sur une table.

L'Exécuteur lui fit signe que oui.

— Je vais vous dire tout ce que je sais, Bolan. Je veux le voir mort et bouffé par les vers, cet enculé.

Et l'ex-capo de Newark commença à parler, rapidement et avec une passion farouche, débitant en vrac aussi bien les informations importantes que les détails concernant les activités annexes du représentant de la *Commissione*. Bolan ne l'interrompt pas une seule fois. Puis, lorsque Cramer cessa de parler, l'œil rivé sur un point imaginaire dans l'espace, il questionna :

— Qu'est-ce que représente *Steelbrain* pour Vincese ?

— Je connais peu de choses là-dessus. Seulement que c'est un énorme centre de calcul et de gestion. En principe, toute la comptabilité des affaires contrôlées par Orlando passe par *Steelbrain*. Il n'y a aucune trace sur le papier et il faut des codes spéciaux pour y avoir accès.

— Et qui chapeaute *Steelbrain* ?

— La *Midas Corporation*.

— OK, Angelo. Voilà maintenant la contrepartie du marché : tu restes bien planqué jusqu'à ce que j'en aie fini avec cette ville et ensuite tu te fais la malle. Loin d'ici. T'as pigé ?

— Pourquoi est-ce que je partirais ? Je peux vous donner tout l'argent que vous voulez.

— Je me fous de ton pognon. Reste ici et je te liquide comme les autres. Quitte le secteur et je t'épargne. C'est le drapeau blanc que je t'accorde. Il n'y aura pas d'alternative. Bon, fais-moi sortir de cette maison, Angelo. Et sans que tes hommes puissent me voir. Ce serait un peu con pour toi si quelqu'un allait raconter qu'on nous a vus tous les

deux en train de discuter comme deux vieux copains. Tu ne crois pas ?

— Vous voulez sortir comme ça ?

— Magne-toi, fit Bolan. Trouve une solution.

Cramer pinça un peu les lèvres puis s'approcha d'un interphone.

— Pit ! Gus ! grogna-t-il dans l'appareil.

Il répéta l'appel.

Une voix énervée répondit après une dizaine de secondes.

— Oui, m'sieur Angelo. C'est Pit.

— Comment ça se passe, en bas ?

— On a rentré les corps dans la remise à outils du jardin. Rien d'autre.

— Bien. Je vais sortir. Fais-moi dégager le passage sur le devant. Je ne veux voir personne ni dans l'allée ni au garage. T'as compris ?

— D'accord. Je fais préparer une équipe de protection.

— J'ai dit personne, nom de Dieu ! Si je vois un seul mec pointer son museau, je lui envoie une prune dans la gueule ! glapit Cramer d'un ton surexcité. Où est Tomasi ?

— J crois qu'il est monté vous voir, il était là y a quelques instants.

— Cours-lui au train et dis-lui de se planquer.

— Entendu, m'sieur Angelo. Dites, excusez-moi, mais je pense que vous devriez pas sortir seul.

— Ta gueule ! Je sais ce que je fais, renvoya méchamment le capo en raccrochant.

Il désigna une porte au fond du salon et ajouta à l'attention de son visiteur :

— On peut passer par là, ça débouche directement dans le garage.

— Vas-y, fit Bolan.

Il suivit le mafioso dans un escalier en béton, atterrit dans un sous-sol faiblement éclairé par deux veilleuses. Cinq voitures étaient rangées là. Sans hésitation, Cramer se dirigea vers une Rolls dont il ouvrit doucement la portière.

— Tu veux m'offrir une balade ? sourit froidement l'Exécuteur.

— En vous planquant derrière, personne ne saura jamais que vous êtes venu ici.

— Tu sais à quelle somme se monte le contrat lancé sur ma tête, Angelo ? Si tu me prépares un turbin, tu n'auras même pas le temps d'ouvrir la bouche pour appeler un de tes boy-scouts.

— Craignez rien, je sais de quel côté est mon intérêt. Et c'est plutôt marrant qu'on se soit rencontré, non ?

Bolan resta silencieux. Marrant la rencontre ? À en crever de rire, peut-être. En tout cas, il ne partageait pas l'optimisme tout neuf de Cramer. La visite chez le capo relevait du coup de poker. Mais c'était de là que dépendait la suite des événements. Que dépendait aussi la vie de Toni.

Cramer fit démarrer la luxueuse limousine. Ils roulèrent doucement dans le parc désert éclairé de place en place par des spots lumineux, franchirent la grille qui s'était ouverte automatiquement à leur approche, mue par un système de détection électronique, et s'éloignèrent dans l'allée d'accès.

Lorsqu'ils eurent parcouru environ huit cents mètres, Bolan se redressa et ordonna :

— Arrête-toi ici.

La Rolls s'immobilisa silencieusement, sans à-coups. Il descendit tout aussi silencieusement, referma gentiment la portière et chuchota presque :

— Démarre, Angelo. Et n'oublie pas le marché. Tu te casses dès que j'ai terminé ici ou je te liquide.

Dès qu'il eut parcouru quelques mètres, le mafioso jeta un regard dans le rétroviseur puis se retourna carrément pour regarder en arrière. Mais l'allée était déserte, la combinaison noire avait déjà disparu, se fondant dans la nuit comme un fantôme.

De nouveau, Cramer sentit une main glacée lui étreindre le dos. Il voulait la peau d'Orlando Vincese et il était prêt à tout pour ça. Mais il était conscient qu'il jouait avec le feu. Non, réflexion faite, il jouait avec la Mort. Elle était venue le trouver, l'avait frôlé de son souffle lugubre, puis s'en était allée après lui avoir fait une sinistre promesse.

Il accéléra un peu, cherchant ce qu'il allait pouvoir trouver comme prétexte à sa sortie nocturne après qu'on lui eut annoncé la mort de six de ses hommes. Il trouverait bien, ça n'avait rien d'insoluble.

Le fait de conduire le décontracta. Il respira un grand coup et alluma un cigare.

Et il commença à réfléchir à la façon dont il allait pouvoir finalement baiser Grande Pute.

CHAPITRE CINQ

Bolan mit une demi-heure pour rejoindre son char de guerre. Schwarz et Blancanales avaient du nouveau à lui apprendre. Tout en se changeant, il les écouta.

— Hal a appelé sur ta ligne radio, commença Politicien. On a branché le brouillage, et la conversation a pu se dérouler en clair. Il y a toute une équipe de fédéraux qui est en train de quitter Washington pour accourir ici. Il n'a rien pu faire pour empêcher ça, l'ordre était déjà signé et la mission répartie entre les hommes.

Gadgets s'exclama :

— Ils ont ordre de te prendre mort ou vif, Mack ! Il paraît que la demande émane d'un ponton du Congrès qui se serait dérangé en pleine nuit et aurait obligé les responsables du FBI à lancer sans délai un commando d'intervention à Atlantic City.

— Il a fait vite, ce type, apprécia Bolan. On devrait se renseigner sur lui.

— C'est déjà fait, répondit Blancanales. On a fouillé dans les banques de données informatiques en utilisant ton matériel. Il a de gros intérêts dans plusieurs casinos qui appartiennent tous en sous-main à Orlando Vincese ou à Franck Marioni. Ce qui revient au même. Il aurait même épousé une des filles de Franck...

Bolan ricana.

— Une affaire de famille pour de bon, cette ville. Le vieux essaime sa progéniture à tous vents.

— Ouais. C'est pas tout... L'un des fils Marioni vit à la colle avec la fille d'un des conseillers du Président et deux de ses nièces sont officiellement mariées à un sénateur et au gouverneur adjoint de l'État du New Jersey. Pas mal, hein ? On comprend mieux comment ils ont pu mettre la main sur cette ville en toute tranquillité. Il va falloir que tu fasses salement gaffe, Mack, avec tous ces boy-scouts qui vont rappliquer. Tu comptes finir quand ?

— Je n'en sais rien encore. Peut-être vais-je être obligé de poursuivre jusqu'à demain soir.

— Et tu les auras sur le dos, grommela Gadgets.

— Ce ne sera pas la première fois.

— Phil Necker est également au courant de ta présence ici. Il a eu Hal au bout du fil. Au fait, il te fait dire qu'il va essayer de se ramener ici. Il est en train de remuer ciel et terre dans le capharnaüm de l'administration pour prendre la direction de l'opération anti-Bolan.

— Sait-on si ça bouge côté Manhattan ?

— Les capi se sont réunis en conférence dès qu'ils ont appris que tu

avais débarqué dans leur fief, mais officiellement, ils restent sur le *statu quo*.

— Ils préférèrent laisser les fédés régler le problème Bolan, fit Politicien. Pas de remous, pas de publicité négative.

— Donc, pas de chasseurs de scalps...

— On peut le croire. Mais il est permis de penser également que les gros *mobsters* locaux vont faire appel à toute la petite racaille de la ville pour assurer leur sécurité, si ce n'est déjà fait. Bon, par ailleurs, on a fait une autre recherche dans la foulée, par voie informatique. Gadgets s'est servi de ton attirail pour entrer en contact avec *Steelbrain*. Il a refait la même manip que celle qui lui avait permis de forcer le code d'accès. On sait maintenant qui téléguidé ce central.

— La Midas Corporation, dit Bolan. Dès qu'il y a un gros coup quelque part, on trouve toujours le roi Midas sur les rangs.

— Merde, il est déjà au courant, Gadgets ! Tu pourrais au moins essayer de ne pas nous ridiculiser, Mack !

— Ce que je sais s'arrête là. Qu'est-ce que vous avez trouvé encore ?

— *Steelbrain* ne traite pas que des dossiers de la Mafia, mais gère aussi des affaires apparemment saines. On peut supposer ce qui se passe dans ce cas. Ils doivent magouiller au maximum, traficoter les données de leurs abonnés et peut-être bien les faire chanter au passage quand ils découvrent qu'une boîte a fait un pas de travers ou dissimulé des bénéfices. Mais c'est pas ça le plus intéressant.

Gadgets ouvrit une chemise cartonnée d'où il tira une liasse de feuilles de listing et enchaîna :

— Ils ont un code pour différencier le business sous leur contrôle direct. Ça n'a pas été bien difficile à découvrir. On a pompé tout ce qu'on a pu et on a fait passer ça sur l'imprimante. Tu trouveras là-dessus des tas de noms, des adresses et les comptes confidentiels de ces messieurs. Il y en a pour quelques millions de dollars, et ça ne se limite pas à l'État du New Jersey.

— Ça tend à confirmer ce que je pense depuis quelque temps, intervint Bolan. La *Cosa Nostra* s'est décentralisée.

— C'est bien ce qu'on croit aussi. C'est à la mode dans tous les milieux du gros pognon.

— Leur capitale technique serait donc Newark...

— On peut le dire sans trop de risques de se tromper.

— Ouais. Ils se sont eux aussi informatisés.

— Sur ce coup, c'est une chance pour nous.

Bolan parcourut rapidement le listing, s'attachant particulièrement à certains noms. Ce qu'il lisait confirmait dans le détail ce que lui avait dit Angelo Cramer. Les deux sources d'informations se recoupaient et s'explicitaient mutuellement.

— Vous avez fait du bon boulot. Pour résumer la situation, on est

en face d'une sorte de principauté façon *Cosa Nostra*. Orlando Vincese règne sur cette ville pour le compte de la *Commissione*, aidé de Vince Testa qui est à sa botte. Avec de petits seigneurs alentour.

— Et Cramer ? questionna Gadgets. C'était un gros requin auparavant.

— Un requin édenté. Un vestige du passé qu'on tolère parce qu'il a encore quelques appuis à la *Commissione*. Et puis, au-dessus de tout ça, il y a le roi Midas. Autrement dit la Mafia.

— Ils sont en train de faire de l'or en tripotant cette ville.

Ils se turent un instant. Blancanales se mordilla les lèvres puis demanda :

— Dis, Mack, tu as du nouveau pour Toni ?

— Je pense pouvoir la récupérer sous vingt-quatre heures.

— Tu sais où elle est ?

— Non. Mais je sais chez qui elle est. Ou plutôt entre les mains de qui.

— Est-ce que...

Les poings serrés dans le dos, Blancanales hésitait à formuler sa question.

— Je ne pense pas qu'ils lui fassent quoi que ce soit pour l'instant, dit Bolan. Je me suis arrangé pour qu'ils n'y trouvent aucun intérêt.

— On peut savoir ? demanda Gadgets.

— Ils savent maintenant que je la cherche. J'ai fait passer le message.

— Et tu crois qu'ils vont essayer de la monnayer ?

— Ou de s'en servir pour m'attirer dans une chausse-trappe. Pour eux, c'est une excellente occasion.

— Et tu vas jouer ça comment ?

— En leur donnant l'impression que je continue à chercher comme un fou, tête baissée et sans trop regarder où je marche.

— Pour donner le change ?

— Ouais. Ensuite, je vais entrer dans leur jeu.

— Tu veux dire foncer dans le panneau ? s'inquiéta Blancanales.

— Exactement, fit laconiquement Bolan d'un ton sinistre.

— Pas d'accord, c'est du suicide. Même s'il s'agit de Toni, je ne veux pas que tu laisses stupidement ta peau à Atlantic City. Ils te buteront et ils tueront Toni ensuite, tu les connais. Bon Dieu, Mack...

— C'est la seule chance que nous ayons pour qu'ils ne touchent pas à Toni, Pol. Tant qu'ils estimeront qu'ils peuvent s'en servir pour m'avoir... Et je jouerai le jeu à ma façon.

— Je crois qu'on perd notre temps à essayer de le convaincre, fit Gadgets. Et je commence aussi à penser que c'est la seule façon. Mais fais gaffe, Mack. Tu n'auras pas seulement les amici sur le dos. Les fédés...

— Ce ne sera pas la première fois.

Schwarz soupira.

— Oui, bien sûr. Tu as pu voir quelque chose du côté d'Angelo Cramer ?

— J'ai passé un marché avec lui. Des renseignements contre un drapeau blanc.

— Une trêve personnelle ?

— Oui.

— Et après ?

— Le marché précise qu'il devra quitter la ville.

— Et tu crois qu'il le respectera ?

— Sûrement pas.

— Ça veut dire que lorsque tu te seras occupé de Vincese il lancera tous ses effectifs après toi pour te liquider...

— Cette partie du marché est inacceptable pour lui, expliqua Bolan. Je la lui ai volontairement imposée. En attendant, il reste neutre, c'est son intérêt. Il ne pense qu'à avoir devant les yeux le cadavre de Vincese.

Gadgets hocha la tête d'un air entendu :

— Tu ne veux rien laisser derrière toi.

— Ce que je veux, lorsque je tournerai le dos à cette cité, c'est qu'elle soit aussi propre que possible.

— Sans savoir combien de temps ça durera.

— Je ne fais pas de prospective, mais on sait par expérience que la charogne réussit toujours à se souvenir. C'est une question de temps. Mais même si l'on ne gagne qu'un an ou deux, c'est toujours ça.

Bolan grimaça en se touchant les côtes. La blessure qu'il avait récoltée à Las Vegas le faisait encore souffrir de temps en temps. Il s'était bourré d'antibiotiques pour enrayer les risques d'infection et ça n'arrangeait pas non plus les choses. Il lui manquait au moins vingt pour cent de ses forces.

— Reparlez-moi de cette histoire de fausses factures, demanda-t-il tout en parcourant du regard les feuillets d'imprimantes que lui avait remis Schwarz.

Politicien se mit à réciter comme s'il connaissait son texte par cœur :

— L'argent de la drogue est blanchi dans les casinos, à Vegas et ici, du moins en grande partie. Le reste passe par des filières classiques : bookmakers, loteries clandestines, achats en sous-main d'immeubles... Une fois propre, le pognon est réinvesti dans l'achat de nouveaux marchés de came. Tu comprends, les vendeurs du Moyen-Orient sont devenus difficiles sur tout ce qui touche la provenance de l'argent qu'ils palpent. Ils ont eux-mêmes un problème de blanchiment du

papier vert pour monter certains business avec d'autres pays occidentaux. Alors, ils se font payer en monnaie propre et ils délivrent des factures officielles.

— Ce qui arrange aussi la Mafia.

— Bien sûr. Les amici peuvent ainsi justifier officiellement leurs dépenses. Évidemment, les factures concernent des livraisons tout ce qu'il y a de légales, machines agricoles pour le New Jersey, semences exotiques, produits artisanaux... Toujours officiellement, les machines agricoles proviennent des États-Unis, elles ont été livrées à des prix dérisoires ou données au titre de la coopération. Ils les revendent sous le prétexte que la sécheresse rend impraticable une grande partie de la culture.

— Et pendant ce temps-là, le peuple crève de faim...

— Toujours la même histoire. C'est pareil pour les subventions, les prêts et même les dons en cas de sinistres.

— Maintenant, je suis à peu près sûr que nous sommes dans l'épicentre du Grand Carrousel, déclara Bolan en réfléchissant. Ou tout près. À Vegas, ce n'en était qu'une branche maîtresse.

— Tu penses à *Steelbrain* ?

— Oui. Une nouvelle restructuration sur des bases financières et techniques mieux organisées.

— L'hydre qui se reforme.

— Avec de nouvelles têtes tout aussi venimeuses.

— Ils ont conservé la *Midas Corporation*, fit valoir Blancanales.

— Légalement, la *Midas* est intouchable, bien que ce ne soit qu'une couverture à l'échelle nationale. Ses statuts sont en règle et elle est même cotée en bourse. On peut estimer...

Le radiotéléphone tinta, interrompant Bolan. Il alla décrocher, reconnut la voix de Harold Brognola sur le fond sonore du ronronnement d'un brouilleur d'écoute :

— Où en es-tu, Striker ?

— Au point fixe pour l'instant. Et toi ?

— Je m'apprête à sauter dans un avion spécial pour aller voir ce que tu fiches.

— Tu as un discours à me réciter ?

— Arrête tes conneries, Striker. Cette fois, c'est sérieux, je n'ai rien pu faire pour empêcher toute une équipe de tireurs d'élite d'accourir dans le coin où tu es. Tu vas les avoir aux fesses dans quelques heures. Retire-toi.

— Négatif. La mission est à peine entamée.

— Merde ! Je te dis que tu n'as aucune chance. Tu comprends ce que je te...

— Parfaitement, Hal. Mais même si je le voulais, je ne pourrais pas abandonner. Toni est impliquée. Elle est entre leurs mains. Toi, tu

comprends ce que je te dis ?

— Je suis déjà au courant, j'ai eu Politicien en ligne tout à l'heure. Mais, Bon Dieu, laisse-nous le champ libre, on va s'en charger.

— Tu veux dire que tu dirigeras personnellement les recherches ?

— Hélas, non. Tout ce que j'ai pu obtenir, c'est d'intervenir comme conseiller dans l'opération anti-Bolan. Tout a été mis sur pied en un temps record. Ces gros fumiers ont des appuis énormes au Congrès.

— Je sais. De bonnes âmes à Washington palpent le pognon des amici. Ce qui signifie que tu ne pourras entamer aucune opération efficace pour récupérer Toni. Et même si tu y parvenais, ça ne marcherait pas. C'est une affaire entre eux et moi, Hal. Il n'y a pas d'alternative possible. En quelque sorte, il y a une convention mutuelle.

Bolan entendit l'immense soupir du superflic de Washington. Celui-ci fit entendre un grognement et enchaîna :

— J'aurai quand même essayé. Mack...

— Ouais ?

— Si tu te trouves face à face avec nos hommes, sans possibilité de...

— Ne t'inquiète pas, je ne leur tirerai pas dessus. Je me démerderai pour me casser en douce.

De nouveau, Brognola grogna. Il relança d'une voix triste :

— C'est pas ce que je voulais dire. Écoute bien, Mack, cette fois la situation est vraiment critique. Je t'ai dit de quelle instance émanent les ordres qui ont été donnés au Bureau Fédéral. Une marche arrière n'est plus possible et je n'ai qu'un rôle consultatif. Par contre, il y a encore une porte de sortie. Tu m'écoutes ?

— Vas-y, Hal. Mais dépêche-toi, je n'ai plus beaucoup de temps.

— J'ai eu le numéro Un en ligne tout à l'heure. La charte qui t'avait été accordée pour l'opération Phoenix pourrait intervenir une nouvelle fois. Il est a priori d'accord si toutefois il n'y a pas d'effusion de sang.

Harold Brognola faisait allusion à la tractation officieuse qui avait eu lieu entre lui-même et la Maison-Blanche pour faire de l'Exécuteur le colonel John Phoenix et lui confier la prise en main d'une section ultrasecrète d'hommes spécialement entraînés pour la lutte antiterroriste. À l'époque, après une ultime réticence, Bolan avait finalement accepté, croyant en avoir fini avec la racaille de la Mafia. Mais cela n'avait duré qu'un temps. Les amici avaient rapidement restauré leurs structures, le Crime Organisé était redevenu une institution, et Mack Bolan avait abandonné la peau du colonel Phoenix pour retrouver celle de l'Exécuteur.

— Pas question, Hal.

— Merde ! Écoute...

— Je n'ai plus le temps.

— Il faut que je lui donne une réponse...
— Dis-lui que je le remercie, mais que le Phénix ne renaîtra pas de ses cendres, ni de rien du tout.
— Tu es complètement con.
— Va te faire foutre.
— Pas question, rétorqua le fédé. Je rapplique pour assister à tes funérailles.

Bolan fit entendre un rire sans joie.

— À tout à l'heure, dit-il en guise de conclusion. N'oublie pas les fleurs.

Et il raccrocha, se retourna vers ses amis qui avaient compris le sens général de la discussion.

— Mack, fit Blancanales en se passant une main sur la nuque. Je crois qu'il a raison, tu n'as pas une chance sur mille d'en sortir vivant. Tu vas être pris entre deux feux et...

— C'est tout ce que tu as à me dire ? répliqua sèchement Bolan.

— Nom de Dieu, tu vas m'écouter ! T'es pas seul en cause, Striker ! C'est ma sœur et je n'ai pas l'intention de rester le cul sur un fauteuil en attendant que tu fasses le boulot pour moi. On peut très bien débarquer en force chez les pourris, à la surprise. Si tu sais où est Toni, en montant une opération éclair, je suis sûr qu'on réussira à la leur tirer des pattes. Ensuite, on dégage le terrain avant l'arrivée des fédés et...

— C'est non, Pol.

Gadgets intervint :

— Je suis de son avis, Mack. À trois, nous avons des chances.

Bolan ne répondit pas. Il finissait d'enfiler un costume de ville en alpaga gris perle. Il ajusta le nœud de sa cravate, vérifia le jeu du Beretta dans son holster d'épaule, puis il composa sur le radiotéléphone un numéro correspondant à l'immeuble de la *Commissione*, à Manhattan. Dès qu'il eut un correspondant, il demanda à parler à Jack de Memphis, attendit quelques secondes, puis une voix différente lui annonça qu'il n'existait pas de Jack de Memphis à ce numéro, mais qu'il pouvait demander au standard de la *Delaware Company*. Il raccrocha et attendit.

C'était un code établi entre Phil Necker, la taupe fédérale déguisée en mafioso, et lui-même. La réponse signifiait que Necker avait été prévenu et qu'il allait rappeler d'une cabine publique.

Trois minutes plus tard, l'appareil sonna.

— Tu as fait bien vite, dit Bolan.

Necker rigola brièvement.

— Je descendais acheter des cigarettes quand tu as appelé. Comment ça se passe pour toi ?

— Toujours le *statu quo*. Est-ce que les grosses légumes sont en

liaison avec le seigneur de ce coin ?

— Il y a eu pas mal de coups de fil, et puis ça s'est calmé depuis une heure du matin. Mais personne ne dort, ici.

— Ils lui font complètement confiance ?

— Pas vraiment, bien qu'il fasse partie de la famille du vieux par alliance.

— Alors, comment ça se passe ?

— Tu veux dire, la liaison entre ici et le roitelet ? Ben, ils se méfient du téléphone, à cause des équipes officielles qui sont déjà en route. Mais ils lui ont envoyé quelqu'un qui sera chargé d'observer les événements.

— Pour voir si le roitelet joue franc-jeu ? Une sorte de vérificateur ?

— Oui, répliqua Necker. Ça t'intéresse ?

— C'est ce que je n'osais pas espérer. Comment est ce vérificateur ?

— C'est un *consigliere*. Je le connais assez bien, il marche aussi dans l'entourage du vieux et il a toute sa confiance. Il est parti par la route il y a environ une demi-heure et il devrait se pointer là-bas vers trois ou quatre heures du matin. Il s'annoncera sous le nom de Eddy Roberts.

— Il est déjà venu dans ce secteur ?

— Non, ni dans aucun autre depuis au moins cinq ans. C'est une sorte de carte secrète que le vieux gardait en réserve au cas où...

Necker fit une description rapide du personnage et conclut :

— Ce type n'est pas seulement un conseiller. Ce serait plutôt l'ombre de Frank, si tu vois ce que je veux dire.

— Ouais, fit Bolan. Orlando est prévenu de sa visite ?

— Bien sûr. Faudrait pas qu'ils lui sautent dessus.

— OK. Merci, Phil.

Dès qu'il eut raccroché, Bolan alla brancher un ordinateur sur la console informatique. Il coupla l'appareil à un digitaliseur, procéda à quelques réglages, manipula le clavier, puis brancha l'imprimante laser qui délivra en quelques secondes plusieurs épreuves graphiques en couleur. Il détacha les documents adhésifs et les fixa sur des rectangles de bristol de mêmes dimensions.

Schwarz et Blancanales avaient suivi silencieusement la manipulation. Bolan plaça les cartes dans sa poche, déverrouilla la porte du mobil-home et leur lança avant de s'éloigner :

— Vous restez en poste, j'aurai bientôt besoin d'un appui logistique.

— Il y a un point de contact ? s'enquit Gadgets d'une voix enrouée.

— Non. Je vous appellerai sur le baladeur ou par radio.

L'Exécuteur s'éloigna dans la nuit, en quête de sa nouvelle proie.

CHAPITRE SIX

Deux gorilles armés montaient la garde sur le palier du douzième étage qui avait été interdit au public pour la circonstance. Il était trois heures dix du matin, le silence régnait dans l'hôtel.

Bolan poussa la porte de l'ascenseur et foula d'une démarche naturelle l'épaisse moquette du couloir, s'avançant vers la suite où Vince Testa s'était barricadé. L'un des deux gardes avait le téléphone mural plaqué contre la joue ; on devait le prévenir depuis la réception qu'un visiteur se présentait. Bolan, d'ailleurs, s'était adressé au concierge en s'annonçant comme Eddy Roberts.

Le type raccrocha et fit un signe à son copain, un jeune au visage vicieux et aux épaules énormes. Celui-ci alla se planter en plein milieu du couloir, en interdisant l'accès. Sa veste était gonflée sur la partie gauche de sa poitrine et l'on devinait la forme d'une arme de gros calibre.

Continuant d'avancer, Bolan enregistrait tous les détails des lieux qu'il avait à investir, la grosse porte au fond du couloir, visiblement renforcée et sûrement blindée intérieurement, le judas optique à hauteur d'homme sur le battant, l'interphone fixé sur le chambranle.

Il s'arrêta en face du jeune gorille, planta son regard dans le sien et grogna :

— Va dire à Vince qu'Eddy de Manhattan est arrivé.

L'autre hésita puis renvoya d'un ton incertain :

— Je connais pas d'Eddy de Manhattan.

— Ton boss me connaît, lui. Va le prévenir.

Il fallait que cette porte monstrueuse s'ouvre. Et Bolan ne pouvait pas se permettre de la faire sauter avec une charge de plastic. Il tendit une carte sur laquelle figurait le nom d'Eddy Roberts ainsi qu'une inscription en couleur : MIDAS CORPORATION-NEWARK. N.J.

— Porte-lui, ordonna-t-il d'une voix coupante. Et magne-toi, ça urge.

Le type prit le bristol, le retourna puis le passa à l'autre gorille qui fit entendre un grognement caverneux. Enfin, ce dernier, après un coup d'œil appuyé sur le visiteur, enfonça le bouton de l'interphone et appela :

— Hé, Pete !

Quelques secondes plus tard, l'appareil grésilla en retour :

— Ouais, qu'est-ce qu'y a ?

— Quelqu'un qui arrive de Manhattan. Ça paraît sérieux, faudrait avertir M. Vince.

— Attends.

Un nouveau temps s'écoula. Il y eut divers bruits de verrous, un chuintement d'air comprimé et la porte commença à s'ouvrir, aussi lourde et épaisse que celle d'un coffre-fort de banque.

Bolan sourit à l'armoire à glace qu'il apercevait à l'intérieur de l'appartement, dégaina son Beretta et lui logea une balle entre les yeux. Une infime fraction de seconde plus tard, l'arme sinistre émit deux nouveaux chuintements perfides qui se confondirent presque. Le jeune molosse reçut sa ration de plomb en plein dans le nez tandis que la tempe de son copain se disloquait sous la poussée d'une balle parabellum toute chaude qui ressortit ensuite par l'arrière de son crâne.

L'instant suivant, Bolan s'infiltrait dans l'entrée de la suite, faisant de nouveau feu sur un malabar qui venait juste de déboucher d'une porte intérieure. L'ogive mortelle l'attrapa sous le menton, lui traversa la gorge et la nuque, s'enfonçant ensuite dans un mur tendu de tapisserie. L'Exécuteur referma le lourd battant de l'entrée et poursuivit sa progression, faisant irruption dans un grand salon au luxe criard où se tenait encore un homme, assis sur un canapé, un verre à la main : Mike Esposito. Visiblement, il n'avait entendu aucun bruit de la courte fusillade. En apercevant l'intrus, il lâcha son verre comme s'il lui brûlait subitement les doigts, se leva et ouvrit démesurément la bouche.

— Où est Testa ? demanda froidement Bolan.

Le dealer paraissait tétanisé par la trouille, incapable de la moindre réaction. Mais il vit le bulbe noir du silencieux se redresser dans sa direction et il retrouva d'un coup la voix :

— La... la chambre, là...

Il désignait de la main une porte au fond d'un petit couloir éclairé par une applique.

— Passe devant.

Esposito fit quelques enjambées incertaines, passa à reculons devant Bolan et marcha lentement jusqu'à la porte. L'Exécuteur avait noté qu'il portait une arme sous sa veste.

— Allez, Mike. Ouvrez.

Le battant s'ouvrit sur une pièce noyée dans l'obscurité. De la main, Bolan chercha à tâtons l'interrupteur électrique, le trouva et fit jaillir la lumière.

Vince Testa dormait sur le ventre dans un grand lit à ras du sol, faisant entendre un ronflement régulier. Il n'était pas seul. Une fille dormait à côté de lui, couchée en chien de fusil, de longs cheveux blonds lui faisant comme une auréole autour de la tête.

Des rideaux en velours rouge garnissaient le mur à la tête du lit, plusieurs tableaux hideux, mais qui devaient valoir très cher étaient accrochés sur la cloison contiguë à la porte, et de grands miroirs

ornaient les murs de chaque côté du lit. Des miroirs, encore, occupaient le plafond dans sa totalité.

Bolan s'approcha du chef de secteur, posa son pied sur son épaule et le secoua durement. Le ronflement cessa pour faire place à un grognement et Vince Testa se retourna, clapa plusieurs fois puis il ouvrit les yeux par à-coups. Enfin, il réalisa la situation.

— Putain de merde ! Qu'est-ce que..., commença-t-il.

Son regard était fixé sur le Beretta silencieux. Il dévia ensuite vers le dealer.

— Enfoiré ! rugit-il en se redressant sur les coudes.

Esposito se défendit d'une voix misérable :

— Vince, bon Dieu ! J'ai rien pu faire, il s'est amené comme un dingue avec son calibre... C'est Bolan...

— Ah oui ? Et t'es content de toi, connard !

— Mais, je...

— Ta gueule ! On réglera ça plus tard.

Le visage du dealer était devenu cramoisi, ses yeux allaient et venaient de l'intrus à son patron et il se mordit les lèvres jusqu'au sang. Puis il poussa un bizarre cri rauque et plongea au sol tout en extrayant son arme de sa veste.

Bolan demeura de marbre, exactement comme si rien ne se passait à côté de lui. Simplement, le Beretta 93-R décrivit un fulgurant arc de cercle et cracha une pastille en furie qui s'enfonça profondément dans la tête du dealer avec un bruit mou de succion. Esposito eut un sursaut puis retomba à plat sur la moquette blanche qui commença à absorber son sang.

Testa s'était d'abord dressé sur son lit, son sexe pendant lamentablement entre ses cuisses : puis, les yeux exorbités, il se recroquevilla et lâcha un soupir syncopé. La fille, elle, n'avait pas bronché, plongée dans un sommeil de plomb.

— Espèce de..., fit le chef de secteur. T'es un enculé, Bolan. Ce mec n'avait aucune chance.

— Toi non plus. C'est ton tour, Vince, dit calmement l'Exécuteur en laissant tomber sur les draps satinés une médaille de tireur d'élite.

Testa regarda l'objet avec horreur.

— Pourquoi tu m'as pas buté pendant que je dormais ?

— Je voulais voir comment tu allais prendre ça.

— T'es vraiment un fumier.

— Ouais. Encore plus que tu le penses.

— Qu'est-ce que tu as fait de mes hommes ?

— Je les ai liquidés.

Testa respira plusieurs coups, comme s'il reniflait. Il passa sa langue sur ses lèvres desséchées.

— Tu cherches toujours cette pouffiasse ? demanda-t-il.

- Oui.
- Suppose que je puisse arranger ça...
- Ça m'étonnerait.

— Ma peau contre la fille, Bolan. On joue franc-jeu.

Bolan l'observa un instant entre ses paupières plissées. Testa essayait de sauver sa vie de mafioso pourri et pour cela il n'hésiterait pas à jeter du lest, quitte à prendre du champ ensuite et à délayer la vérité avec de fausses indications.

- T'as quel âge, Vince ?
- Qu'est-ce que ça peut te foutre ?
- C'est important pour toi.
- Quarante-trois.

— Tu as encore quarante-trois secondes à vivre. Après tu feras la grande descente sans retour.

Le mafioso hocha plusieurs fois la tête, prit une profonde inspiration.

— Réveille-la et dis-lui de se casser, ordonna Bolan en désignant la blonde toujours endormie.

Testa la secoua puis, comme elle ne se réveillait pas assez vite, il lui balança un coup de poing vicieux dans les côtes. La fille gémit, émit un petit couinement puis se retourna et ouvrit les yeux. Il s'écoula de longues secondes avant qu'elle réalise la situation.

— Prends tes fringues et trisse-toi, cracha le chef de secteur.

Après un regard atterré sur Bolan, elle se glissa sur la moquette, poussa un cri strident en apercevant le cadavre de Mike Esposito dont le sang continuait de couler lentement de son crâne sur la moquette, accompagné de caillots blanchâtres. Elle eut un hoquet, se comprima l'estomac tout en ramassant quelques vêtements éparpillés près du lit, puis courut s'enfermer dans la salle de bains.

— Vas-y, Vince. Le compte à rebours est commencé.

— Par quoi je commence ?

— Tu commences par arrêter de déconner. Tu viens de perdre dix secondes.

Le visage de Testa se durcit en une moue hargneuse, mais il entama très vite d'une voix hachée :

— C'est Orli qui a la fille. Moi, elle n'a fait que me passer entre les mains, elle fouinait dans le secteur et...

— Je sais. Où est-elle ?

— On ne lui a pas fait de mal, juste un peu secouée pour la forme, quoi...

— Où est-elle ? gronda Bolan en relevant le chien du Beretta.

Le double cliquetis déclencha un petit tressaillement sur la tempe du mafioso qui récita, en gardant obstinément les yeux baissés :

— Il l'a fait amener dans sa maison de *Mays Landing*. C'est sur la

route de Philadelphie.

— Quand ?

— Dès qu'il a su que c'est une de tes copines.

— Donne-moi des détails. Comment ça se présente, là-bas, quels sont les effectifs ?

— Ben, c'est une de ses planques où il reçoit des personnalités. Des nanas de la haute, aussi. Il doit y avoir une demi-douzaine de soldats.

— Le terrain ?

— C'est tout du plat, avec de la culture d'arbres fruitiers et la voie ferrée qui passe pas loin.

— Tu es en progrès, apprécia Bolan. Tu connais le numéro de téléphone ?

— Ouais.

Je t'écoute.

Testa énonça un numéro à huit chiffres que Bolan mémorisa.

— Appelle-le, fit-il en désignant avec le canon du Beretta le téléphone posé sur la table de chevet.

— Qui ? Orli ?

— Tu veux un dessin ?

— Il est pas là-bas.

— Démerde-toi pour le trouver. Tu n'as plus que quelques secondes.

Testa ferma les yeux. Il les rouvrit sur une lueur vicieuse, s'entoura la taille avec les draps et se pencha vers le téléphone.

— J'appelle son appartement en ville, expliqua-t-il.

Bolan gronda :

— Continue de marcher comme ça et tu vivras encore un peu. Dis à Vincese que je suis prêt à marcher avec lui. Il me rend la fille et je lui fous la paix.

Les yeux de Testa s'ouvrirent tout grands :

— Tu veux dire que...

— Transmets-lui exactement ça. Je lui donne jusqu'à l'aube pour me faire connaître sa réponse. Après, je lui marcherai sur la gueule et rien ne pourra m'arrêter. Dis-lui que tu m'as vu, que nous avons parlé et que je suis reparti. Magne toi.

Testa hocha la tête. Tout en se concentrant sur les propos qu'il allait devoir tenir, il forma un numéro, parla brièvement à un premier interlocuteur, puis annonça :

— Excuse-moi de te réveiller, Orli. Je t'appelle au sujet du type. Tu sais de qui je veux parler...

Bolan avait pris l'écouteur. Il entendit Vincese répondre :

— Le grand salaud ?

— Ouais.

— Je l'ai vu.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je l'ai vu et il m'a parlé.
— Quoi ? Attends, qu'est-ce que c'est que cette...
— Faut que tu m'écoutes, Orli. Y a des cadavres et du sang partout chez moi. Il a débarqué en tiraillant à tout-va et il a commencé à me braquer.

— Dis-moi, interrompit le Seigneur d'Atlantic City. Si t'as vraiment vu le Grand Fumier, tu peux m'expliquer pourquoi t'es encore en vie ?

— Doux Jésus ! Ne va rien t'imaginer. Je lui ai rien raconté, Orli, j'te jure. D'ailleurs, il m'a rien demandé. Il m'a simplement dit qu'il te proposait un marché. Il veut la fille. Il y tient comme un dingue.

— Tiens donc, ricana Vincese. Et qu'est ce qu'il propose en échange ?

— Il a dit qu'il te foutrait la paix. Qu'il laisserait tomber, quoi...

— Rien que ça ?

— Je fais que transmettre. Il a dit aussi qu'il reprendrait lui-même le contact pour avoir la réponse.

— Bon, fit Vincese au bout d'un moment de silence. Faut réfléchir.

— La gonzesse est toujours à *Mays Landing* ?

Le capo éluda la question :

— T'es chez toi, là ?

— Ouais. Et y a Mike qui est en train de répandre son raisiné sur ma moquette.

— Putain ! Vince...

— Oui.

— Panique pas, hein ! Je vais te faire envoyer quelqu'un pour le nettoyage. Bouge pas de chez toi.

Bolan entendit le déclic de coupure. Testa raccrocha, leva un œil interrogateur vers Bolan qui lui adressa un froid sourire.

— Tu viens de t'acheter une chance de survie, lui dit-il. Maintenant, je te conseille de disparaître du circuit. Rapidement.

— Sinon vous revenez me buter ?

— Tu as vu clair. N'oublie pas la règle du jeu. Si tu me doubles, je le saurai immédiatement. Je te filerai le train, je te retrouverai, tu peux me croire.

— Je vous crois. Et j'ai pas envie de vous doubler.

Bolan pensa qu'il était sincère. Du moins pour l'instant. S'il racontait la vérité à son boss, celui-ci lui ferait sûrement passer un très sale moment pour lui faire avouer de quelle façon il l'avait trahi. Mais Testa finirait par trouver une astuce lui permettant de retomber sur ses pieds tout en restant insoupçonné. Il inventerait une salade bien ficelée et vraisemblable.

En attendant, il resterait en dehors du jeu, le temps que l'affaire se passe. C'était ce que voulait Bolan.

— Va chercher la blonde et taille la route avec elle.

Testa opina, se laissa glisser au sol. Il enfila un slip puis s'achemina vers la salle de bains d'une démarche méfiante. La porte était fermée au verrou de l'intérieur. Il frappa le battant de son poing puis commença à invectiver la fille qui finalement débloqua le battant. Lorsqu'il se retourna dans la pièce, la silhouette glaciale avait disparu.

Il n'y avait que Mike, à plat ventre par terre, qui continuait de répandre son sang sur la moquette.

CHAPITRE SEPT

Il était cinq heures moins vingt du matin quand l'Exécuteur s'introduisit en douceur dans la résidence officielle d'Orlando Vincese. Il avait passé sa combinaison noire, s'était muni de son Beretta, d'un stylet de combat et de quelques garrots. La maison était sise au nord d'*Absecon Island*, en bordure de mer.

C'était une somptueuse villa de deux étages. Construite en pierre de taille, avec des colonnades en façade et un péristyle en surplomb sur une très grande terrasse gazonnée.

Quatre fenêtres seulement étaient éclairées au premier étage, donnant vraisemblablement sur deux pièces contiguës, et une lumière douce, provenant d'un lampadaire, rendait visible une partie de la terrasse et du jardin.

Bolan venait de supprimer un homme qui faisait sa ronde entre les hauts murs de la propriété. Il l'avait proprement étranglé à l'aide d'un garrot en nylon, l'avait allongé sous un taillis et avait poursuivi sa progression dans le beau jardin gazonné et agrémenté de massifs fleuris.

En arrivant à proximité, il avait passé dix minutes à examiner attentivement les lieux. Il n'avait noté que deux véhicules à l'arrêt, l'un devant le péristyle, l'autre sur un côté de l'allée principale. Deux Cadillac.

Visiblement, il n'y avait pas foule dans la résidence Vincese, cette nuit. Pourtant, la grande bâtisse comportait de quoi loger à l'aise une vingtaine de personnes au moins. Et le maître des lieux n'était sûrement pas présent, étant donné la faiblesse des effectifs assurant la sécurité. Habituellement, Orlando ne s'arrêtait jamais nulle part sans être protégé par une dizaine de porte-flingues plus ou moins discrets.

Mais ce n'était pas Vincese que l'Exécuteur voulait rencontrer cette nuit-là. Il se doutait bien qu'après le coup de téléphone de Testa, le roi du jeu de la côte Est n'était pas resté à domicile. Trop malin, trop retors pour ça, Orli. Il avait senti une odeur malsaine et avait pris du champ sans délai, ne laissant sur place qu'une surveillance de principe.

Bolan voulait tâter l'atmosphère où se tenait habituellement le protégé de Franck Marioni, pour tenter de comprendre la psychologie du personnage. Cela pouvait tenir à peu de choses, à de menus détails, même, mais il était certain qu'il tirerait de sa visite des données intéressantes.

Il avait repéré une autre sentinelle sur le côté de la maison. L'homme était assis sur un banc en pierre. Il avait posé un riot-gun en

travers de ses genoux et fumait tranquillement une cigarette.

Il fit un détour pour s'en approcher sans lui donner l'éveil, accomplit silencieusement les quelques pas qui le séparaient de lui à découvert, et lui enroula un garrot autour du cou. Le type s'accrocha à son fusil comme s'il s'agissait de son salut, commença à gigoter, puis lança ses mains en direction de sa gorge et tenta d'arracher la cordelette de nylon. Bolan le décolla de son banc et le projeta à terre en lui enfonçant un genou dans les reins. Bientôt, le garde se ramollit, cessa complètement de gigoter. L'Exécuteur continua d'exercer son effort de strangulation pendant une vingtaine de secondes, puis il se releva et se fit attentif aux bruits alentour. Mais tout était calme dans les environs.

Il n'y avait eu que deux hommes en surveillance. À présent, la place était nette, du moins dans sa partie extérieure.

Contournant prudemment la grande maison, il repéra une fenêtre entrouverte sur un côté, au premier étage. Une brève escalade l'amena jusque-là et il n'eut qu'à pousser un battant pour se glisser dans une pièce obscure qu'il éclaira pendant deux secondes à l'aide d'une torche-stylo. Une chambre à coucher inoccupée. Rapidement, il se retrouva dans un couloir, ignorant les pièces contiguës qui, en toute logique, devaient être également inoccupées.

Quelques enjambées supplémentaires l'amènèrent devant une porte légèrement entrebâillée par laquelle filtrait de la lumière ainsi que des bruits de voix. Celles-ci provenaient d'une télévision, installée de autre côté d'un salon tout en longueur, sur laquelle passait un feuilleton. Le Beretta au poing, il fit pivoter doucement la porte, s'inséra dans la pièce et marcha avec circonspection vers une autre porte donnant sur un local également éclairé.

Il devina plus qu'il n'aperçut le mouvement rapide dans son dos et se retourna juste à temps pour voir bondir une énorme masse musculeuse qui le percuta violemment et le projeta au sol, au milieu du salon. Le Beretta lui échappa, glissant à plus de deux mètres de lui.

Bolan enregistra la situation à une allure folle. Un colosse en T-shirt et en jeans se tenait devant lui, se préparant à se jeter de nouveau sur lui. À vue d'œil, il pesait dans les cent kilos, il avait le crâne rasé, des muscles énormes et une tête de taureau. Avant qu'il se lance dans un souffle rauque, Bolan eut le temps d'apercevoir le tatouage qu'il portait sur le bras droit : une cible traversée par un poignard. C'était un ex-Marine, un ancien commando des Forces Spéciales.

L'Exécuteur roula sur lui-même à l'ultime instant, se releva après un roulé-boulé, et son pied partit sèchement, attrapant le molosse au sternum. Il doubla d'un atémi à la tempe tandis que l'autre commençait à se redresser en émettant un grondement de fauve. Il le vit s'ébrouer, les yeux fous, puis foncer sur lui, ses énormes pognes en

avant.

La brute était sûre de sa force, n'envisageant même pas la possibilité de rencontrer un adversaire à sa taille. Ce fut ce qui le condamna à mourir un peu plus vite. D'un mouvement coulé, Bolan se baissa, passa derrière le gorille et le frappa d'un terrible *atémi hanqsi* à la colonne vertébrale. Il y avait mis toute sa puissance. L'autre fit quelques pas sur sa lancée, les mains toujours en avant, puis ses jambes faiblirent et il s'inclina vers le sol qu'il percuta finalement dans un choc sourd, la cinquième et la sixième vertèbre brisées.

Bolan ramassa son arme, la rangea dans son holster tandis qu'il notait du coin de l'œil l'apparition d'une autre silhouette dans le chambranle de la seconde pièce. Il se redressa lentement et l'observa avec attention.

C'était une grande et belle femme vêtue simplement d'une robe de chambre en satin blanc ourlée d'une frange de fourrure également blanche. Elle avait des escarpins rouges, à hauts talons, aux pieds. Ses cheveux noirs de jais étaient relevés haut sur sa tête en un chignon compliqué. C'était indéniablement une très belle femme, malgré les légers cernes sous ses yeux et les minuscules plis amers qui encadraient sa bouche. Elle avait aussi beaucoup de classe.

Bolan vit qu'elle considérait la scène sans aucune réaction apparente, jetant un regard neutre sur le corps du colosse encore agité de quelques sursauts d'agonie.

— Madame Vincese ? s'enquit-il.

Elle ne répondit qu'après cinq à six secondes. Son regard fixé sur le visage de Bolan comme si elle cherchait à le sonder, à l'examiner en profondeur.

— Oui, je suis madame Vincese, finit-elle par répondre d'une voix légèrement rauque et détachée. Gloria Vincese. Mais je m'appelle aussi Marioni, c'était mon nom avant de me marier.

— Je sais, dit Bolan qui, pour une des rares fois de sa vie, se trouvait soudainement gauche et incertain de la conduite à tenir. Vous êtes la fille de Frank.

Il lui trouva un air fatigué et pathétique.

Le regard de la jeune femme glissa sur la combinaison noire, s'attarda quelques secondes sur le Beretta, le stylet et les garrots accrochés au ceinturon de combat. Puis elle eut une première réaction de femme. Elle frissonna et baissa les yeux.

— J'osais à peine espérer que vous viendriez, monsieur Bolan. Et pourtant, c'était logique, vous ne croyez pas ?

Elle fit quelques pas dans la pièce, éteignit le poste de télévision, s'assit dans un profond fauteuil en velours et ouvrit un coffret nacré sur une table basse, dont elle tira une cigarette. Ignorant totalement la présence du cadavre à quelques mètres d'elle, elle alluma la cigarette,

en tira une longue bouffée, puis enchaîna :

— Quel âge me donnez-vous ?

— Trente-trois, trente-quatre ans.

— Vous mentez mal. Vous m'en donnez plus, n'est-ce pas ? J'en ai trente-deux. En dix-huit mois de vie commune avec Orlando, j'ai vieilli d'au moins cinq ans. Mon mari est un être sordide et brutal sous des dehors d'homme du monde bien éduqué. Il a fait des études universitaires et il côtoie les personnages en vue du pays, mais ça ne l'empêche pas de donner libre cours à sa vraie nature en privé.

— Vous savez ce qu'il est, réellement ?

Elle soupira :

— Je suis italienne, monsieur Bolan. Je suis aussi la fille d'un capo mafioso. Orlando est aussi un mafioso. Oh oui, je sais très exactement qui il est et ce qu'il fait. Croyez vous que je sois heureuse d'être la fille de Frank Marioni, le *capo di tutti capi* ? Pensez vous que je vis une vie normale en étant mariée à une ordure comme Vincese ?

— Pourquoi ne le quittez-vous pas ? demanda Bolan en s'asseyant d'une fesse sur l'accoudoir d'un canapé.

Tout en accordant une certaine attention à Gloria Vincese, il se tenait en éveil, prêtant une oreille aux éventuels bruits qui auraient pu se produire dans la maison. Mais jusque-là, tout était calme.

Il la vit hausser les épaules et tirer nerveusement sur sa cigarette.

— J'ai essayé. Trois fois. Et invariablement, j'ai été ramenée à la maison par des gorilles qu'Orlando avait lancés après moi. Pourtant, il n'y a rien entre nous, ni physiquement ni sentimentalement. Seulement de l'intérêt de son côté. Au début, il m'a un peu fait l'amour, de temps en temps. Il disait qu'il était très occupé par ses affaires. En fait, il couchait avec des filles qui travaillaient pour lui, aux casinos ou ailleurs. Jamais la même. Et moi, comme une imbécile, j'y croyais à l'époque. Je me forçais à penser que malgré ses activités criminelles les sentiments étaient possibles entre nous. Tout simplement parce que durant toute mon enfance on m'a rabâchée qu'être de la Mafia est une chose normale. On ne disait d'ailleurs pas la Mafia, mais la Famille. Il fallait vivre avec la famille, travailler pour la famille et défendre l'honneur de la famille, même si cela devait être fait dans le sang.

Bolan jeta un discret coup d'œil à sa montre-chrono, mais ne l'interrompit pas.

— Quand on est une fille Marioni, on ne choisit pas son destin. On s'incline et on marche sur les chemins qu'on nous montre du doigt. Vous pouvez comprendre ça ?

Se ménageant une petite pause durant laquelle son regard erra dans le vide, elle poursuivit ensuite avec une sorte de cynisme dans le ton :

— Sa dernière trouvaille a été de me flanquer de ce chien de garde,

dit-elle avec un mouvement du menton vers le cadavre du colosse. Vous vous demandez peut-être pourquoi je n'ai pas hurlé en le voyant mort, pourquoi je ne le regarde pas avec horreur ? J'ai été habituée à voir la mort, monsieur Bolan. La première fois, ça a été devant le corps d'un garçon que j'avais connu pendant mes études et qui était réapparu peu de temps après mon mariage. Orlando a cru que je le trompais et il l'a fait assassiner puis s'est arrangé pour que je le voie.

— Vous n'êtes pas obligée de vous justifier, dit Bolan.

Elle eut un sourire sans joie.

— Non, bien sûr. Mais ça fait du bien. Cela fait bien longtemps que je n'ai pu parler librement à quelqu'un. Vous êtes venu chercher cette fille, je pense...

— Je la cherche, mais je n'imagine pas la trouver ici.

— Qu'êtes-vous venu faire, alors ?

— Renifler l'ambiance dans laquelle vit Orlando.

— Il est très peu souvent dans cette maison. Parfois même, il reste trois ou quatre jours sans y venir.

Écrasant la cigarette à moitié consumée, elle se tourna vers l'Exécuteur, le regarda droit dans les yeux.

— Je vais vous aider, je sais où ils la détiennent. J'étais dans la pièce à côté quand il a reçu un appel téléphonique de Vince Testa. Il y avait d'autres hommes avec lui et ils ont ensuite discuté de ce coup de fil.

— Pourquoi feriez-vous cela ?

— Je pensais que vous aviez compris. Je hais Orlando. Je veux le voir mort.

Bolan se dit que cela commençait à faire beaucoup de monde qui voulait voir Vincese mort. Ça n'avait d'ailleurs rien d'étonnant. Le Seigneur d'Atlantic City ne régnait que par la crainte qu'il imposait à ses pairs et ses proches, crainte due à ses relations privilégiées avec le *capo di tutti capi*. Et l'articulation de toute l'affaire n'était autre que Gloria. Officiellement, elle était mariée à Orli, mais en fait il s'agissait d'une tractation entre ce dernier et Frank Marioni, une sorte de pacte d'alliance qui arrangeait bien tout le monde. Pour Frank, c'était la possibilité d'étendre les ramifications de sa Famille dans un territoire où le fric coulait à flots, et Vincese, de son côté, s'était adjugé en même temps que la fille Marioni l'appui du chef des chefs.

— Je les ai entendus dire qu'ils la transféraient à *Hammonton*, poursuivit-elle. C'est un country-club dont Orlando est le propriétaire en sous-main. Actuellement, il est officiellement fermé pour cause de prétendus travaux, mais je sais que ce n'est qu'un prétexte pour y organiser tranquillement des réunions secrètes.

— Êtes-vous sûre que ce n'est pas plutôt à *Mays Landing* ? fit Bolan.

— Non. C'était en effet là qu'ils avaient d'abord emmené votre

amie, mais ils ont changé d'idée tout de suite après l'appel de Vince Testa. L'un d'eux a même émis l'hypothèse qu'il pouvait vous avoir donné des renseignements sous la menace. Et puis, cette idée a été renforcée quand il a reçu un autre coup de fil leur annonçant que Testa avait disparu. Il a été question de le faire rechercher dans toute la ville et aux alentours. Ils ont aussi discuté d'un plan en ce qui vous concerne. Je n'ai pas pu tout entendre, parce que quelqu'un est venu fermer la porte de communication entre les deux pièces, mais j'ai compris qu'il s'agissait de se servir de votre amie pour vous tendre un piège. *Mays Landing* est une des propriétés d'Orlando, elle n'a servi que d'étape dans la séquestration de cette jeune femme. Jamais il n'acceptera de vous la rendre sous réserve de la contrepartie que vous lui avez faite.

— Je le sais. J'avais simplement besoin de savoir où la trouver.

— Moi, j'ai une autre proposition à vous faire, monsieur Bolan. Embarquez la femme d'Orlando Vincese et dites-lui que vous la lui échangez contre cette Toni Stephenson.

Bolan eut un mince sourire. En investissant la demeure, cette idée lui était passée par la tête au cas où il découvrirait l'épouse du capo. Mais dès qu'il l'avait vue, il avait fait mentalement marche arrière. Gloria Vincese n'avait aucunement la mentalité des amici et ce n'était pas de sa faute si elle était fille et femme de mafioso. Il était hors de question de l'utiliser de cette façon et il le lui dit.

— Vous avez tort, répliqua-t-elle assez sèchement. Il n'aura aucun scrupule en ce qui vous concerne. Et puis ce ne sera qu'un simulacre de rapt. De toute façon, je ne peux pas rester ici à attendre les bras croisés. Lorsqu'il saura que vous êtes venu ici, il n'hésitera pas à me faire passer à la question, même si je suis la fille de Frank. Ce serait sans doute pour lui l'occasion de se débarrasser de moi sans risque en criant à la trahison. Alors, vous n'avez pas le choix, monsieur l'Exécuteur. Vous avez forcé la porte de cette maison, vous l'avez transformée en un charnier, limitez maintenant les dégâts en me sortant d'ici.

Bolan reconnut qu'elle n'avait pas tort. Il savait comment les amici traitent ceux qui ont violé l'Omerta, la loi du silence, même s'il s'agit de femmes, et a fortiori la fille d'un capo. Il consulta une nouvelle fois sa montre, vit qu'il avait déjà passé trop de temps dans cette demeure et déclara :

— OK, venez.

Brusquement, le visage de Gloria Vincese s'illumina. Elle se dressa, annonça :

— Je vais me changer, j'en ai pour une minute.

Bolan savait aussi ce que signifiait une durée de temps dans la bouche d'une jolie femme.

— Prenez avec vous le strict nécessaire, lui dit-il. Vous ne partez pas pour une croisière.

Elle disparut dans la chambre contiguë et revint moins de deux minutes plus tard. Elle avait passé un jean, un blouson sport par-dessus une chemisette, et chaussé des bottes western. Une minuscule valise en cuir pendait au bout de son bras.

Sans un mot, elle contourna le cadavre du garde du corps, traversa le salon et s'arrêta sur le pas de la porte en le regardant d'un air interrogateur. Bolan lui adressa une petite grimace puis la suivit.

Ils prirent bientôt place dans la Cadillac gris métallisé qui s'ébranla vers le centre de la ville. Au cours du trajet, ils n'échangèrent que des phrases fonctionnelles. Bolan la questionnant entre autres sur le country-club, son implantation et la configuration du terrain.

Arrivé dans Pacific Avenue, il trouva une agence touristique ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, loua un bungalow en bordure de mer pour une somme exorbitante, puis reprit la route pour rejoindre son char de guerre. Il allait confier sa « prisonnière » à des mains amies.

CHAPITRE HUIT

La pièce exiguë sentait l'humidité, le moisi, et parfois de petits rongeurs venaient gratter des choses invisibles dans l'obscurité, à quelques mètres d'elle. Toni Blancanales était attachée aux chevilles et aux mains, les bras rabattus dans le dos. On l'avait fait asseoir à même le sol de terre battue, le dos appuyé contre une cloison de ciment.

Elle avait froid, elle avait faim et ne sentait plus ses membres là où des mains brutales avaient serré les liens de nylon.

L'endroit était une ancienne remise à outils qui, d'évidence, ne servait plus à grand-chose depuis quelque temps, sinon peut-être à y enfermer des prisonniers en instance d'être cuisinés par les amici. Le faisceau d'une torche, lorsqu'on l'avait déposée là une heure auparavant, lui avait montré quatre murs identiques sans aucune ouverture à part une épaisse porte en bois sans aucune serrure apparente. Ils l'avaient enfermée à l'aide d'un cadenas, à l'extérieur.

Il y avait maintenant dix-neuf heures que la Mafia lui avait mis le grappin dessus, à la suite d'une maladresse qu'elle avait commise en se renseignant sur les agissements de Vince Testa. En fait, il s'agissait plus exactement de malchance. Elle était tombée presque nez à nez avec un type qui avait eu recours, par le passé, à leur petite société de surveillance et de sécurité, Able Group, alors qu'elle se faisait passer pour une journaliste en reportage sur la nouvelle capitale du jeu. Le type, sans appartenir à la Mafia, n'en commerçait pas moins avec les amici et, bien entendu, il s'était empressé de faire circuler l'information. Et cinq minutes plus tard, Toni s'était fait embarquer en plein jour sur le strip par deux malabars qui l'avaient jetée à l'arrière d'une voiture pour la conduire ensuite dans une propriété en banlieue où l'on avait commencé à la travailler. Entre les gifles, quelques brûlures de cigarettes sur les bras et des promesses de sévices beaucoup moins tendres, un grand type maigre lui avait signifié qu'elle serait remise en liberté dès qu'elle aurait avoué pourquoi elle s'était intéressée aux affaires du chef de secteur.

Elle savait parfaitement que la promesse ne tenait pas debout. Si elle parlait, ils s'empresseraient de la tuer tout de suite après avoir vérifié ses aveux et feraient disparaître son corps par les moyens classiques. Aussi s'était-elle cantonnée dans le rôle naïf d'une ancienne collaboratrice d'Able Group reconvertie dans le journalisme. Elle avait ainsi gagné pas mal de temps, puis quelqu'un était intervenu, annonçant que les visiteurs attendus étaient arrivés. On l'avait laissée tranquille pour ensuite la jeter de nouveau dans un véhicule et la traîner dans cet autre coin du New Jersey.

Toni essayait de calculer mentalement le temps écoulé depuis qu'on l'avait jetée dans ce réduit, lorsqu'elle entendit des bruits de voix et des pas en approche. Il y eut un tintement de clés, un gros rire, puis la porte s'ouvrit, laissant passer un flot lumineux dans lequel elle aperçut une silhouette humaine qu'on poussait à l'intérieur. Un homme dont elle aperçut furtivement le visage dans la lumière de la torche électrique, un visage tuméfié qu'elle reconnut pourtant. Les amici l'avaient attrapé lui aussi et, visiblement, ils avaient eu moins d'égards qu'avec elle.

Elle attendit que la porte se soit refermée et questionna :

— Comment vous ont-ils mis la main dessus, Tom ?

L'homme respirait par saccades. Il émit un gémissement et répondit avec difficulté :

— C'est vous, Toni ?

— Oui. Que s'est-il passé ?

— Ils ont fait la relation entre... Able Group et moi. Ils savent que Politicien est votre frère... Ils m'ont questionné sur eux. J'ai... j'ai dû leur lâcher quelques informations... Bon Dieu, il faudrait...

— Pol et Gadgets ne sont pas des gamins, Tom. Ils savent à qui ils ont affaire, ils ont dû se planquer.

— Je l'espère. Mais en ce qui nous concerne, c'est plutôt mal parti.

Elle se força à lâcher un petit rire dans l'obscurité.

— Ne croyez pas ça. À l'heure qu'il est, on nous recherche sûrement. Il doit déjà être sur notre piste.

— Vous voulez... parler de lui ? De Striker ?

— Il nous retrouvera, assura-t-elle avec force. Et je ne donne pas cher de la peau de tous ces salauds. En attendant, on pourrait peut-être faire un petit effort de notre côté, comme par exemple essayer de faire sauter ces foutus liens...

Gloria Vincese promenait un regard rempli d'étonnement sur les équipements qui garnissaient les cloisons intérieures du char de guerre. Elle était assise sur un strapontin du module opérationnel tandis que Bolan discutait avec Gadgets et Politicien, à l'avant du véhicule.

— J'ai appelé chez Tom Bamett pour savoir s'il avait appris quelque chose de nouveau, expliquait Politicien. Je suis tombé sur sa femme, ils l'ont eu lui aussi. Elle a assisté à la scène sans rien pouvoir faire, depuis la fenêtre de son appartement. Tom s'est fait braquer dans la rue et ils l'ont poussé dans une bagnole. Ça s'est déroulé en quelques secondes...

Bolan resta de marbre, mais de petites rides naquirent aux commissures de ses yeux tandis qu'il réfléchissait à cette nouvelle incidence. Il allait décrocher le téléphone quand l'appareil se mit à vibrer sous ses doigts.

C'était Phil Necker. L'agent fédéral camouflé en mafioso appelait d'une cabine publique, à Manhattan. Il paraissait surexcité :

— J'ai du nouveau, Striker, et c'est pas piqué des vers ! As-tu entendu parler du country-club *d'Hammonton* ?

— En plein dedans. Je dois y aller faire un tour tout à l'heure.

— Ne rate pas la visite, tu risques de t'amuser. J'ai participé à une conférence au sommet, j'en sors tout juste. Il a été question du roitelet d'A.C. et de ce qui est en train de se passer sur place. Un sacré turbin, tu sais. C'est vraiment un club privé, mais d'un genre très particulier. Devine ce qu'il y a là-bas en ce moment ?

— Une réunion d'amici ?

— Tout juste. Mais pas n'importe lesquels. Buck Palanzi, Rico Montesi, Nick Lamama et aussi Gene Butcher Cassidy. Ils sont arrivés il y a à peine deux heures.

Phil Necker venait d'énumérer les quatre capi les plus importants de la côte Est après Frank Marioni.

— Un drôle de carré d'as apprécia Bolan. Sait-on ce qui se passe ?

— Une convention. Après les dissidences et les règlements de comptes, tout le monde est enfin tombé d'accord pour que la restructuration du Crime Organisé s'accomplisse sous le parrainage de Frank. Ils se sont réunis là-bas pour mettre les détails au point.

— Ça me semble bizarre. Tu es sûr de l'information ?

— À mille pour cent. C'est sorti de la bouche de la vieille momie. Pourquoi ?

— Ils y ont emmené quelqu'un de nos amis. Ça ne cadre pas avec l'idée d'une planque secrète destinée à recevoir le gratin des amici.

— Oui, en effet. C'est pas leur genre. Mais tu peux croire à la valeur de l'information.

— Ce qu'on peut se demander c'est pourquoi ils font ça précisément dans le New Jersey. Toi qui es dans le sillage de Frank, qu'est-ce que tu en dis ?

— Depuis quelque temps, il ne contrôle plus bien les familles de la côte Ouest et du Middle West. Il y a eu des récriminations et des revendications. Si ça continue, ils vont monter les syndicats chacun de leur côté et organiser des manifestations publiques ! Le vieux est en train de consolider et restructurer les troupes qui lui sont fidèles et surtout celles qui sont à proximité. Dès que ce sera fait, il s'attaquera aux dissidents avec une efficacité accrue. C'est un travail salement compliqué, parce que chacun veut accaparer la grosse galette, mais s'il réussit, ce sera payant au bout du compte.

— Un remembrement, dit Bolan.

— Oui. Après la diaspora des années soixante-dix, il veut regrouper les brebis et leur donner de nouveaux pasteurs.

— Des chefs qui seront pris dans son propre staff, les Palanzi,

Butcher Cassidy et autres...

— Tout juste.

— Il faudra qu'il liquide ceux qui sont déjà en place.

— C'est ce qui est prévu.

— Mais ça présente de gros risques.

— Pas si ça se réalise comme le prévoit le plan. Il envisage un meeting général avec les chefs actuels du Centre et de la côte pacifique. C'est là que tout devrait se résoudre.

— Un holocauste ?

— Pas vraiment. Je ne suis pas bien informé à ce sujet, mais je sais que Frank a imaginé dans sa cervelle tordue un scénario prévoyant que ça se passera en souplesse, hors de sa responsabilité, en tout cas. Si tu veux mon sentiment, il veut provoquer une autodestruction spontanée. Ne me demande pas par quels moyens exactement, je n'en sais rien.

Bolan réfléchissait tout en écoutant Necker.

— On pourrait peut-être lui donner un coup de main, suggéra-t-il. En attendant, ça va m'obliger à modifier un peu mon plan pour le final. Je ne vais pas pouvoir tout faire péter.

— Tu envisages de conserver une poire pour la soif ?

— Je vais faire plaisir à Frank Marioni en le laissant organiser son gros business.

— Ouais. Je vois. C'est pas idiot. Tu as pu résoudre ton problème personnel ?

— Pas encore. Je n'ai pas droit à l'erreur, et si je me précipite...

— Ce country-club, ça m'a tout l'air d'être une place forte. C'est sans doute pour ça qu'ils y ont amené la jeune personne en question. Dans leur esprit, c'est une position imprenable et peut-être même insoupçonnable.

— Je vais leur montrer qu'ils se trompent.

— Fais quand même très attention, Striker. Ils ont dû placer un cordon de sécurité démentiel. Et il faudra compter avec les G'Men, aussi.

— Je ne crois pas que je les rencontrerai de ce côté, fit valoir Bolan.

— Je ne le pense pas non plus, ce n'est pas dans leur intérêt de dévoiler le pot aux roses. Mais si j'étais à leur place, j'essaierais de te téléguidar en souplesse là où les fédés peuvent te tomber dessus. Sûr qu'ils sont déjà en train de concocter un plan astucieux, à moins que ce ne soit déjà fait. Ça expliquerait pourquoi apparemment ils ne se font pas trop de bile à ton sujet. Ils ont résolu de rester bien planqués pour faire leurs petites affaires pendant que les fédés s'occupent de toi. C'est assez dans leur nouvelle méthode. Pas de vagues, tout dans le molletonné.

— C'est logique. Et ça concorde avec ce que je pense. Si tu as du

nouveau, appelle moi sur ce baladeur. Il y aura toujours quelqu'un pour prendre l'appel.

— OK. Bye.

— Ciao, répliqua Bolan en coupant la communication.

Puis il se tourna vers ses amis et fixa attentivement Gloria Vincese.

— Êtes-vous absolument certaine qu'il s'agit d'*Hammonton* et non de *Mays Landing* ? demanda-t-il à la jeune femme. C'est très important.

Elle se leva du strapontin, ferma un instant les yeux pour réfléchir, et répondit avec fermeté :

— Il n'y a aucune erreur, c'est bien ce que j'ai entendu. Je me souviens encore parfaitement des paroles d'Orlando : « Vince a peut-être sauvé sa peau en se mettant à table. On ne peut pas laisser la petite amie du grand fumier à *Mays Landing* ». Quelqu'un a suggéré de l'envoyer à Hammonton. Orlando a d'abord hésité en disant que c'était ennuyeux à cause de la réunion, mais l'un de ses hommes a fait valoir qu'ils n'avaient rien à craindre là-bas, et il a finalement accepté.

Schwarz intervint :

— Nous n'avons aucun moyen de vérifier, Mack, mais ça paraît logique de leur part. Si c'est un fortin, ils se sentent à l'abri.

Bolan réfléchit. Oui, le raisonnement tenait debout. Et il était vraisemblable que les tractations pour négocier la restitution de Toni Blancanales allaient être dirigées ailleurs qu'à *Hammonton*.

Il décrocha le combiné du radiotéléphone, composa le numéro indiqué par Vince Testa et qui correspondait à *Mays Landing*. Quelqu'un répondit à la seconde sonnerie. Bolan brancha l'amplificateur afin que tout le monde puisse entendre, puis demanda :

— Passez-moi Orli.

— Qui le demande ? fit la voix prudente.

— Eddy Roberts. Magne-toi, connard.

Ils perçurent un juron étouffé, puis une autre voix aux intonations plus recherchées :

— Oui, c'est Orli. Qui parle vraiment ? Ce n'est pas Roberts.

— Sûrement pas. Roberts est avec toi ?

— Qui parlé ?

— Bolan.

Il y eut un silence de deux, trois secondes durant lequel Bolan regarda la jeune femme qui s'était approchée. Elle lui fit un signe affirmatif de la tête. Puis la voix reprit :

— C'est vraiment toi ?...

— Sûr. Je ne resterai pas longtemps en ligne alors arrête de faire le con. Tu as réfléchi à ma proposition ?

— Qu'est-ce qui m'assure que tu respecteras le marché ?

— C'est un pari à prendre. Je t'ai proposé un armistice contre la fille.

— T'as l'air de drôlement y tenir, à cette nana !
— Ce n'est pas le problème.
— Et toi, tu es sûr que je jouerai le jeu ?
— Tu n'as pas un grand choix, Orli. Reste sur tes positions et je viens tout démolir chez toi. Ta baraque, tes hommes et ta petite gueule de pédé.

— Dis, t'es pas obligé de m'insulter.
— Je ne t'insulte pas. J'appelle toujours un chat par son nom.
— Va te faire foutre, Bolan.
— D'accord. J'y vais.
— Attends, merde ! C'est pas dans ton intérêt ni dans le mien qu'on se bouffe le foie ! Qu'est-ce que tu peux donner comme garantie ?
— Je t'ai déjà dit aucune. Si tu n'essaies pas un coup d'arnaque et si je récupère la fille intacte, tu n'auras même pas le temps de me voir partir.

— Bon, ça me paraît régulier. Tu la veux quand ?
— Avant neuf heures ce matin.
— OK pour neuf heures. Je te propose de venir la prendre ici. Tu sais où c'est ?

— Choisis un terrain neutre. Ça ne me dit rien d'aller dans ta baraque. Des fois que tu aurais l'idée d'une bonne blague.

— Écoute, Bolan, je te jure que cette nana est en bonne santé et que je suis prêt à te la lâcher. Mais ne m'en demande pas trop. J'ai pas envie de m'exposer en terrain découvert.

— Tu as peur de t'enrhumer ? ricana Bolan.
— Ça bouge un peu trop par ici en ce moment et je peux pas me permettre de prendre des risques à la con. Voilà ma proposition : fous-toi en planque quelque part où tu pourras observer la baraque. À neuf heures pétantes, tu pourras me voir décarrer. Y aura plus personne dans la propriété, sauf la fille. Ça te va ?

Bolan se ménagea un temps comme s'il réfléchissait, puis déclara :
— Comment saurai-je si la fille est bien là-bas ?
— Tu n'auras qu'à lui téléphoner.
— Ça me paraît vaseux, ton scénario, Orli. Pourquoi ne pas la lâcher dans la nature, tout simplement ?

— Merde ! Ça ne peut pas se passer comme ça. Tu comprends pas ?
En temps normal, Bolan aurait pu comprendre que Vincese voulait éviter de perdre la face vis-à-vis de ses hommes en lâchant trop de lest. Mais dans le contexte actuel et connaissant le personnage, la situation ne se jouerait sûrement pas à la loyale. D'un autre côté, tout en jouant apparemment le difficile, il ne pouvait se permettre d'être trop exigeant.

— Ouais, fit-il. Je pige que tu veux pas passer pour un con. OK, ça marche. Mais arrange-toi pour qu'il n'y ait pas un cactus sur le

chemin, Orli. Si je bute sur quoi que ce soit, tu me verras rappliquer illico.

— T'as rien à craindre. La gonzesse sera là comme prévu et en bon état. Je t'ai dit que c'est pas mon intérêt de faire du chambard.

— À neuf heures à *Mays Landing*, conclut Bolan.

Et il raccrocha. Blancanales fit une grimace perplexe :

— On dirait que Toni est vraiment là où il le dit.

— C'est un coup de vice, grogna Schwarz.

Gloria Vincese intervint :

— Il y a un redirecteur d'appels à la propriété de *Mays Landing*.

— Voilà ! fit Schwarz. Le coup de vice... On appelle là-bas et en fait on aboutit autre part.

— À *Hammonton*, dit Bolan qui avait déjà utilisé ce type d'appareil pour tromper la Mafia, faisant croire qu'il était en un lieu précis et vérifiable par un simple appel téléphonique, alors qu'il se trouvait sur une autre position d'attaque.

— Je suis prêt à parier que c'est bien ça, acquiesça Schwarz.

Bolan partit dans le module habitable. Il prit une douche rapide dans la cabine exiguë, enfila sa combinaison noire et avala un sandwich tout en buvant une canette de bière. Puis il croqua deux tablettes vitaminées et commença à se préparer au combat.

Les dés de la vie et de la mort venaient d'être jetés. Ils avaient désigné le lieu où allait se poursuivre et se terminer la bataille du New Jersey.

CHAPITRE NEUF

Orlando Vincese se frottait les mains. Les événements, somme toute, prenaient une sacrée bonne tournure et n'allaient pas tarder à se précipiter. Il n'avait pas fait la connerie que tous les autres chefs de famille avaient commise jusque-là. Il n'avait pas tenté de prendre cet enfant de pute de face en en faisant une affaire personnelle. Il était trop intelligent pour cela et savait utiliser les moyens offerts par la civilisation du vingtième siècle.

Les fédéraux allaient se charger de Bolan et lui, Vincese, le leur livrait sur un plateau tout chaud. Ce type était vraiment trop sûr de lui. Il posait des conditions, prenait un ton arrogant et se permettait d'être difficile sur les propositions qu'on lui faisait. Le con !

Orli l'avait amené là où il le voulait. Il ne restait plus qu'à l'emballer.

Il venait de passer un coup de fil à Manhattan, à Frank qui l'avait assuré que le nécessaire allait être immédiatement fait pour que les flics soient au rendez-vous de *Mays Landing*. Il ne connaissait pas les contacts du vieux au Congrès et chez les poulets, mais ceux-ci devaient être très importants, d'une importance suffisante, en tout cas, pour influencer sur les directives et les ordres distribués à l'équipe du FBI qui était venue à Atlantic City pour s'occuper spécialement du cas Bolan.

Il réintégra la grande pièce qui servait occasionnellement de salle de conférence et où se tenaient les quatre capi de la côte Est conviés à une réunion secrète. Il était prévu que la convention se tiendrait à partir de dix heures du matin, mais Orli avait cru bon de les réveiller une heure plus tôt pour les informer de ce qui se passait. Il tenait à ce que tout le monde profite de la nouvelle que Bolan allait être à très brève échéance neutralisé. En fait, c'était surtout son orgueil qui l'avait poussé à les tirer du lit. Il avait commencé à leur expliquer les bases de son plan, d'une voix calme et pondérée, ponctuant son discours de petites pauses pour leur permettre de digérer l'importance de l'opération.

Quand il fut revenu dans la salle, Nick Lamama l'attaqua :

— Pourquoi tu es si sûr qu'il viendra ? C'est jamais qu'une poufiasse comme les autres, cette fille.

Vincese prit le temps de s'asseoir à la grande table et d'allumer une cigarette avant de répondre :

— Si tu avais étudié un peu le comportement de ce mec, Nick, tu ne poserais même pas la question. Bolan fait une fixation sur les nanas. Il devient complètement dingue quand on lui annonce qu'on va

chanstiquer une de ses copines. C'est un parano, tu sais. Il y a des choses qu'il ne peut pas contrôler. En ce moment, il doit être en train de se bouffer les ongles jusqu'au poignet en se demandant si on n'a pas abîmé sa connasse. Alors, je te dis qu'il n'y a pas une chance sur un million pour qu'il ne se précipite pas dans le panneau.

— Qu'est-ce que tu lui as fait, à la nana ? s'enquit Buck Palanzi, le patron du Massachusetts.

— Pratiquement rien. Testa l'a un peu bousculée, au début, mais sans plus. La routine, quoi. Personne ne pouvait se douter qu'elle avait quelque chose à voir avec le grand fumier, et surtout qu'il viendrait ici.

— On aurait pu brusquer les événements. Il suffisait de la charcuter un peu, de la faire gueuler quand cet enculé a téléphoné.

— Ben voyons ! ricana dédaigneusement Vincese. Sûr qu'il serait venu plus vite. Mais faut réfléchir plus loin que ça, Gene.

Il s'interrompt, conscient de ce que ces paroles pouvaient avoir de blessant pour un type aussi primitif que le boucher de Philadelphie. Il poursuit avec un sourire amical :

— Tu es trop futé pour penser ça, Gene. Tu voulais me tester, hein ! Évidemment, on aurait pu s'amuser un peu avec la garce et le lui faire savoir. Mais on n'était pas encore prêt. Et puis, faut laisser faire le travail par les fédés. C'est ça toute l'astuce. Et il n'aura aucune chance quand ça se passera. Savez-vous aussi ce qu'on raconte sur ce mec ?

Il promena un regard amusé sur son auditoire, fit un petit bruit de bouche et annonça :

— Il n'a jamais tiré sur un flic. Un jour, j'ai lu un article sur lui dans la presse, un journaliste l'avait interviewé en douce. Il prétend qu'il ne se battra jamais contre les poulets parce que ce sont des soldats du même bord que lui. Marrant, non ?

— À faire dégueuler. Beurk !

— Moi, je vais vous dire pourquoi il ne flingue pas les poulagas. Tout simplement pour attirer leur sympathie. Et il le clame bien fort, bien haut. Faut pas qu'un uniforme dans la rue ou un enquêteur en civil ignore que Bolan est un brave mec qui leur fera jamais de mal... Comme ça, il a plus de chances de les voir tourner le dos quand il radine son tarin quelque part ! Mais là, à *Mays Landing*, ça va se passer différemment. Ces petits gars qui viennent de Washington sont des durs de dur, et ils ont reçu l'ordre de le tirer à vue, ce grand connard. Imaginez un peu quarante flics en train de tirailler sur un seul mec. Ça représente combien de kilos de plomb dans sa carcasse, ça ?

Buck Palanzi rigola :

— Tu crois qu'il aura toujours pas envie de répondre au feu des poulets ?

— Je voudrais bien voir ça ! se marra encore plus fort Lamama en

sortant d'un étui un énorme cigare qu'il alluma avec des gestes précieux.

Vincese leur sourit. Il était radieux. Il les avait conquis. Pourtant, Rico Montesi qui n'avait pas encore ouvert la bouche fit une tache de pessimisme :

— Moi aussi j'ai un peu étudié Bolan. C'est vrai qu'il voit rouge quand il est question de bousculer ce qu'il appelle les civils. Ça lui monte à la tête. Et il est certain que c'est un élément favorable pour nous. Un mec qui s'excite ne se contrôle plus normalement...

— Ah bon ? pouffa Nick Lamama. Où t'a pris ça, Rico ? J'croisais que c'était l'inverse.

— Ta gueule ! grogna Montesi, le promoteur des loteries clandestines du New Hampshire qui n'éprouvait pas un amour immodéré pour son collègue de Virginie. C'est pas le moment de faire des plaisanteries à la con. Je disais que Bolan est capable de foncer comme un taureau, mais faut pas croire non plus que c'est un débile. Ceux qui ont cru ça ne sont plus là pour le dire. Il les a rectifiés...

— Tout le monde saisit ça, coupa Palanzi. C'est vrai qu'à Indianapolis il est devenu complètement fou parce que des copains tenaient sa petite amie du moment. Une nana avec un nom à la con...

— Elle s'appelait Rose d'Avril, sourit Vincese. Harry Venturi m'en avait parlé, il se trouvait là-bas quand ça s'est passé.

— Putain ! s'exclama Butcher Cassidy. Où est-ce qu'il était allé chercher ça ? Ouais, j'crois vraiment qu'il est pas net, ce gus.

Montesi reprit :

— Ce que je veux dire, c'est que ce mec est aussi mauvais qu'une vipère et rusé comme un furet. Même s'il est en rogne. Faut pas le sous-estimer.

Vincese soupira. Il commençait à en avoir marre des propos défaitistes du boss du New Hampshire. Il regarda tristement Eddy Roberts, le *consigliere* envoyé par Frank Marioni. Celui-ci n'avait pas encore desserré les dents depuis le début de la discussion. Contrairement aux autres, il n'était pas allé se coucher, préférant rester pour faire le point avec Vincese jusqu'à ce que l'affaire Bolan soit réglée. Il s'était assis tout au bout de la longue table sur laquelle il pianotait de temps en temps du bout des doigts, et sirotait par petits coups un scotch-coca. La discussion avait l'air de l'ennuyer prodigieusement.

Orlando le prit à témoin :

— Dis-lui, Eddy » dis-lui que Bolan n'a aucune chance. Qu'il crèvera criblé par les pruneaux des fédés !

Réprimant un sourire, le *consigliere* répéta :

— Bolan n'a aucune chance. Il crèvera criblé par les pruneaux des fédés. Ce n'est pas parce que j'ai bien suivi ce qu'a dit Orli. C'est aussi

ma conviction. Nous en avons discuté longuement pendant que vous dormiez. Et Frank est également d'accord là-dessus. Il trouve que l'idée d'Orlando est excellente.

Orlando ouvrit les mains devant lui et baissa les paupières pour dissimuler son contentement.

— Vous voyez... Et de cette façon, personne ne se salit les mains avec le sale boulot. Nous avons un travail beaucoup plus intéressant à faire, croyez-moi. La grande pute donnera dans le panneau de *Mays Landing* et il y restera. Même s'il se met en planque bien avant l'heure pour observer le coin, il verra une voiture quitter la propriété à neuf heures comme je lui ai dit. Mais en attendant, vous feriez peut-être bien d'aller pioncer un peu pour être frais quand va commencer la conférence.

— Moi, j'ai pas sommeil, déclara Butcher Cassidy. J'veais rester pour savoir comment ça se passe.

— Moi aussi, dit Lamama.

Les autres hochèrent silencieusement la tête et Orlando allait proposer de boire un café quand l'un de ses hommes frappa à la porte et passa la tête, lui faisant signe.

— Vince est là, annonça-t-il quand son patron fut tout près de lui. On l'a retrouvé.

Brusquement excité, Vincese repoussa le type et sortit dans le hall. Il aperçut Vince Testa encadré par deux malabars qui le conduisaient à travers un couloir. Il les rejoignit, les laissa entrer dans une pièce qui servait de débarras, puis congédia les deux soldati. Il considéra longuement le chef de secteur avant de grincer :

— À quoi tu joues, Vince ? Que lui as-tu raconté ?

— Raconté ? Raconté quoi ? Qu'est-ce que tu imagines, Orlando ? Je t'en prie, je...

— J'imagine rien. Déballe le morceau.

— Ça s'est passé exactement comme je t'ai dit au téléphone. Ce mec est venu en faisant tonner son flingue de merde, il a tué mes hommes, foutu une Valda dans la tête de ce pauvre Mike et il a commencé à discuter tranquillement avec moi. Au début, j'ai cru que j'allais y passer aussi, mais il m'a seulement dit qu'il fallait que je te passe un message. Ensuite...

— Pourquoi tu t'es planqué au lieu de venir me voir ?

— Bon Dieu ! Je me suis dit qu'il n'attendait que ça, que je me radine par ici pour me filer le train en douce. Sûr qu'il n'attendait qu'une chose, que je coures après toi. Alors, j'ai rusé, j'ai embrouillé la piste et je me suis tenu tranquille en attendant de pouvoir te rejoindre sans risque.

— Ouais. Seulement, il a fallu qu'on te cherche partout et qu'on te trouve dans ce trou où tu étais planqué comme un rat ! aboya

Orlando.

— Mais je...

— Et qui te dit que tu as bien embrouillé la piste, qu'il ne t'a pas tranquillement suivi ?

Au fond de lui, Orlando était certain que la Grande Pute avait fait autre chose que filer le train à ce minable. Mais il se sentait à cran et il éprouvait le besoin d'emmerder son chef de secteur. Il lui lâcha encore hargneusement :

— Tu peux croiser les doigts pour que tout se passe bien, Vince, parce que je te garantis qu'autrement je te ferai bouffer tes couilles. Quand on fait une connerie, on l'assume, merde !

Testa se demanda quelle connerie il avait faite. C'était quand même pas sa faute si la combinaison noire était venue chez lui pour tout casser et répandre le sang. Ce n'était pas non plus sa faute s'il était encore en vie, ce que Orli avait l'air de lui reprocher. Il faillit le lui dire, mais il se retint à temps. Baissant les yeux sur une lueur de haine soudaine, il marmonna :

— Excuse-moi si je t'ai créé des soucis. Mais je t'assure qu'il n'y aura pas de retombées. Ça s'est passé exactement comme je t'ai dit.

— Y a intérêt. Parce que pendant que tu jouais les minables, moi je m'appliquais à trouver la solution pour baiser Bolan. Ce mec n'en a plus pour longtemps à nous faire chier.

— J'étais sûr que tu réussirais à lui faire la peau, assura hypocritement Testa.

— Il va se casser la gueule à *Mays Landing*.

Le chef de secteur se souvint qu'il avait parlé de *Mays Landing* au grand salaud. Orli avait dû déduire que c'était par là qu'il irait traîner ses puces et il avait sans doute travaillé la question dans ce sens.

Il demanda :

— La nana est toujours là-bas ?

— Tu rigoles ! Tu devrais aller jeter un coup d'œil au bout du terrain, dans la remise à outils. Y a aussi un mec qui l'a rejointe, ton pote Tom Bamett. Dis voir, c'est tes hommes qui assurent la surveillance de ce côté. Tu ferais bien d'aller voir si tout va bien.

C'était une façon de lui dire d'aller se faire voir ailleurs, la maison du club étant réservée aux grosses légumes. Testa le comprit. Il hocha la tête et quitta lentement la pièce en regardant ses pieds. C'était pas la joie.

CHAPITRE DIX

À force de courage et de ténacité, elle avait presque réussi à couper les liens de ses poignets en les frottant sur une vieille barre de fer rouillé scellée dans le mur. Tom Barnett, lui, était incapable du moindre mouvement, une épaule démise par les amici lorsqu'ils s'étaient occupés de lui pour un premier interrogatoire. Ils l'avaient également travaillé au corps, à coups de poings, de pieds et de nerf de bœuf. Il avait l'impression que son visage avait doublé de volume et ne parvenait plus à ouvrir l'œil droit.

Tom Barnett avait été un Marine. Il ne manquait pas de courage et la vie civile qu'il avait menée depuis sa démobilisation ne lui avait en rien ôté les qualités qui font qu'un homme sait faire face en n'importe quelle circonstance. Mais il se sentait actuellement dans un état pitoyable, douloureux, et il éprouvait de la honte à ne pas pouvoir aider cette femme courageuse qui, au lieu de se lamenter et gémir, s'efforçait de les tirer tous les deux, de leur fâcheuse situation.

Il entendit une petite exclamation dans l'obscurité, puis Toni Blancanales annonça :

— Ça y est, j'ai les mains libres !

Il lui fallait à présent défaire les cordelettes qui lui bloquaient les chevilles. Le souffle court, elle mit une dizaine de minutes pour en venir à bout, et il l'entendit respirer par saccades.

— J'ai des fourmis partout, dit-elle. Je sens à peine mes mains et mes jambes, mais ça devrait aller quand même.

Elle s'approcha à tâtons de lui et ses doigts glissèrent sur ses bras, sur ses poignets, commença à dénouer lentement les liens. Puis, lorsque ce fut fait ; elle l'aïda à se lever, lui demandant :

— Vous pourrez marcher ?

— S'il le fallait, je marcherais sur les mains pour me tirer d'ici, essaya-t-il de plaisanter.

— Il faut ouvrir cette porte, Tom. Je crois qu'il y a un cadenas à l'extérieur.

— C'est bien un cadenas, je l'ai vu quand ils m'ont amené. Mais ça ne servira à rien d'essayer sans un levier.

— La barre de fer avec laquelle j'ai limé mes cordes. Elle tient à peine au mur...

— On pourrait... Écoutez, quelqu'un vient.

En effet, des pas s'approchaient, crissant sur la petite allée de graviers. D'après le bruit, il y avait au moins deux hommes.

— On va jouer le tout pour le tout, chuchota Toni. Ça va pour vous, Tom ?

— En pleine forme ! grinça l'ex-Marine. Qu'ils entrent !

Ils entrèrent une dizaine de secondes plus tard après un bruit de chaînes et de clés. Un projecteur à main éclaira brutalement les lieux, éblouissant les deux prisonniers. Barnett shoota de toutes ses forces dans le projecteur, l'envoyant valser contre un mur où son ampoule se brisa, frappa de nouveau avec le pied la plus proche silhouette qui émit un couinement de douleur, puis envoya son poing en direction du visage de l'homme qui lui fonçait dessus. Il le toucha en pleine face, frappa encore avec son coude et le propulsa contre le mur où sa tête cogna durement.

Pendant ce temps, Toni n'était pas restée inactive. Elle s'était occupée du premier homme et avait réussi à le faire basculer au sol, tout près de la porte restée ouverte. Elle repoussa sèchement le battant qui vint frapper le mafioso à la tempe, l'endormant pour le compte.

L'instant suivant, ils étaient dehors. La pleine lune éclairait le country-club de sa lumière blafarde, rendant visibles les longues clôtures blanches, les boxes à chevaux, à une centaine de mètres, le club house qui était constitué par une bâtisse en longueur, ainsi que de petites constructions annexes. Celles-ci devaient servir à loger le personnel en temps normal. Ils virent aussi des sentinelles postées de place en place tous les cinq mètres le long des clôtures et des silhouettes qui évoluaient lentement dans l'immense parc de l'établissement, paraissant se promener.

— Le parking ! souffla Barnett en désignant une aire dégagée, sur la gauche du club house, où stationnaient une quinzaine de voitures ainsi qu'un autocar.

Ils commencèrent à marcher lentement, calquant leur allure sur celles des sentinelles mobiles, s'efforcèrent de ne pas accélérer le pas quand ils entendirent des appels et des vociférations en provenance de l'infeste cabane qu'ils venaient de quitter. Manifestement, on avait découvert leur fuite. Ils atteignirent pourtant le parking et ce fut Toni qui se glissa la première au volant du véhicule le plus proche, une grosse De Soto noire. La clé était sur le tableau de bord. Elle attendit que Barnett se fût installé à côté d'elle, lui jeta un regard critique, puis actionna le démarreur. Le moteur partit à la première sollicitation. Ils claquèrent seulement les portières quand Toni commença à manœuvrer pour sortir du parking.

Ce fut à cet instant que trois hommes arrivèrent en courant et en poussant des hurlements. D'autres, alertés par les cris, apparurent sur le devant de la bâtisse, et plusieurs projecteurs s'allumèrent simultanément, inondant d'une lumière crue l'aire goudronnée et les véhicules.

Barnett poussa un juron et Toni se battit avec le volant pour placer l'axe du capot vers l'allée qui conduisait à la sortie de la propriété.

Elle y parvint et accéléra alors que les cris et les interpellations s'amplifiaient. Dans le faisceau des phares, plusieurs hommes armés apparurent, braquant des fusils de chasse dans leur direction. Quelqu'un cria plus fort que les autres un ordre que ni Bamett ni la jeune femme ne comprirent. Ils virent seulement de grosses flammes jaillir des fusils, entendirent les détonations qui claquaient sourdement, et sentirent la voiture partir en dérapage.

— Les pneus ! gronda Bamett. Ils ont tiré dans le pneus.

S'accrochant au volant pour tenter de redresser la lourde caisse, Toni ne réussit qu'à déclencher un second dérapage en sens contraire du premier. Puis la De Soto entama une série de lacets dans un affreux bruit de métal et de pneus déchirés, et stoppa brutalement contre le tronc d'un arbre en bordure de l'allée.

Déjà, des mafiosi accouraient de toutes parts, braquant leurs armes sur le véhicule. Les portières furent violemment ouvertes et on tira sans ménagement les deux fugitifs à l'extérieur.

— On voulait faire une petite balade ? ricana un grand échalas rouquin en leur adressant un geste obscène. Le boss veut te voir, ma p'tite dame. Et toi aussi, connard. C'est par ici. Faites pas de giries ou je vous fais avancer à coups de pompes dans le cul.

Toni et Bamett se regardèrent furtivement. Il n'y avait rien d'autre à faire qu'à obéir en attendant qu'une autre occasion se présente. Ils furent poussés dans la grande maison basse, débouchèrent bientôt dans la salle où se trouvaient réunis les capi et le maître des lieux.

Le grand rouquin expliqua :

— Y z'étaient en train d'essayer de se faire la malle. Y z'avaient pas compris qu'on peut pas se tirer d'ici !

Vincese sourit largement.

— Vous êtes stupide, miss Stephenson. Ou plutôt devrais-je dire miss Blancanales ? Eh oui, j'ai mené ma petite enquête, je sais qui vous êtes. Toi, Barnett, pas besoin d'un discours. Je fais juste les présentations pour mes amis ici présents.

Il alluma une cigarette avant de poursuivre en montrant Tom Barnett du doigt :

— Voici le prototype du connard résolu. Un mec à qui on essaye de faire gagner de l'argent et qui refuse peut pas s'appeler autrement. On sait pas encore si c'est un copain de Bolan, mais il va nous le dire bien gentiment.

Après avoir tiré une longue bouffée, il regarda Toni, se désintéressant totalement de l'ex-Marine, et annonça d'un ton vulgaire :

— On va passer un petit moment ensemble, alors tu vas être sympa avec nous. Tu veux que je te dise quelque chose ? Ton copain à la combinaison noire, c'est un mec vachement class... Il te laisse pas

tomber, tu sais. Il m'a proposé un marché à ton sujet. Il nous fout la paix si on te laisse partir d'ici. Qu'est-ce que t'en dis, mignonne ?

— Que vous n'avez aucune chance, déclara Toni ! Même si votre cervelle de malade a imaginé une combine bien vicieuse.

— C'est bien ce que je pensais ! soupira Vincese en se tournant vers les autres capi. Elle n'a rien compris !

Son sourire s'élargit.

— Y a pas de combine. Y a pas de coup de vice. C'est sérieux, je vais te refiler entre les pattes de ton petit copain. Seulement..., faudrait que tu comprennes un peu la situation. Je veux pas prendre de risques. Nous, on va jouer correctement, tu sais, mais avec Bolan ça risque de se passer mal. C'est un tueur, un assassin que l'odeur du sang excite.

— Ne vous fatiguez pas, intervint Tony. Laissez-moi plutôt vous dire ce qui va se passer. Si Bolan a fait un marché avec vous, il le respectera. Ça signifie que s'il sent seulement que vous avez préparé une embrouille, il vous tombera dessus et vous fera la peau.

— Vous l'entendez ? rigola Orlando. Elle manque pas de souffle, hein ! Ce que je te demande, c'est pas grand-chose. Bolan téléphonera sûrement pour savoir si t'es bien là, ma cocotte, tu lui répondras que tu es en bonne santé, que tes petites miches vont bien et qu'on s'est bien occupé de toi. D'accord ?

Gene Butcher, le Boucher de Philadelphie, avait les yeux rivés sur Toni depuis qu'elle était entrée. Il se racla bruyamment la gorge et ricana :

— Tu dis quoi, Orli ? Qu'on s'en est bien occupé ? Tu veux rire. Moi, je dis qu'on devrait vraiment s'en occuper, que c'est une connerie d'avoir sous la main une pouffe aussi bien roulée et de pas se marrer un peu avec elle. J'ai bien envie de la planter, c'te nana, putain ! Après seulement tu la refileras au Grand Fumier...

Vincese évita de regarder Butcher Cassidy pour ne pas lui montrer le mépris qu'il éprouvait à son égard. Fixant un instant Buck Palanzi, il leva les yeux au ciel, puis poursuivit :

— On ne va rien te faire de mal, tu sais. Alors, t'es d'accord ?

Soutenant le regard du mafioso, Toni répondit :

— S'il ne s'agit que de ça, ma réponse est oui. Mais je veux que Tom Bamett soit libéré en même temps que moi.

— Là, tu en demandes un peu trop, mignonne. Pour qu'on laisse tomber ce crétin, faudrait faire un petit effort.

Nick Lamama intervint :

— Faudrait que tu nous parles un peu de ce que ton frangin et son pote sont venus faire ici. Et ne me dis pas que c'était pour vérifier les circuits des ordinateurs ! Ils ont tripoté un peu trop les appareils... Faudrait aussi qu'on sache si ce mec...

Il fit un signe du pouce en direction de Barnett.

— Si ce mec est aussi un copain de la combinaison noire. Parce que dans ce cas, on pourrait faire monter les enchères. Je...

Eddy Roberts, le *consigliere* de la *Commissione*, l'interrompit d'un ton ironique :

— Que veux-tu dire, Nick ? Tu as peut-être l'intention de demander du pognon à Bolan ?

— Pourquoi pas ? rigola le capo de Virginie. Ou alors, on...

— Merde, t'es complètement con ! cracha Eddy Roberts.

Cet abruti était capable de faire rater l'opération en parlant devant les deux prisonniers. Il ne lui laissa pas le temps de placer une autre parole :

— Je vais vous dire ce qu'il faut faire, les amis ! Tout simplement rendre à Bolan ce qui appartient à Bolan. Ça veut dire cette fille et ce gus. Tous les deux ! Nous ne sommes pas en position de marchander. Frank veut que les choses soient faites dans l'objectif de neutraliser cette situation. Pas d'embrouille, pas de panique dans là ville. Ce territoire est comme un temple.

« Le temple du veau d'or ! » se marra silencieusement Vincese à qui Roberts demanda ensuite :

— Tu es d'accord avec moi, n'est-ce pas, Orlando ?

— Heu, oui bien sûr.

— Alors, tout est dit. Faites enfermer ces deux-là dans une piaule et qu'on les laisse tranquilles jusqu'au moment de les lâcher dans la nature.

Butcher Cassidy marmonnait des mots incompréhensibles entre ses dents.

— Quelque chose ne va pas ? grinça le *consigliere*.

Le boucher de Philadelphie tourna les yeux dans sa direction, mais parut ne pas voir Roberts. Une lueur malsaine dansait dans ses pupilles.

— Il va falloir faire gaffe à lui, chuchota le *consigliere* tout près de la tête de Vincese. Fais placer un type sûr devant la chambre où tu enfermeras la nana.

Un nouveau coup d'œil au patron des égorgeurs ne le rassura nullement. Ce gros porc donnait l'impression qu'il s'apprêtait à digérer sa proie vivante.

Roberts dissimula son dégoût. Décidément, la tête de Gene ne lui plaisait pas.

CHAPITRE ONZE

La propriété se nommait « *Green Peace* », c'était écrit en caractères dorés sur une plaque de marbre accrochée sur un pilier de la haute grille d'entrée. Il y avait une grande et belle pelouse qui s'étendait dans l'enceinte protégée jusqu'à une maison à deux étages dont la forme n'était pas sans rappeler la demeure du Président. Sur les côtés, de grands arbres frissonnaient doucement sous le vent matinal venant de *Mays Landing*.

Apparemment, l'endroit était inoccupé. Rien ne bougeait dans le parc ni aux abords, pas plus que dans un rayon d'environ trois cents mètres autour de la propriété.

Pourtant, une présence multiple, mais invisible s'était emparée des lieux bien avant l'aurore. Une vingtaine d'hommes aux visages attentifs avaient pris position autour de la résidence, se dissimulant sous le couvert de la végétation abondante. Les cinq voitures qui les avaient amenés étaient dissimulées dans un bosquet de pins à près d'un kilomètre de là, par précaution. Ils étaient armés jusqu'aux dents, les uns équipés de pistolets-mitrailleurs, les autres de fusils à lunette. Tous étaient des tireurs d'élite. Ils avaient été triés sur le volet lorsque l'ordre était tombé d'expédier dans le New Jersey une équipe d'incorruptibles, de durs à cuire.

On ne les avait pas informés tout de suite de la cible qu'ils auraient à traquer, leur précisant seulement qu'ils devraient faire une sommation, une seule, puis tirer à vue.

Ce ne fut qu'une demi-heure avant d'arriver sur les lieux que le chef d'équipe leur dévoila l'essentiel de la mission. Certains en éprouvèrent quelque tristesse, d'autres de la compassion, car ils comprenaient qu'ils n'auraient pas à neutraliser le véritable ennemi de la nation, mais au contraire celui qui le combattait et qu'ils respectaient silencieusement.

Ces hommes, néanmoins, allaient obéir aux consignes. Ils étaient courageux, fidèles au serment qu'ils avaient prêté, n'avaient jamais discuté un ordre.

Et l'ordre était d'abattre Mack Bolan, le criminel le plus recherché du pays.

Il était 7 h 15. Un soleil pâlichon cherchait à percer le voile nuageux qui s'étendait sur tout l'État depuis la veille. À 7 h 17, le talkie-walkie du chef de section, le capitaine Asbury, se mit à émettre des sons bizarres, puis une voix filtra de l'appareil réglé sur faible puissance.

— Vert, cinq, rouge... Unité Alpha demande H. B...

Il hésita tout d'abord à répondre, puis chuinta dans le micro :

— Qui parle ? Et qui demandez-vous ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? grogna le transceiver. Vous n'avez pas les codes ?

— Quels codes ? Ce que vous dites ne rime à rien.

— Nom de Dieu, passez-moi immédiatement H.B. c'est hyperurgent !

— Vous voulez dire, heu...

— Ouais. Lui-même. Magnez-vous.

Le capitaine coupa temporairement l'appareil et fit un signe à l'un de ses hommes en planque à quelque distance de là.

— Préviens Brognola, ordonna-t-il. Dis lui qu'une certaine Unité Alpha le demande en urgence.

Le G'Man disparut, revint quelques instants plus tard accompagné de Harold Brognola qui prit en main le transceiver tendu par Asbury.

— Ouais, grogna-t-il. Vous êtes dans un secteur opérationnel, Unité Alpha. Qu'est ce que je dois comprendre ?

— Que ça urge, Hal, fit l'écouteur. Je demande unRetR tout de suite. Je suis dans les parages.

Le superflic de Washington grimaça et se passa une main lasse sur le front. Il répondit :

— OK ! Sur la route dans soixante secondes. Je n'attendrai pas.

Il repassa le talkie-walkie à Asbury et lui dit :

— Faites passer la consigne de rester neutre pendant dix minutes. Tout le monde reste en poste jusqu'à mon retour.

Puis il partit, louvoyant entre les pins pour rejoindre l'allée menant à la propriété *Green Peace*. Il y déboucha au pas de course, aperçut immédiatement la Ford grise en stationnement à assez grande distance, en amont. Il y eut un double clignotement de phares et le véhicule commença à rouler dans sa direction. Quinze secondes plus tard, il prenait place à côté du conducteur qui avait stoppé la Ford et soupira :

— Tu as tous les culots, Striker. Sais-tu ce qui se passe par ici ?

— Je m'en doute, répondit Mack Bolan qui adressa un sourire sans joie à son ami.

Une petite armée officielle menant une opération officieuse. Ils sont combien ?

— Vingt hommes plus un chef de section. Avec moi, ça fait vingt-deux. Je n'ai rien pu faire sinon me glisser dans le coup comme conseiller. C'est la décadence, comme tu vois.

— Content quand même de te revoir.

— Moi aussi. Et encore entier. Tu comptes le rester jusqu'à quand ?

— Jusqu'à ce que j'en aie fini avec la clique d'Atlantic City. Ils tiennent une réunion pas loin d'ici.

— Ouais. Palanzi, Montesi, Lamama et le Boucher. Il y a aussi le *consigliere* de Franck Marioni et bien sûr Vincese. Necker m'a mis au parfum. Quelles sont tes intentions à leur sujet ?

— Je ne suis pas encore bien décidé, éluda Bolan. Ce sera selon les circonstances. Ils tiennent Toni.

— Ne te laisse pas avoir au sentiment, Mack. Tu peux être certain qu'ils comptent là-dessus. Tu les connais mieux que personne.

Brognola jeta un coup d'œil inquiet à Bolan et enchaîna :

— Tu vas avancer sur un terrain complètement piégé avec un appât tout au bout. La partie est entièrement truquée.

— Je sais. Je ne vais pas foncer tête baissée. Dis-moi, qu'est-ce que tu as vu dans cette baraque ?

— Rien de bien intéressant. Nous sommes là depuis plus de trois heures et je n'ai pu observer que deux types qui sont sortis de temps en temps dans le parc. Quand il faisait encore nuit, il y avait trois fenêtres éclairées seulement. Mais des rideaux étaient tirés et on ne pouvait rien voir. Par contre, je peux te donner une indication.

— Vas-y.

— Vincese a pris un abonnement avec les télécommunications pour que les appels qui aboutissent à cette propriété soient redirigés sur *Hammonton*.

— Le country-club, marmonna Bolan.

Cela confirmait ses réflexions. La Mafia avait bien joué. Tout avait été calculé pour le rabattre sur *Mays Landing* où Toni Blancanales était censée être retenue prisonnière.

— Tu n'as pas l'air étonné, fit Brognola.

— Non. C'est parfaitement logique.

— Bon Dieu !

— Quoi ?

— Tu penses bien qu'ils doivent avoir concentré toutes leurs forces là-bas, surtout qu'il y a cette conférence...

— C'est certain.

— Tu es givré.

— Peut-être, mais je n'ai pas le choix.

Bolan se retourna pour prendre sur la banquette arrière une enveloppe de papier kraft qu'il tendit à l'agent fédéral, expliquant :

— Tu trouveras là-dedans des informations pas piquées des vers sur les activités locales de la Mafia. Ça provient d'un serveur informatique qu'ils contrôlent.

— *Steelbrain* ? fit Brognola.

— Tiens, tu es au courant ?

Le fédé ricana.

— Nous sommes sur la brèche depuis des mois pour y avoir accès. Mais nada ! On nous refuse officiellement le droit d'y mettre le nez. Et

je suis à peu près sûr que si nous parvenions à obtenir une autorisation, les amici seraient aussitôt avertis et sortiraient du système ce qui est compromettant. Bon, faut que je remonte, Mack. Mes petits gars vont finir par se demander ce que je magouille.

— Qu'est-ce que tu vas leur dire ?

— C'est la question que j'étais en train de me poser. Je me démerderai. Bonne chance, Mack. Et fais attention à tes os.

Après un clin d'œil, il mit pied à terre et hâta le pas vers la position occupée par Asbury, tandis que la Ford grise exécutait une rapide marche arrière pour se dégager de l'allée.

— Il y a du nouveau ? questionna le capitaine.

— Oui, répliqua aimablement Brognola. Il se pourrait que la cible ne soit pas ponctuellement au rendez-vous.

— Vous croyez qu'il ne viendra pas ?

— Je ne suis sûr de rien, mon vieux. Avec ce type, tout est à envisager.

Après un temps de réflexion, Asbury déclara :

— Vous le connaissez, n'est-ce pas ?

— J'ai eu plusieurs fois affaire à lui.

— On dit qu'il ne tire pas sur les flics.

— C'est ce qu'on dit, oui.

— Vous pensez sincèrement qu'il ne le fera jamais ? Logiquement, quelqu'un possédant une arme a le réflexe de répondre au feu lorsqu'on lui tire dessus.

— Demandez-le-lui quand il sera là, renvoya Brognola d'un ton un peu agacé. Si toutefois il vient.

Asbury grimaça.

— Je voudrais bien ne pas être là. Je ferai mon devoir, Brognola, mais ça me fait mal au ventre de devoir m'en prendre à un type qui fait le travail à notre place. Si nous n'étions pas emmêlés dans tous ces règlements et...

— Vous êtes un flic fédéral, mon vieux. Vous avez librement choisi ce boulot et on a confiance en vous. Alors, ne réfléchissez pas trop à ce qui est moral et à ce qui ne l'est pas. Ou alors changez de job. Comme vous, je préférerais ne pas me trouver là à attendre qu'il se pointe. Mais personne n'y peut rien. Lui aussi a librement choisi.

Le capitaine ne répondit pas. Il laissa écouler un temps puis, visiblement à contrecœur, brancha son transceiver et cracha :

— Équipes : Un, Deux et Trois, tenez la position et soyez vigilants. Guetteurs Quatre et Cinq, ouvrez les yeux, bon sang ! On ne doit pas rater la cible.

Il reçut un accusé de réception succinct. Ses hommes étaient prêts. Ils attendaient Mack Bolan de pied ferme.

CHAPITRE DOUZE

Il était exactement huit heures seize quand le téléphone sonna à proximité d'Orlando Vincese. Celui-ci eut un frémissement, lança la main pour décrocher le combiné et aboya :

— Oui, Résidence *Green Peace*, j'écoute.

— Je t'appelle pour confirmation, fit la voix aux inflexions glaciales dans son oreille.

Du coup, Orlando fit un signe aux autres capi présents, cacha le microphone avec la paume de sa main et souffla :

— C'est lui !

Puis il reprit le dialogue :

— De quelle confirmation veux-tu parler, Bolan ?

— Je veux entendre la voix de la fille. Amène-la au téléphone.

— Tu n'as pas confiance, hein ? Bon, d'accord, je vais te la faire amener. Attends un peu.

— Négatif, Orlando. Je rappelle dans trois minutes. Arrange-toi pour qu'elle soit en ligne, sinon le marché est caduc.

— OK, OK... T'as pas à t'inquiéter, elle sera là.

La tonalité de coupure lui fit comme une claque dans l'oreille. Il raccrocha, toussota et se prépara à lancer un appel dans l'interphone quand l'homme qu'il avait fait placer en garde dans le couloir déboucha dans la pièce sans avoir frappé à la porte. Il avait une pommette rouge et se frottait le menton.

— Monsieur Orli ! souffla la sentinelle.

— Oui, qu'est-ce qu'il y a ?

— La fille... Je...

Vincese eut un sale pressentiment. Butcher Cassidy avait quitté la salle de conférence quelques instants plus tôt, prétextant qu'il avait envie de pisser. Et il n'était toujours pas revenu.

— Accouche, nom de Dieu ! aboya-t-il.

— M. Gene est entré dans la chambre et...

Dans un rugissement, Orlando se leva et se précipita dans le couloir. Il parcourut les dix mètres qui le séparaient du hall, l'homme qui l'avait averti sur les talons. Il tourna pour accéder à l'aile gauche de la grande maison et aperçut l'un des hommes de Butcher Cassidy qui était planté devant une porte fermée.

— Qu'est-ce que tu fous là ? cria Orlando.

L'autre prit un air sournois pour répondre.

— Le patron m'a dit qu'il devait interroger la fille. Il veut pas être dérangé.

— Quoi ? Fous le camp, connard ! Casse toi en vitesse ou je...

Le capo d'Atlantic City tira subitement de sa poche un automatique .7,65 qu'il portait sur lui depuis la veille au soir. Il le braqua sur le type et se mit à hurler :

— T'es chez moi, sale putain de con ! Je vais te mettre une balle dans la cervelle pour t'apprendre à vivre, je...

L'autre leva les mains devant lui dans un signe d'abandon, ouvrit grands les yeux et la bouche en se retirant.

— Ne vous fâchez pas, m'sieur Orlando, j'ai fait qu'obéir.

Puis il tourna les talons et s'éloigna à grandes enjambées. Vincese s'adressa à l'homme qui l'avait rejoint :

— Ouvre-moi cette porte et entre dans la piaule !

Dès que le battant fut poussé, Orlando se lança derrière le soldato. C'était bien ce qu'il avait imaginé. En fait d'interroger la fille, le gros porc avait purement et simplement entrepris d'essayer de la violer.

Il l'avait renversée sur le lit ; s'était étalé à moitié sur elle et tentait de lui arracher sa jupe d'une main tandis que l'autre était plaquée sur la bouche de Toni qui se débattait désespérément. Mais le combat était inégal. Butcher Cassidy pesait plus de cent kilos de graisse, de muscles et d'os. Elle essayait d'atteindre le visage grimaçant pour y planter ses ongles, sans toutefois y parvenir, le mastodonte se tenant hors de portée.

— Braque-le ! aboya Vincese. Fous-lui ton calibre sur la tronche !

Sans un mot, le garde s'approcha rapidement du patron de Virginie et lui appuya le canon de son .357 magnum sur la nuque. Visiblement, il était heureux de prendre sa revanche, après s'être fait jeter de son poste.

— Arrêtez ! jeta-t-il. Je vais tirer.

Mais l'énorme mafioso parut ne pas avoir entendu l'avertissement. Ses yeux paraissaient vouloir bondir hors de son visage cramoisi et boursouflé.

Vincese s'approcha vivement de lui et le braqua avec son automatique.

— T'as entendu, Gene ? Arrête tes conneries ou je te bute !

Cette fois, Cassidy avait entendu. Il releva la tête, considéra l'arme d'Orlando avec une sorte de stupéfaction et souffla bruyamment. Puis il relâcha son étreinte et se redressa en grognant :

— Merde, qu'est-ce qui te prend, Orli ? Je voulais juste baiser un peu cette pute. Y'a pas de mal à ça, non ?

— Cette nana doit rester intacte jusqu'à ce que tout soit terminé. T'avais pas compris ça ? hurla Vincese.

— Mais je vois pas pourquoi, puisqu'on ne va pas la...

— Ta gueule ! Pauvre con !

— Me parle pas comme ça, putain de merde !

Vincese s'adressa au garde :

— Emmène cette fille dans la salle et file-lui un scotch pour la calmer.

Toni observait les trois hommes d'un air méprisant. Elle réajusta sa jupe et sa chemisette puis sortit de la chambre sans attendre qu'on la pousse dans le couloir.

Lorsqu'ils furent seuls, Orlando respira à fond pour calmer sa hargne et dit à Cassidy :

— Excuse-moi de t'avoir insulté, Gene. On est tous à cran. Mais fallait pas qu'elle sache qu'on n'a pas l'intention de la refiler à Bolan. Ce Fumier va rappeler, il ne doit pas se douter de quoi que ce soit.

— Ouais, d'accord. Mais je comprends pas pourquoi tu veux pas qu'on la touche.

— On n'est jamais sûr de rien tant que tout n'est pas joué, Gene. Elle pourrait servir de monnaie d'échange en cas de problème. Crois-moi, je me fous de cette nana. Quand la combinaison noire sera liquidée, tu pourras te la mettre où tu veux et même la découper en rondelles si ça te chante. Mais en attendant...

— OK. De toute façon, on va pas avoir longtemps à attendre.

Gene Cassidy grimaça en regardant sa main gauche striée d'éraflures rouges.

— Cette salope a des ongles comme des rasoirs. Encore un peu, et elle me découpait la peau.

— Tu devrais fermer ta braguette, dit Vincese en le poussant dans le couloir. Ça ferait mauvais effet devant les autres.

Ceux qui étaient restés dans la salle de conférence fixèrent silencieusement Cassidy lorsqu'il y déboucha. Il cacha sa main dans la poche de sa veste, prit un air dégagé et alla s'asseoir à la place qu'il occupait précédemment. Puis, sans lever les yeux, il grommela :

— Ben quoi, les mecs ? Vous avez perdu la voix ?

Personne ne lui répondit. Un silence presque palpable s'installa entre eux. Buck Palanzi et le *consigliere* regardaient distraitemment Toni Blancanales qu'on avait fait asseoir sur une chaise, en bout de table. Un verre de whisky était posé devant elle, mais elle n'y avait pas touché.

Et puis le téléphone sonna, faisant sursauter Rico Montesi et Nick Lamama. Orlando fit deux pas nerveux pour aller saisir le combiné, lança un « ouais » rapide et dit :

— Bouge pas, je te la passe.

Toni saisit le téléphone qu'on lui tendait tandis que Vincese prenait l'écouteur en chuchotant à son oreille :

— Déconne pas, mignonne, ou tu reverras jamais ton mec.

Elle fit un signe affirmatif de la tête, annonça dans l'appareil :

— Oui, c'est Toni.

Ses yeux s'illuminèrent lorsqu'elle entendit la voix de Bolan, douce

et chaleureuse :

— Tout va bien, Toni ?

— Tout va bien, Mack. On m'a parlé d'un marché.

— Je vais venir te chercher. Tu n'as vraiment rien ?

— Non, je t'assure. Mais je voudrais être près de toi. Tu te souviens de cette journée à Columbus ? Je...

Vincese lui arracha le téléphone des mains. Elle avait essayé de prévenir l'Exécuteur que la Mafia lui avait tendu un piège. À Columbus, en effet, Bolan avait eu par le passé à déjouer un système de « redirection » d'appels téléphoniques installé par les amici.

— T'es heureux, maintenant ? demanda Vincese. On respecte les règles, ici. J'espère que tu vas en faire autant.

— Je vais respecter tes règles, Orli, fit la voix froide de Bolan. À une exception.

— Je t'écoute.

— Pas question d'entrer dans cette baraque, tu pourrais y avoir laissé des cactus.

— J't'assure que...

— Je veux que la fille sorte à neuf heures très exactement et qu'elle s'éloigne de la maison par le chemin d'accès.

Un silence suivit sur la ligne. Vincese fit semblant de réfléchir et répliqua :

— D'accord, c'est régulier. Et je ne veux pas que tu penses qu'on essaie de te baiser. Je me doutais que tu allais demander ça. Je partirai avec mes hommes à neuf heures moins le quart.

— Autre chose. Je veux aussi Tom Barnett.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il est ici ?

— Je le sais.

— Là, tu en demandes un peu trop, Bolan. Qui me dit que si je te largue tout le monde tu ne vas pas ensuite nous canarder ?

— Un risque à prendre.

— Je ne marche pas. Je lâcherai ce gus quand nous serons hors d'atteinte.

— Bon, OK. Mais ne triche pas, Orlando. Ou je te retrouverai où que tu sois.

— Tu as vraiment l'intention de tailler la route de ce coin, ensuite ?

— Oui. Dès que ce sera terminé et si tu ne joues pas au plus malin.

— Tu sais très bien que ce n'est pas mon intérêt, je te l'ai déjà dit. C'est drôle, hein, ce sera la première fois qu'on arrive à trouver un terrain d'entente. On devrait...

Orlando Vincese s'aperçut qu'il parlait dans le vide. L'autre fumier avait raccroché depuis plusieurs secondes. Il claqua l'appareil et releva la tête pour considérer les membres de la réunion. Personne ne posa de questions. Ils avaient compris le sens général de la discussion.

À présent, il ne restait plus qu'à attendre tranquillement que les fédés s'occupent de la combinaison noire.

CHAPITRE TREIZE

Nick Lamama regardait à travers une fenêtre ce qui se passait dans l'immense parc du country-club. Il voyait des soldats qui déambulaient selon des itinéraires invariables, d'autres qui occupaient des positions stratégiques le long des barrières blanches.

Si quelque chose devait se passer, l'endroit était bien protégé. Au moins cent mecs étaient là pour défendre le terrain.

Il vit Rico Montesi qui pianotait nerveusement des doigts sur la table, l'œil dans le vague. Ce gros porc de Cassidy, lui, se grattait l'entrejambe à travers sa poche tandis que son autre main se livrait à des fouilles nasales approfondies.

Buck Palanzi gribouillait des dessins compliqués et sans signification sur une feuille de papier, tout en fumant, tandis que Vincese discutait à voix basse avec Eddy Roberts. D'après ce que Lamama entendait vaguement, ils parlaient de ce qui se passerait après que le Grand Fumier fut liquidé, et il entendit plusieurs fois le nom de Frank Marioni prononcé dans un chuchotement. Ces deux-là se purléchaient déjà. Enfin, du moment que les amis en profiteraient...

On avait de nouveau enfermé Toni dans une chambre, avec une garde renforcée, cette fois.

Orlando fit une moue agacée quand le téléphone retentit à côté de lui. Il tendit une main ennuyée pour saisir l'appareil qu'il plaqua contre sa joue dans un mouvement rapide. Au bout de quelques secondes, les autres le virent froncer les sourcils. Ses traits se figèrent et il commença à blêmir. Il envoya quelques courtes répliques, posa quelques questions et raccrocha puis se passa la main sur le front en se tournant vers les autres.

— On a attaqué ma maison, lascia-t-il tomber d'une voix anémique.

— La planque de *Mays Landing* ? fit Cassidy qui refaisait surface.

— Ma baraque ! La vraie, l'officielle... Merde ! Les hommes de garde ont été liquidés et Gloria a disparu.

— Quoi ? s'exclama Eddy Roberts.

— C'est un de nos courriers qui a découvert ça tout à l'heure en se pointant là-bas.

— Tu dis que ta bonne femme a mis les voiles ? dit Buck Palanzi. Ça peut quand même pas être elle qui...

— Ferme-la, tu veux ! cracha Vincese. Parle pas d'elle comme ça. C'est la fille de Frank Marioni, tâche de ne pas l'oublier.

Le *consigliere* intervint sèchement :

— Écoutez tous au lieu de bavarder comme de vieilles putes

décaties ! Vous n'avez pas l'air de comprendre ce qui se passe.

— Ouais, y a de la merde dans l'air, c'est sûr, grasseya Cassidy. C'est pas clair.

— Tu parles ! Pendant que nous sommes là à attendre que ça se passe, l'enflure de Bolan est en train de nous le mettre bien profond dans le cul. Vous ne vous demandez pas qui a pu faire le coup ?

— C'est évident ! dit Lamama qui semblait d'un coup avoir tout compris. Ça ne peut être que ce fumier.

— Et il a embarqué Gloria. Pourquoi, d'après vous ?

Tout le monde se tut. Puis Vincese dit enfin :

— Elle n'a pas parlé, si c'est ce que tu suggères. Gloria et moi, nous sommes très unis et...

Le ricanement de Roberts lui coupa la parole :

— Arrête, Orlando, tu me fais tristement marrer. On sait très bien que rien ne va plus entre elle et toi. Même Frank est au courant que tu la baisses plus.

— Je t'interdis...

— Mon cul ! On se fout bien de tout ça, mais ce que je pense, c'est qu'elle est très capable de te balancer. Rien que pour s'amuser un peu.

— Bon Dieu ! clama Montesi.

— Elle est au courant de ce qui se passe ici, et de bien d'autres choses encore. Tout ça parce que tu la considères comme une conne et que tu parles devant elle. Alors, je dis qu'il faut décarrer d'ici à pleins pots parce que je sens que dans pas longtemps il va y avoir du grabuge dans le coin.

— Nous pouvons soutenir un siège, ici ! fit valoir Vincese, le visage mauvais.

— Crois-le si ça t'amuse. Moi, je sais ce que Bolan peut faire comme dégâts quand il s'amène quelque part. Il a toute une panoplie de gros flingues, d'obus et même de roquettes. Et j'ai aussi la responsabilité des chefs ici présents.

— Je pense qu'Eddy a raison, dit Palanzi nerveusement. Moi, je me casse et je vous conseille d'en faire autant, les gars. Faut pas traîner.

— Mais c'est ici que vous êtes le plus en sécurité, essaya de faire valoir Vincese. Vous ne comprenez pas qu'en sortant vous vous exposez et que...

— Fais ce que tu veux, lui lâcha dédaigneusement Lamama. Nous, on se tire.

— Attendez... Toi, Rico, tu ne vas pas te laisser influencer comme ça, tout gâcher...

Sa voix s'était élevée dans les suraigus et il n'entendit pas la sonnerie du téléphone. Ce fut Eddy Roberts qui alla répondre en intimant le silence d'un signe de la main.

— Ouais..., fit-il. Ouais... Je ne comprends pas. Tu es déjà là ?

Il regarda sa montre et y lut 8 h 35, reprit :

— On avait dit neuf heures.

Orlando se précipita sur l'écouteur, à temps pour entendre la voix de la Grande Pute qui répliquait :

— Passe-moi Orlando, tu veux ?

Orlando s'empara de l'appareil d'une main moite.

— C'est moi. À quoi tu joues, Bolan ?

— C'est moi qui te pose la question.

— Bon Dieu ! Tout est régulier. On va tous sortir dans pas longtemps et te laisser le champ libre.

— T'es vraiment con, Orli.

— Ah ouais ?

— Ouais. Tu t'imaginais que j'allais tomber dans un panneau aussi gros ?

— Mais je comprends pas ce que tu insinues.

La main trempée de sueur du capo d'Atlantic City dérapait sur le combiné. Et le salaud lui chuchotait dans le tuyau de l'oreille :

— Je ne suis pas à *Mays Landing*, Orlando.

— Ah bon ? Et on peut savoir où ?

— Du côté de *Hammonton*. Tout près de chez toi, bonhomme.

— Tu déconnes, railla Vincese en sentant la sueur qui commençait à lui dégouliner dans les yeux et la bouche.

— Écoute, fit la voix glaciale.

— Que j'écoute quoi ?

Brusquement, il n'entendit plus rien dans le téléphone. Il fit un signe de la main pour se taper la tête en regardant les autres qui s'étaient figés, les oreilles tendues et les yeux exorbités. Puis il entendit de nouveau. Comme un sifflement aigu accompagné d'un grondement. Mais ça ne venait pas du téléphone.

Montesi avait bondi à la fenêtre. Il clama soudain :

— Putain de merde ! Il nous attaque avec des fusées !...

Le bruit s'était mué en un énorme grondement et ils virent à travers les vitres deux traînées de fumée qui décrivaient une courbe dans leur direction. L'instant suivant, une double explosion secoua la maison, faisant dégringoler une vitre et décrochant un tableau fixé au mur. Deux grosses boules de feu s'étaient simultanément développées dans le parc, l'une pulvérisant plusieurs voitures sur le parking, l'autre faisant disparaître un groupe de cinq hommes qui étaient en train de discuter en levant la tête vers le ciel.

— Sortez tous ! hurla Montesi. Restez pas là !

Les autres commencèrent à courir vers la sortie, mais le *consigliere* stoppa leur élan :

— Arrêtez, nom de Dieu ! C'est sûrement ce qu'il veut que nous fassions. Orli, va chercher cette connasse, c'est maintenant qu'elle va

nous servir.

— Je te l'avais bien dit ! clama Vincese à l'adresse de Butcher Cassidy. J't'avais bien dit qu'il fallait pas l'abîmer...

— Magne-toi ! aboya Eddy Roberts.

Bolan n'était pas tombé dans le piège.

Mieux, il semblait avoir renversé la situation à son avantage et il les pilonnait depuis une position invisible.

CHAPITRE QUATORZE

Le char de guerre était planqué en bordure d'une pinède, légèrement en surplomb de l'étendue verte du country-club visible à un peu plus de huit cents mètres.

Gadgets était aux commandes électroniques de la tourelle lance-missiles, s'apprêtant à programmer l'envoi d'un nouvel oiseau de feu, et Politicien explorait le terrain à l'aide d'une caméra vidéo fixée sur le toit du gros véhicule. Sur l'écran, il avait une vision très rapprochée de la propriété. Tout de suite après l'éclatement des deux engins, il avait pu observer la panique des soldats qui s'étaient précipités derrière des abris ou jetés à plat ventre sur le sol.

Bolan, lui, réglait sur une autre console vidéo un appareil de détection optique et acoustique, centrant des réticules lumineux sur le club house. Il s'écoula au moins vingt secondes avant qu'un mouvement se manifeste sur la façade de la bâtisse. Manipulant l'appareil pour obtenir un grossissement supplémentaire, il obtint une image suffisamment nette pour voir les visages des hommes qui venaient de sortir. Il y avait Vincese, accompagné de deux types. Quelques secondes plus tard, un autre type déboucha de l'entrée, poussant devant lui une petite silhouette qui fut amenée devant le patron d'Atlantic City. Toni se tenait bien droite, regardant fixement devant elle et paraissant ne pas se soucier de la situation. Ensuite, un autre homme apparut, qui pouvait être Eddy Roberts d'après ce que Bolan savait de lui. Et enfin, un soldat apparut et courut sur quelques mètres en avant du groupe, puis s'arrêta. Il tenait un fusil au bout duquel était fixé un linge blanc qu'il agita plusieurs fois en le haussant le plus haut possible.

L'Exécuteur eut un froid sourire. Il n'allait pas se fier au drapeau blanc. C'était encore un leurre. Branchant le transmetteur phonique longue portée, il saisit un micro et lança :

— Tu veux me parler, Orlando ?

Le son mit un peu plus de deux secondes à parvenir jusqu'au groupe d'amici. Dans l'écran, il vit distinctement le visage de Vincese s'animer, sa bouche s'ouvrir toute grande et deux autres secondes plus tard, ses paroles lui arrivèrent à travers le capteur à laser :

— On reprend tout à zéro, Bolan ! Je te propose une trêve... Tu m'entends ?

Le gendre de Frank Marioni n'en menait pas large. Pire, il sentait ses viscères se nouer et sa gorge se dessécher. Mais il se disait que le salaud ne tenterait rien tant que cette petite pute serait placée en rempart devant lui.

Après un raclement de gorge, il lança encore en criant :

— T'entends, Bolan ? Cette fois, on arrête les conneries et on s'explique.

— Je t'entends, fit une voix détimbrée qui lui parut sortir de partout et de nulle part. Pas la peine de t'égosiller, parle normalement.

Cette ordure utilisait un matériel hypersophistiqué, c'était sûr. Quelque chose comme des micro-ondes ou des infrarouges.

Il répondit en s'efforçant de parler d'une voix normale :

— Je propose qu'on discute tous les deux sur un terrain neutre. Après, je te renvoie la fille.

Il avait rapidement élaboré un plan avec Eddy Roberts. Tandis qu'il parlait, une trentaine d'hommes étaient partis de chaque côté de la propriété pour tenter une manœuvre d'encerclement.

— Je vais te donner une réponse dans quelques instants, renvoya la voix électronique. Dis à tes hommes de rester tranquilles, je pourrais voir une mouche sur la tête de n'importe lequel.

Vincese se tut. Il continuait de transpirer comme un bœuf et se demandait si la combinaison noire pouvait s'en apercevoir, tapie là-bas devant ses saloperies d'appareils. Un coup d'œil à Eddy Roberts lui remonta un peu le moral. Lui aussi avait les foies, ça se voyait. Malgré ses airs supérieurs, ce con fouettait sec.

Il se demanda combien de temps il faudrait aux hommes lancés dans la nature pour arriver au contact et bousiller Bolan.

L'Exécuteur avait quitté le char de guerre depuis près de trois minutes, laissant à Blancanales le soin de poursuivre le dialogue avec la Mafia.

Il était vêtu de sa combinaison noire et équipé pour le combat. À son ceinturon militaire pendaient *l'AutoMag* dans un étui en cuir, des chargeurs de rechange et plusieurs grenades. Un combiné M. 16-M. 79 était accroché à son épaule gauche par une bretelle, le fidèle Beretta 93-R était niché dans un holster sous son aisselle et il tenait à la main une grosse carabine Weatherby .460 magnum.

Il s'était douté que les amici allaient encore tricher, même s'ils étaient de frousse. Aussi avait-il résolu de prendre les devants. Allongé dans l'herbe, l'œil rivé à l'oculaire de la lunette télescopique, il centra les réticules sur le visage de Vincese. La distance était d'environ quatre cents mètres. Il ne pouvait se permettre de rater le coup. Une erreur de dix ou quinze centimètres pouvait être fatale à Toni.

Il fit une dernière correction balistique, respira deux fois à fond et relâcha doucement une partie de l'air de ses poumons. Puis il caressa la détente de la *Weatherby*. L'arme se cabra contre lui tandis qu'une balle monstrueuse fila vers son objectif, poussée par une pression de près d'une tonne. Une infime déviation de l'arme posa les réticules sur

la tête du *consigliere* qui regardait dans sa direction. De nouveau, la *Weatherby* vomit une ogive semi-blindée capable de stopper un éléphant en pleine course.

Bolan lutta pour revenir dans l'axe. Une nouvelle caresse détermina un troisième grondement de tonnerre, puis une quatrième balle gicla vers la façade du club house.

Il vit très nettement la tête de Vincese se disloquer sous l'impact de l'ogive qui lui entra à la racine du nez, une partie de son crâne s'en détachant et tourbillonnant dans l'air pour retomber avec une curieuse lenteur.

Bolan avait élargi le champ du zoom et pouvait observer la scène dans son ensemble. Le *consigliere* avait été atteint dans la bouche. Un flot de sang commençait à sortir par l'affreuse plaie tandis que son corps se ratatinait lentement vers le sol. Les deux soldats, eux, s'étaient étalés de tout leur long sur le sol, répandant eux aussi des giclées rouges sur la pelouse.

Le type qui avait agité le drapeau blanc s'enfuyait à présent vers les écuries, pris de panique et ayant jeté le linge inefficace. Bolan le laissa courir pour de nouveau pointer la carabine sur la façade. Dans sa position, il n'entendait pas ce qu'émettaient les haut-parleurs directionnels du char de guerre, mais Politicien devait donner des consignes à Toni. Il la vit courir droit devant elle après avoir paru écouter quelque chose. Pour préserver sa fuite, il resta quelques instants encore sur sa position, ajusta deux soldats qui montraient le bout de leur nez par une fenêtre et une porte du club house, et leur envoya à chacun une ration de plomb brûlant et hurlant.

Faisant mentalement un décompte, il se releva, abandonnant la *Weatherby* sur place. Il partit au pas de course dans une trajectoire qui devait logiquement couper celle de la jeune femme. Il la rejoignit à l'instant même où il aperçut le mouvement tournant de la troupe qui tentait de prendre l'assaillant à revers. Il décrocha un petit transeiver de son ceinturon et appela :

— Pol ! Des cannibales montent à l'assaut par l'ouest.

— Aperçu ! répliqua sans délai Blancanales. J'en vois d'autres qui débarquent par l'est. On s'en occupe.

— Commencez l'encadrement, fit encore Bolan.

Et il coupa l'émission, s'approchant de Toni qui gisait par terre, le souffle court et une main crispée sur la cheville.

— Bon Dieu, Mack ! J'ai bien cru que cette fois ça y était.

— Où as-tu mal ?

— À la cheville. Sûrement pas grand-chose, mais je ne peux plus marcher... Tom Bamett est encore là-bas.

— Reste ici, Toni. Attends-moi, jeta Bolan en s'élançant tandis que l'écho de plusieurs rafales lui parvenait en direction du mobil-home.

Ses amis commençaient à arroser les francs-tireurs à l'aide des mitrailleuses dissimulées dans les portières. Puis un grondement se fit entendre, suivi presque immédiatement d'un autre. Et deux impacts se dessinèrent sur le parking du country-club, transformant en brasier les véhicules qui avaient échappé à la première salve.

Seule une grosse Continental noire garée en aval dans l'allée centrale était encore intacte.

Là-bas, des hommes couraient en tous sens, à présent. Certains tiraient sur des cibles invisibles et improbables, sans doute pour se donner du courage, d'autres braillaient en faisant de grands gestes.

C'était une belle panique.

Bolan franchissait la barrière de la propriété quand le transceiver grésilla à sa ceinture :

— Striker !

— Oui.

— Je vois Barnett. Il a quitté la farandole et il se dirige vers nous. Je vais lui donner des indications par phonie.

— Roger ! fit brièvement Bolan.

Et il se lança à découvert. Il avait maintenant le champ libre. La première opposition qu'il rencontra fut constituée par quatre hommes qui s'arrêtèrent net en le voyant et braquèrent leurs armes sur lui.

Mais déjà, le combiné M. 16 crachotait. Une longue rafale les cisaila à mi-corps, les faisant danser sur une musique macabre. L'arme pouvait tirer des balles de .223 ou des grenades de 40 millimètres explosives, incendiaires ou asphyxiantes.

Tout en courant, il lâcha plusieurs fois de courtes giclées sur des tireurs isolés, sentant parfois les balles adverses lui frôler le corps. Mais il arriva indemne sur le seuil de la bâtisse au moment où un mafioso tentait d'en sortir en braquant devant lui un énorme revolver Colt .45 dont il n'eut pas le temps de se servir. Plusieurs frelons de plomb et de cuivre lui arrivèrent en plein dans le nez et s'enfoncèrent profondément dans son crâne. À part lui, cette partie de la maison était inoccupée.

Ce fut en marchant vers l'extrémité d'une aile qu'il eut la conviction d'une présence. Un bruit de chaise tramée au sol confirma son impression. Armant la culasse du M. 79, il largua une grenade incendiaire dans le couloir, puis une autre en direction de l'entrée et une autre encore lorsqu'il passa devant l'autre aile de la maison.

Le club house commençait à flamber comme une meule de paille. Des flammes sortirent des fenêtres et de tous les orifices, accompagnées d'une épaisse fumée noire.

L'Exécuteur eut un froid sourire en voyant quatre silhouettes quitter le repaire en feu par une fenêtre. Il en reconnut deux : Butcher Cassidy et Nick Lamama. Les autres pouvaient être Rico Montesi et Palanzi.

Ceux-là, il allait les laisser vivre. Il les retrouverait plus tard, en compagnie d'une cohorte plus nombreuse et plus intéressante.

Pivotant sur ses talons, il commença à courir vers son chemin de repli, répondant de temps en temps au feu d'un tireur isolé ou se frayant un passage à coup de 223 ou de grenades. À bonne distance, il entendit des chevaux hennir de frayeur dans les écuries. Ils ne risquaient rien, l'incendie ne pouvant se propager jusque-là.

Restait maintenant à se sortir vivant du guêpier. En fait, ce ne fut pas très difficile. Depuis le char de guerre, ses amis continuaient de lancer un tir de barrage qui occupait suffisamment les soldats de la Mafia, du moins ceux qui restaient valides.

Il retrouva la jeune femme à l'endroit exact où il l'avait laissée quelques instants plus tôt. Lui adressant une petite grimace navrée, elle marmonna :

— Désolée, Mack. Je suis vraiment une conne, je...

Il la saisit pour la placer sur son épaule comme si elle n'avait rien pesé, puis lui lança hâtivement :

— Cramponne-toi, Toni. On rentre à la maison.

Il mit près de trois minutes à rejoindre le mobil-home. Dès qu'il l'aperçut, Politicien déverrouilla la porte blindée du lourd véhicule et il l'aida à poser doucement son fardeau sur une couchette du module habitable.

— Mais, je peux tenir assise ! protesta-t-elle. Je ne suis pas encore impotente.

— Taisez-vous, soldat ! dit Bolan d'une voix faussement dure. Le combat n'est pas terminé.

Mais pour une fois il se trompait. Les dégâts occasionnés chez l'ennemi étaient beaucoup plus importants que ce qu'il avait pu observer en évoluant sur le terrain. Le country-club n'était plus qu'un brasier autour duquel de rares silhouettes couraient en s'en éloignant.

À travers l'instrument d'optique électronique, Bolan observa plus particulièrement la voiture Continental noire qui roulait à vive allure sur la petite route goudronnée desservant le terrain. Après avoir branché le système de poursuite automatique, il régla le grossissement et put distinguer les visages apparaissant par les portières aux vitres abaissées. Quatre capi morts de trouille et de rage prenaient la fuite sans demander leur reste.

Tout se terminait bien.

— Tu n'as pas fait de mauvaises rencontres sur le retour ? s'enquit Gadgets.

— Non. Vous avez fait du beau boulot.

— On les a arrosés avec les deux .12.7 et aussi à la grenaille.

Bolan regarda Rosario Blancanales qui s'était approché de sa sœur et lui avait posé une main sur l'épaule, ne sachant trop quoi lui dire.

Blancanales avait toujours eu le complexe des effusions. Assis à côté de Toni, Tom Barnett buvait lentement un verre de scotch en y trempant avec précaution ses lèvres tuméfiées.

— Ça ira ? lui demanda Bolan.

— Sûr que ça ira, Striker, répondit l'ancien commando. Rien qu'en voyant comment vous les avez fait danser, je me suis senti en pleine forme !

En pleine forme ? Bolan, lui, se sentait subitement fatigué, moulu, usé. Il aurait souhaité pouvoir dormir pendant plusieurs jours sans se réveiller.

Mais le travail n'était pas terminé à Atlantic City. Il avait pu éviter le contact avec les flics de la ville et ceux du FBI, et il allait encore devoir louvoyer pour les éviter.

Les rôles, à présent, allaient se diviser. La filière nationale se poursuivait plus haut sur la côte Est, mais un dernier nettoyage local était nécessaire.

Il fallait récupérer en vitesse la Ferrari parquée à deux kilomètres sur la route d'État, se lancer vers la Cité du Jeu, le couteau entre les dents et faire comme si de rien n'était. Une simple affaire de nerfs et de tripes, n'est-ce pas ? Pas de quoi en faire grand cas, même si la Mort pouvait être au bout du voyage.

CHAPITRE SEIZE

Tandis que Bolan fonçait vers l'est à travers le Garden State, « l'État jardin », au volant de la Ferrari rouge, Politicien et Gadgets avaient pris la relève et s'étaient lancés sur les traces des quatre capi à bord du gros mobil-home truqué. Ils roulaient pour l'instant en direction du nord.

Une fois encore il les avait tenus à l'écart de l'épicentre du combat, ne les mettant en cause que pour les moyens logistiques. Il avait encore présent à l'esprit la funeste bataille de Los Angeles, au début de sa guerre contre la Mafia, dont Pol et Gadgets étaient les seuls rescapés.

Il avait alors formé la *Death Squad*, l'équipe de la mort, recrutant d'anciens combattants du Viêt Nam, comme lui, qui avaient spontanément accepté de donner leurs vies pour défendre sa cause. Et ils avaient porté des coups d'une grande efficacité à la *Cosa Nostra*, démantelant un empire qui suçait depuis trop longtemps le sang des Californiens. Il y avait Zitka, l'ancien des Forces Spéciales, Boom-Boom Hoffower, un expert en démolition, Gunsmoke Harrington qui portait deux Colts 45 sur les cuisses comme les cow-boys, l'Indien Bloodbrother... et les autres. Tous morts sauf Schwarz et Blancanales.

Non, Bolan n'était pas prêt à relancer quiconque de ses rares amis dans le circuit démentiel de sa croisade. Depuis Los Angeles, il y avait eu d'autres morts, de la souffrance, de l'horreur.

Il s'était donc contenté, malgré l'insistance de ses deux amis, de leur confier la tâche malgré tout délicate et éventuellement dangereuse de prendre en chasse les quatre capi rescapés de la bataille d'*Hammonton*. Bolan les avait volontairement épargnés. Il les voulait vivants pour que Frank Marioni puisse poursuivre son projet de « fédération » des familles sur toute l'étendue nationale.

D'après les éléments qu'il avait glanés un peu partout depuis quelque temps, Bolan était convaincu que le Grand Meeting allait intervenir à très brève échéance. Et il était également persuadé que cela se déroulerait dans le New Jersey.

Peut-être à Newark... Pourquoi pas ? Là-bas, il y avait *Steelbrain*, un monstre d'acier et de composants électroniques qui compilait l'immense business et les grosses magouilles des amici. Il était donc logique d'envisager que le congrès tiendrait ses assises dans le rayonnement de *Steelbrain*, d'autant plus que tout était monté sous l'égide de la *Midas Corporation* et que celle-ci était une émanation directe de la Mafia.

La piste était toute fraîche, elle devait amener les deux membres de

la petite société Able Group dans le périmètre du futur grand rassemblement. Les deux hommes étaient des spécialistes de la surveillance et, sauf gros impondérable, ne pouvaient rater l'opération. Presque une affaire de routine.

Toni, elle, se dirigeait également vers le nord de l'État avec la Cadillac de location. À son bord, il y avait aussi Gloria Vincese. La jeune femme avait menacé de hurler si on n'acceptait pas de la prendre en charge pour l'éloigner d'Atlantic City et de la triste existence qu'elle y avait menée durant près de deux ans. Son projet était de partir ensuite pour l'Europe où elle y avait des amis. Ça ne constituait nullement un problème ni une contrariété pour Bolan qui avait rapidement accepté, surtout compte tenu du fait qu'en restant dans le secteur, la jeune femme aurait couru les plus grands dangers. Une fille de capo n'en est pas pour autant à l'abri des repréailles qui font partie intégrante d'un rituel vieux de plus de cent ans.

Il regarda sa montre : 10 h 15. En quelques minutes, il eut franchi le pont reliant *Absecon Island* au continent, roula jusqu'à ce qu'il trouve une cabine téléphonique et appela Angelo Cramer. Le capo déchu avait la voix rauque et le souffle court. Il n'avait pas dû fermer l'œil depuis la visite de l'Exécuteur.

— Alors, c'est toi, grasseya-t-il. Je me demandais si tu allais appeler.

— Tu ne me faisais pas confiance ? rigola Bolan. Au fait, tu te souviens de notre marché ?

— Je devrais m'en souvenir ?

— Ce serait mieux pour toi.

— Je vais y réfléchir.

— Casse-toi tout de suite, Angelo. Fais ta valise, prends des slips et des chaussettes et taille la route. Je te laisse une heure pour faire ça. Ciao.

L'Exécuteur remonta dans la Ferrari qu'il fit rouler vers le sud de l'île, en direction de Margate City, une petite ville qui faisait géographiquement le pendant avec Atlantic City sans pourtant en avoir l'importance financière.

Bientôt il arrêta le véhicule sur le petit parking en terre battue d'un supermarché et fit à pied les quelque cinq cents mètres qui le séparaient d'une villa en bordure de mer. Il l'avait louée au nom de Stephenson et Bender, les pseudonymes de Schwarz et Blancanales.

Bolan allait devoir jouer à présent une partie de cartes truquée. Pour la remporter, il misait sur l'efficacité des moyens de la Mafia. Il pensait que Cramer n'était pas resté les deux pieds dans le même sabot après sa visite, qu'il avait au contraire tout mis en œuvre pour retourner la situation à son avantage après que l'Exécuteur lui eut débarrassé le terrain.

Orlando Vincese liquidé, Cramer redevenait le chef incontesté

d'Atlantic City. Il allait pouvoir reprendre en main tous les leviers de commande, et surtout la grosse galette.

Tout en marchant, il inspecta du coin de l'œil la file de véhicules en stationnement le long de la digue. Bientôt, il eut un sourire bref. Les services de renseignements de la *Cosa Nostra* avaient parfaitement fonctionné. On l'attendait. Ou on attendait « Stephenson » et « Bender », ce qui revenait au même. Le conducteur d'une Oldsmobile bleue lisait un journal, à un peu plus d'une centaine de mètres de la villa. En l'observant, Bolan vit qu'il parlait sans bouger la tête à quelqu'un qui était sans doute camouflé à l'arrière du véhicule.

Un peu plus loin, deux types étaient assis par terre et jetaient des cailloux dans la mer. Ils auraient pu passer pour des touristes, mais ce n'étaient pas des touristes. Leurs épaules étaient trop carrées, leurs vestes trop renflées sur le côté gauche, et leurs visages portaient des stigmates sans équivoque. C'étaient des tueurs.

Plus loin encore, le long d'un arc de cercle imaginaire qui entourait le devant de la villa, une Ford grise sans signe particulier apparent se tenait à l'arrêt à côté d'une cabine téléphonique. Trois hommes y étaient visibles à l'intérieur.

Bolan feignit de ne rien voir et s'achemina le plus tranquillement du monde vers le perron de la maison, sortit la clé remise par l'agence de location, puis pénétra dans les lieux et referma soigneusement derrière lui. Tout de suite après avoir jeté un coup d'œil à travers les fenêtres donnant sur l'arrière, et s'être aperçu que la voie était libre de ce côté, il monta à l'étage, déplia une échelle en aluminium qui lui permit d'atteindre le toit-terrasse par une trappe.

Une forme longue, enveloppée d'une housse en plastique, était allongée sur le ciment. Il ôta la housse, inspecta rapidement l'appareil, un R. P. E(1) équipé de ses roquettes de lancement. C'était un prototype spécialement étudié par la NASA pour les missions d'exploration en territoire hostile. Un engin capable de décoller d'un point fixe en transportant un homme et de rayonner ensuite sur plusieurs kilomètres de distance.

Il redescendit au rez-de-chaussée, prit une paire de jumelles et commença à attendre.

Ce ne fut pas long. Moins de dix minutes après son arrivée, deux voitures supplémentaires s'arrêtèrent à proximité, dans un petit bruit de pneus. Trois autres se signalèrent ensuite à quelques secondes d'intervalle, celles-ci prenant position de part et d'autre de la maison à des distances variables, de façon à couper toute retraite. Puis une limousine arriva dans un doux ronronnement de moteur parfaitement réglé. Une Cadillac noire bardée de chromes et portant sur la portière avant-gauche les initiales : A.C.

Angelo Cramer était au rendez-vous. Il avait tenu à assister à la

mise à mort de Mack Bolan.

Sur un signe d'un homme à bord d'une des voitures, des silhouettes jaillirent rapidement des autres véhicules sans claquer les portières. Il y eut un mouvement tournant, d'autres encore ayant contourné la villa, partant au pas de course. Tous étaient armés et présentaient des mines farouches, des visages crispés par l'imminence du combat.

En moins de quinze secondes, la bâtisse fut encerclée, les issues contrôlées et les éventuelles voies de repli verrouillées. Puis un type costaud qui tenait un Colt 45 à bout de bras alla sonner à la porte principale.

Ce fut comme un signal. À l'intérieur, une arme automatique se mit à crépiter rageusement. Une multitude de frelons métalliques traversèrent la porte et s'enfoncèrent dans le corps de l'imprudent, le rejetant en arrière, presque dans les bras d'un de ses copains qui se tenait en attente à moins de trois mètres. Il y eut des cris, des interpellations, des ordres fulgurants crachés par des bouches haineuses.

Ceux qui arrivèrent en renfort ne prirent aucun risque. Ils balancèrent plusieurs grenades contre la porte qui explosa dans un multiple fracas, projetant au loin des échardes de bois et des morceaux de ciment arrachés au chambranle.

Et ce fut la curée. Cinq soldats se précipitèrent par l'ouverture béante, d'autres sautèrent à l'intérieur de la maison à travers les fenêtres du rez-de-chaussée après les avoir criblées de balles. Dix secondes après l'explosion de la porte d'entrée, la villa était investie par une meute d'hommes braillards et assoiffés de sang auxquels on avait promis une prime à plusieurs chiffres contre la peau du Grand enfant de salaud.

Dans sa Cadillac, Angelo Cramer exultait.

Il voyait se concrétiser en un instant tous les espoirs qu'il nourrissait depuis de longs mois. Et le final s'accomplissait sur une note magnifique. Il serait, celui qui avait blousé Bolan, qui avait réussi à avoir la peau du dingue tant haï.

— Démarre, ordonna-t-il à son chauffeur.

Il ne voulait surtout pas attendre l'arrivée de la flicaille. Ses hommes avaient pour consigne de se replier immédiatement après avoir vu l'Enfoiré tomber sous leurs balles.

Mais quelque chose d'affreux se passa soudain. Angelo Cramer vit avec horreur la maison se gonfler comme une baudruche, se disloquer puis partir en mille morceaux dans un fracas épouvantable. L'onde de choc déplaça le lourd véhicule, bien qu'il fût à plus de quatre-vingts mètres de l'explosion.

Il gémit, proféra un juron aigu puis se mit à hurler en martelant la banquette avant avec son poing.

Le Fumier avait truqué la partie. Il avait bourré la baraque d'explosifs ! Et tous ces hommes qui venaient de mourir... Bon Dieu, c'était pas vrai !

Et pourtant...

Apercevant un mouvement du coin de l'œil dans le ciel, Angelo le vit soudain, tout là-haut. Il volait dans le ciel, accroché à une espèce d'aile delta. Et il lui piquait dessus, à présent...

— Fonce ! hurla-t-il à son chauffeur. Fonce, putain de merde !

Mais il était trop tard. Le pare-brise vola en éclats, une multitude de petits projectiles miaulants s'engouffrèrent à l'intérieur de l'habitacle, s'enfonçant dans le corps du chauffeur qui s'effondra sur le volant.

Puis Angelo vit quelque chose tomber du ciel. Une bombe, ou un engin aussi dangereux à coup sûr.

Il se recroquevilla sur la banquette, eut l'impression qu'une éternité s'écoulait, et il cessa brusquement de penser, de gémir et d'exister.

La grenade à fragmentation avait pénétré la Cadillac par le pare-brise éclaté, pulvérisant tous les espoirs d'un capo déchu en passe de redevenir le seigneur d'Atlantic City.

La ville avait été nettoyée. Pour un temps. Là-haut, Bolan glissait doucement vers le petit bois qu'il avait choisi pour se replier.

Gadgets et Politicien, eux, continuaient de s'accrocher aux capi qu'il avait épargnés pour les retrouver quelque part du côté de Newark.

De nouveau, les dés du destin étaient jetés. L'Exécuteur serait au Grand Rassemblement de la Mafia.

1 Rocket Plane Engine.